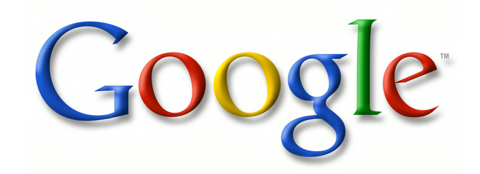


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

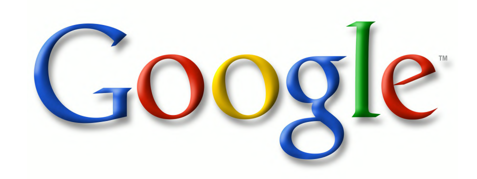
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

[redacted]

NRE
Legras

LES LÉGENDES THÉBAINES EN GRÈCE ET A ROME

LES LÉGENDES THÉBAINES

DANS L'ÉPOPÉE ET LA TRAGÉDIE GRECQUES

THÈSE COMPLÉMENTAIRE DE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

LÉON LEGRAS
Professeur agrégé des Lettres au Lycée de Lille

Ἔχαιρε δ' ὁ Σοφοκλῆς τῷ ἐπικῷ κύκλῳ, ὡς καὶ ὅλα δράματα ποιῆσαι κατακολουθῶν τῇ ἐν τούτῳ μυθοποιίᾳ.
(Athénée, VII, 277 E.)

PARIS
SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
(Librairie Georges Bellais)
17, RUE CUJAS, Ve

1905

LES LÉGENDES THÉBAINES

DANS L'ÉPOPÉE ET LA TRAGÉDIE GRECQUES

LES LÉGENDES THÉBAINES EN GRÈCE ET A ROME

LES LÉGENDES THÉBAINES

DANS L'ÉPOPÉE ET LA TRAGÉDIE GRECQUES

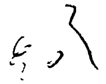
THÈSE COMPLÉMENTAIRE DE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

LÉON LEGRAS
Professeur agrégé des Lettres au Lycée de Lille

> ''Εχαιρε δ'ὁ Σοφοκλῆς τῷ ἐπικῷ κύκλῳ, ὡς καὶ ὅλα δράματα ποιῆσαι κατακολουθῶν τῇ ἐν τούτῳ μυθοποιίᾳ.
> (Athénée, VII, 277 E.)



PARIS
SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
(*Librairie Georges Bellais*)
17, RUE CUJAS, Ve

1905

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
321437B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1945 L

AVERTISSEMENT

L'*Iliade* et l'*Odyssée* ont brillé d'un si vif éclat qu'aux yeux des anciens mêmes elles ont presque effacé toutes les autres productions de la muse épique grecque. De nombreuses épopées avaient cependant fleuri dans le cours du VIIIe et du VIIe siècle ; quelques-unes avaient même paru si remarquables qu'on les attribua longtemps à Homère. Une surtout, la *Thébaïde*, était célèbre : Pausanias (IX, 9, 5) n'hésite pas à la rapprocher de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Aussi s'était-elle couronnée, pour ainsi dire, d'autres épopées secondaires qui la complétaient, l'*Œdipodie*, les *Épigones*, l'*Alkméonide*. Et les poètes tragiques, attirés par la beauté de l'œuvre et la grandeur dramatique du sujet, en ont tiré ces pièces illustres, *Les Sept contre Thèbes*, *Œdipe-Roi*, *Œdipe à Colone*, *Les Phéniciennes*. Malheureusement aucun poème du cycle thébain n'a échappé aux injures du temps, et il n'en reste plus aujourd'hui trente vers.

C'est pourtant ce cycle que j'ai essayé de reconstituer dans ses grandes lignes, d'après les fragments et les souvenirs que nous en ont conservés les poètes, les mythographes et les artistes grecs.

Sauf l'ouvrage de Schneidewin (*Die Sage vom Œdipus*, Abh. d. Ges. d. Wiss. zu Göttingen, 1852) que je n'ai pu me procurer, j'ai lu tous les volumes ou toutes les brochures de quelque importance qui ont paru sur ce sujet, notamment :

E. L. de Leutsch, *Thebaïdis cyclicae reliquiae*; Gottingae, 1830.

Welcker, *Der epische Cyclus*, Band I und II; 2. Aufl., Bonn, 1882.

E. Bethe, *Thebanische Heldenlieder*; Leipzig, 1891.

Höfer, *Œdipus* in Roschers *Lexicon der griech. und röm. Mythol.*

N. Wecklein, *Die kyklische Thebais, die Œdipodie, die Œdipussage und der Œdipus des Euripides*; Sitzungsb. der philos. philol. der k. b. Akademie der Wissensch. zu München, 1901, V, 661 sqq.

W. Richter, *Der Œdipus Mythus in der kykl. Thebais und Œdipodee*; Schaffhausen, 1903.

Il serait trop long de donner ici la liste des auteurs nombreux et variés que j'ai consultés sur des points secondaires; ils seront tous cités explicitement dans le cours de cette étude.

CHAPITRE PREMIER

Origine de la Légende Thébaine

Sans prétendre à une précision impossible, on peut se faire une idée des conditions dans lesquelles se sont formées les légendes helléniques.

Il est incontestable que la mythologie peut avoir une valeur historique (1). Sous beaucoup de mythes se cachent non seulement des faits naturels, mais des événements obscurs de l'histoire primitive. Telles migrations, telles luttes des anciennes peuplades n'ont laissé de trace que dans les légendes. Les légendes, confondant les hommes et les divinités (celles-ci nées sur le sol même et symboles de la réalité locale (2), quelquefois transformées par des mythes orientaux), donnent au chef des envahisseurs le nom souvent dénaturé du dieu qu'ils apportent avec eux; « et les héros de la nature, métamorphosés en chefs d'États, deviennent alors des personnages pseudo-historiques ».

La légende d'Œdipe, celle des Sept, celle des Épigones paraissent bien recouvrir quelques-unes de ces révolutions,

(1) Cf. A. et M. Croiset, *Hist. de la Litt. gr.* I², 81-2. — Fougères, *Mantinée et l'Arcadie orientale*, 257 et 258.

(2) Fougères, *op. cit.*, 205 sqq.

de ces migrations et de ces luttes préhistoriques; et les noms mêmes de quelques chefs rappellent très probablement les divinités locales de la Béotie et du Péloponnèse, plus tard détrônées et héroïsées.

Voici en effet la légende en ses parties essentielles. A la suite de convulsions intestines, de crimes et de fléaux divins, dont l'histoire mythique de Laïos et d'Œdipe n'est qu'un symbole, à la vérité très obscur, un des fils d'Œdipe, Polynice, est chassé de Thèbes par son frère Étéocle : il trouve mariage et alliance chez Adrastos, roi d'Argos; et avec l'aide de celui-ci, que seconde le Péloponnèse presque tout entier, il va assiéger Thèbes aux Sept portes (1). La première expédition se termine par un désastre, réparé plus tard par les descendants des Sept à Glisas et dans Thèbes même.

Tout d'abord il est à remarquer que souvent des bandes sont venues de Béotie dans le Péloponnèse, par exemple celle d'Azan (2), qui représente soit les Aones fondus avec les Kadméones, soit plutôt les Minyens d'Orchomène. En effet, la Béotie, en proie à de fréquentes invasions et à des luttes civiles nombreuses (Amphion contre les Kadméens) (3) dut voir souvent des peuplades sortir de son sein. Il est donc vraisemblable que le nom de Polynice représente une de ces bandes forcées d'émigrer. Que d'ailleurs cette bande ait trouvé asile en Argolide, rien de plus naturel. Dans l'Argolide, région souvent foulée par les émigrés de Béotie, peuplée même d'hommes de cette race, ainsi que tout le Péloponnèse, des hommes ont dû avoir le désir de se venger de Thèbes ou de reconquérir leur part d'héritage : leurs efforts ont pu échouer souvent, réussir quelquefois.

Ce qui rend vraisemblables ces guerres et cette ruine finale de Thèbes, c'est qu'Homère, géographe si exact dans

(1) Sur les 7 portes de Thèbes, V. Frazer (*Paus.*, V, 20 sqq.) Wilamowitz (*Hermes*, 26, 229 sqq.).

(2) Fougères, *op. cit.*, 212.

(3) E. Curtius, *Hist. gr.* (Trad. B. L., I, 105).

son énumération du second chant de l'*Iliade*, ne nomme pas Thèbes, mais seulement Hypothebae :

οἳ θ' ὑπὸ Θήβας εἶχον, ἐϋκτιμένον πτολίεθρον
(*Il.* II, 505).

Ce que Strabon explique ainsi (IX, 2, 32) : « *Ceux qui habitaient sous Thèbes* désigne pour les uns *Sous-Thèbes* (ὑποθήβας) pour les autres *Potniae* ; car Thèbes avait été abandonnée à la suite de l'expédition des Épigones et ne prit donc point part à la guerre de Troie. D'autres disent que les Thébains furent à cette guerre, mais qu'ils habitaient alors, après l'invasion des Épigones, dans les lieux situés au-dessous de la Kadmée, ne pouvant la rebâtir ; et comme la Kadmée s'appelait aussi Thèbes, Homère appela les Thébains d'alors *habitants de Sous-Thèbes*, au lieu de : habitants de la Sous-Kadmée. »

Quelque interprétation qu'on admette, il résulte des paroles de Strabon et de la discussion née, suivant le même auteur, du vers assez obscur d'Homère, que Thèbes ou une partie de Thèbes, précisément cette partie où se trouvait la citadelle, avait été ruinée réellement (1).

C'est sans doute cette ruine de Thèbes que célèbrent les chants connus sous le nom de : *Œdipodie*, *Thébaïde*, *Épigones*.

Mais s'il n'est pas impossible de reconnaître dans la légende de vagues souvenirs historiques, on ne saurait en discerner aucun dans les détails, notamment dans les noms

(1) Le vers d'Homère (II, 505) appartient à un fragment fort discuté de l'*Iliade*, et qui aurait été composé entre 770 et 740 selon Ameis-Henze (*Iliade*, Anhang, I, 99-100 et selon W. Christ (*Zur Chron. des altgr. Epos*, 60) qui le croit écrit « un peu avant la 10e ol. par un poète de l'école béotienne ». A cette époque les épopées thébaines existaient peut-être déjà ; en tout cas la légende était fort connue. Il se peut donc que ce vers n'ait été introduit que pour faire concorder l'épopée troyenne et l'épopée thébaine. Mais les auteurs du Catalogue (surtout s'ils sont Béotiens, comme on le croit généralement (O. Muller, Tr. Hill. I, 109) ont pu voir les ruines de la Kadmée.

des chefs. Tout au plus nous sera-t-il permis d'y retrouver çà et là quelques traces de divinités locales héroïsées, et peut-être quelques légendes locales.

L'*Œdipodie* est à ce point de vue très obscure, en dépit, ou peut-être à cause de toutes les interprétations qu'on en a essayées (1). Que toutefois, les poètes aient résumé, sous les noms de Laïos et d'Œdipe, une suite de désastres essuyés par les Thébains, rien de plus vraisemblable (2). Mais les deux noms ne nous apprennent rien; qui peut les prouver grecs? qui essayerait encore aujourd'hui de les affirmer védiques? Le plus probable c'est que tout, ou presque tout, dans cette légende, est « local ». Ainsi la Sphinx n'était sans doute qu'une personnification du mont Φίκιον (*Sc. Her.* 33 — *Théog.* 326), ou d'événements terribles dont le mont Φίκιον fut le théâtre (cf. Wecklein, *Die Kykl. Theb.*, etc., 688); mais peut-être le fond béotien et vrai fut-il défiguré, dès les âges primitifs, par d'anciens mythes phéniciens, et plus tard par des importations égyptiennes (cf. le lion de Némée,

(1) Notamment M. Bréal (*Le Mythe d'Œdipe*, Paris, 1863) et Wecklein, *art. cité*, 683 sqq.

L'étymologie la plus vraisemblable est toutefois celle de Kretschmer (*Die griech. Vaseninschr.*, p. 191, n. 3) qui rapproche Οἰδίπους, de Μελάμπους, et fait de ces deux personnages des héros chthoniens, vivant dans l'intérieur de la Terre, et ayant une queue de serpent en guise de pieds. *Pied enflé* serait donc comme *pied noir*, une sorte d'euphémisme. — D'autres circonstances tirées de la légende d'Œdipe renforcent cette hypothèse d'Œdipe, divinité chthonienne. Roschers *Lexicon*, art. *Œdipe* (Höfer), et W. Richter, *Der Œdipusmythus*, Schaffhausen, 1903, 22.

(2) « Nous arrivons au règne de Labdakos et de Laïos. Des princes criminels ruinent le pays, ce que la légende exprime par l'emblème du Sphinx emprunté également à l'Orient. La Thèbes kadméenne sombre dans le sang et l'horreur; avec les bienfaits d'une civilisation supérieure, les nouveaux venus (Cadmus et ses successeurs) apportent dans le pays des fléaux inconnus, la ruse et la violence, l'immoralité, des crimes inouïs, la guerre et la misère... » E. Curtius (*H. gr.* I, 106-7.)

Depuis, Beloch a nié la réalité de ces guerres, comme du reste toutes les légendes primitives de la Grèce et même les invasions doriennes. W. Moellendorf, pourtant si hardi, ne peut se ranger à l'avis de Beloch (Hermès, XXVI, 241).

Théog. 327), Quant à Étéocle et à Polynice, ils personnifient les partis en discorde; mais de leurs noms on ne peut rien tirer de vraisemblable en ce qui touche à l'origine de la Légende.

De leur côté les Sept (ou ceux que plus tard on appela les Sept) sont pour la plupart des divinités locales métamorphosées en rois ou chefs de diverses cités.

Adrastos (1) est à l'origine un héros sicyonien; plus tard il fut confisqué par Argos, métropole du Péloponnèse, et l'on essaya par diverses légendes d'expliquer comment il avait d'abord régné à Sicyone (*Il.*, II, 572), quand il avait droit au trône d'Argos. Pindare raconte (2) (*Ol.*, IX, 13 sqq. « qu'Adrastos fuyait Amphiaraos au cœur hardi et la sédition terrible, hors d'Argos et de la maison paternelle; et les fils de Talaos n'étaient plus rois alors, vaincus par la révolte. Mais le héros prudent apaise ces vieilles querelles : comme gage fidèle, il donne à l'Œclide Ériphylé, dompteuse des hommes ». Mais cela ne prouve peut-être que mieux son origine sicyonienne, confirmée par le nom de son fils *Aegialos* (cf. le nom primitif de la Sicyonie chez Hom. *Il.* II, 575), et de sa fille *Aegialeia*, épouse de Diomède selon l'*Iliade* (V, 412).

L'étymologie de son nom est douteuse. Welcker (*D. Ep. Cycl.*, II, 322) conjecture ἅδρος. La plupart font venir le mot de ἀ-διδράσκω, l'inévitable (cf. G. Curtius, *Étym.* — E. Bethe, *Theb. Held.*, 65); mais il est difficile de définir exactement d'où venait et à quoi s'appliquait ce nom; est-il d'origine grecque ou seulement la traduction grecque d'un nom oriental? Dans un curieux passage de l'*Iliade* (II, 828 sqq.) nous lisons : « Ceux qui tenaient Adrastée et le dême d'Apaesos.... Ils étaient commandés par Adrestos et Amphios à la cuirasse de lin, fils de Mérops, de Percoté, qui mieux que tous savait l'avenir et ne voulait pas que ses fils aillent à la guerre tueuse d'hommes; mais ceux-ci ne lui

(1) Cf. Stoll. Roscher's *Lexicon*, art. *Adrastos*.
(2) Cf. Hérodote, V, 67, et Pausanias, II, 6, 6.

obéirent pas, poussés par les Kères de la noire Mort. » — Et ailleurs (II, 824 sqq.) : « Ceux qui habitaient Zéléa, au pied même de l'Ida, riches et buvant l'eau noire de l'Aisêpos... »

Strabon, d'autre part, nous a conservé (XIII, 1, 9) ces vers d'Antimaque : « Il est une Némésis, puissante déesse à qui les dieux ont confié tous ces soins ; un autel lui fut élevé pour la première fois par Adrestos le long du courant de l'Aisêpos; c'est là qu'elle est honorée et appelée Adrestée. » Or, on sait que selon la légende des Sept, Adrestos habitait auprès de l'Asôpos, en Sicyonie (1). On a droit de rapprocher le mont Apésas voisin de Némée, de ce dême mysien d'Apaesos. De plus, si l'Adrastos argien n'est pas le frère d'Amphiaraos, comme l'Adrastos phrygien l'est d'Amphios, du moins est-il comme lui un Amythaonide (Paus. II, 18, 4). De ces ressemblances qui ne peuvent guère être fortuites, on peut conclure avec assez de certitude à l'identité des deux Adrastos. Mais la divinité qui se cache sous ce nom a-t-elle été importée d'Asie en Grèce, au moment des premières migrations, ou plutôt n'a-t-elle point passé de Grèce en Asie, après l'invasion dorienne du Péloponnèse? Quoi qu'il en soit, Adrastos paraît bien avoir été d'abord un dieu chthonien, probablement source ou rivière. Pausanias dit en effet (II, 15, 3) : « (A Némée) une fontaine voisine est appelée Adrastée, soit parce que c'est Adrastos qui l'a découverte, soit pour une autre raison. » Et dans le fragment d'Antimaque cité plus haut, nous avons vu que l'autel d'Adrastée (déesse chthonienne à l'origine) avait été élevé par Adrastos au bord de l'Aisêpos. De plus, les noms de ses enfants désignent des rivières ou des rivages (Αἰγίαλος, Αἰγιάλεια, Κυάνιππος). Enfin, comme nous allons le voir, quelques légendes attribuent la naissance d'Aréion, cheval divin d'Adrastos, à Poséidon et à une Érinys. Or, les

(1) La Sicyonie s'appela même Asopie : et c'est peut-être en se souvenant du vers d'Homère qu'Ibykos, le poète lyrique, faisait venir de Phrygie le fleuve Asôpos qui coule à Sicyone (Strabon, VI, 2).

Érinys sont des divinités chthoniennes, ainsi que Poséidon lui-même primitivement (1). De tous ces rapprochements on a droit d'inférer qu'Adrastos est un héros chthonien et posidonien, et que son nom signifie en effet, l'*inévitable*.

Areiôn est le cheval divin d'Adrastos (*Sc. Iliade*, XXIII, 346). Il est né à Tilphossa, près du lac Copaïs en Béotie (2), et caractérise évidemment la source Tilphossa (Ἀρέιων κυανοχάιτης). Il est fils du couple Poséidon Démêter-Érinys (ou Démêter-Tilpossa, Tilphossa étant peut-être un dérivé de Delphat, l'hypothétique déesse phénicienne). Or, on sait que Poséidon est le père de plusieurs chevaux personnifiant des sources (Hippocrène, Alkippé, etc.), sources jaillissant de la terre (Démêter). Poséidon, selon la première épopée, le donna à Kopreus, qui le transmit à Héraklés. Ce qui veut dire (κόπρος = étable) que Poséidon le tira de ses écuries pour le donner à Héraklès (3), héros béotien. Héraklès s'en servit dans son combat contre Kuknos, fils d'Arès (cf. *Scut. Her.* 81 sqq.). Ici encore le sens est clair : Κύκνος, fils d'Arès = Κύκνος Ἀρείων ; le mot Aréiôn mal compris a fait croire qu'Aréiôn était le cheval d'Héraklés dans cette lutte. Enfin, Aréiôn fut

(1) Dans le centre du Péloponnèse au moins (cf. Fougères, *op. cit.*, 231).

(2) Une autre légende (Paus. VIII, 25, 10) le fait naître à Thelpousa, en Arcadie. dans les prairies d'Onkos. Celui-ci le donne à Héraklès pour son expédition en Élide, et Héraclès, à son tour, en gratifie Adrastos. Le sens de cette légende est en somme le même. Mais il est bien clair que la légende est postérieure et date de l'époque où Argos, métropole du Péloponnèse, revendique pour elle tous les héros, hommes ou chevaux (V. plus haut, Adrastos arraché à Sicyone). Ayant une source à Thelpousa en Arcadie (source qui avait évidemment reçu son nom de quelque émigration béotienne partie des environs de Tilphossa), les Argiens y font naître Aréiôn. Puis, comme ils ont aussi un Kopreus (Kopreus, fils de Pélops d'Élide, Apd., II, 5, 1, 5) qui sur l'ordre d'Eurysthée, fut en relations avec Héraklès, ils estiment que c'est ce Kopreus devenu Argien qui donna Aréiôn à Héraklès. Enfin, rien de plus facile que de faire passer Aréiôn d'Héraclès à leur Adrastos, d'autant que les deux héros se sont illustrés à Némée, dans l'institution des Jeux attribuée tantôt à Héraklès, tantôt à Adrastos. Et de cette manière toute la légende leur appartenait.

(3) Cf. Reinach, *Vases peints*, II, 297, 4. Cf. I, 399.

donné par Héraklès à Adrastos. C'est qu'en effet Aréion désigne une source et est fils de Déméter-Érinys, c'est-à-dire Déméter souterraine; or, Adrastos aussi représente une source ou un fleuve; donc il est fils ou personnification d'une Déméter-Érinys, plus tard revêtue d'un caractère moral et appelée « l'Inévitable ». Et c'est ainsi que pour expliquer la réunion de deux mots, de deux sources on a fait, par un sort très inégal, de l'une un héros, de l'autre le cheval de ce héros, cheval divin, il est vrai, d'un simple mortel.

L'étymologie du mot est inconnue; les uns uns disent Ἀρείων = fils d'Arès (1). Wilamowitz (*Hermès*, XXVI, 225, note 1) croit que primitivement Ἀρείων = Ἐρίων, fils de l'Érinys. Cette hypothèse ne paraît pas sérieuse, malgré l'inscription Ἐρίων sur les monnaies de Thelpousa (Imhoof-Blumer, *Zeitschr. für Num.* I, 125 sqq.); des corruptions orthographiques analogues sont trop fréquentes dans les monuments pour qu'on ose en tirer une étymologie.

Amphiaraos est le grand héros argien, à la fois devin excellent et guerrier indomptable, toujours favorisé des dieux (Pind. *Ol.* VI, 1, sqq.). Sans lui l'expédition des Sept ne pourrait être entreprise; dès qu'il a disparu, tout est fini.

(1) C'est notamment l'opinion de Stoll (Roscher's *Lex.* art. *Aréiôn*). Selon lui le nom d'Aréiôn est un patronymique d'Arès : il pense donc que le cheval était fils d'Arès et de Déméter-Telphossa-Érinys, qui déjà avait enfanté près de la source Telphossa le dragon d'Arès, et qu'Arès a été dépossédé par le temps au profit de Poseidôn Hippios, qui apparaît si souvent uni, surtout en Arcadie, avec Déméter. — Stoll croit donc qu'Aréiôn est né en Arcadie d'Arès. Aréiôn, nous l'avons vu, est sûrement né en Béotie; mais peut-être tire-t-il en effet son nom d'Arès, bien que fils de Poseidôn. En effet, parmi les peuples des environs du lac Copaïs, se trouvaient les Aones thébains qui avaient pour principale divinité féminine Déméter-Telphossa. Pausanias (IX, 5, 1) rapporte en effet qu'ils s'étaient fondus avec les Kadméens; d'où la combinaison de leur Érinys avec la Tilphossa (Delphat) kadméenne. Ces mêmes Aones étaient probablement d'origine thrace (Tümpel, *Ares und Aphr.* 58), par conséquent ils adoraient Arès. Trouvant donc sur le sol béotien Déméter, semblable à leur Érinys, unie à Poseidon, ils ont pu, leur Érinys étant unie à Arès, confondre Arès et Poseidôn, et donner ainsi le nom d'Aréiôn (fils d'A.) au fils de Poseidôn.

Mais, quoique le premier des Argiens, il n'est qu'un nouveau venu à Argos; il vient de Pylos, avec les Mélampodides (*Odyssée*, XV, 244 sqq., Pind. *Ném.*, IX, 13 sqq.). Cependant il ne paraît pas originaire d'ailleurs que de la Béotie. Encore qu'il ait eu des temples dans le Péloponnèse (Paus. II, 37, 7), c'est surtout en Béotie qu'il était honoré; et cela n'a rien d'étonnant, puisque la Béotie est la terre de prédilection des dieux chthoniens et de la mantique (1). Il avait un temple à Cnopia (Paus. IX, 8, 3; Strab. IX, 2, 10), à Oropos (Paus. I, 34), à Harma (Paus. I, 34; IX, 19, 4), à Rhamnonte (Frazer, *Paus.* II, 455; Mela, II, 46). Mais le plus ancien de ces temples est à Cnopia, sur la route de Thèbes tout près de Potnies. C'est de là, en effet, qu'il fut transporté à Oropos, après 430 (Fraz. *op. cit.*, II, 31, 466 sqq.). Les titres de Harma semblent moins forts; et le sanctuaire de Rhamnonte est assurément postérieur. — Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que, dans tous ces endroits, Amphiaraos est honoré près d'une source ou d'un puits, et c'est par le moyen du puits que parle l'oracle. Ainsi à Oropos (2),

(1) Il est probable que la mantique béotienne avait adopté sa personne avant l'épopée thébaine et contribué à faire reconnaître son mythe; de même la légende de sa disparition semble venir de l'endroit où était son oracle (cf. Roscher's *Lexic.* art. *Amphiaraos*).

(2) Selon ce passage de Paus. (I, 34, 2 sqq.) Amphiaraos est à Oropos presque un dieu guérisseur esculapien. Cf. les inscriptions d'Oropos relevées par M. Dürrbach : *De Oropo et Amphiarai sacro* (Paris, 1890); de même à Rhamnonte où il est appelé Héros médecin (Frazer. II, 455), et honoré d'ex-voto semblables par le style à ceux qu'on a découverts dans le sanctuaire d'Aisklepios à Athènes. Mais à l'origine il rendait des oracles, car Pindare (*Pyth.* VIII, 39 sqq.) célèbre « les mots que jadis le fils d'Oïklès, ayant vu devant Thèbes aux sept portes les fils qui attendaient de pied ferme le combat, chanta lorsque d'Argos les Épigones vinrent pour la seconde invasion. Tandis qu'ils combattaient, il dit : « La nature fait briller dans les fils le cœur noble des pères; je vois clairement Alkméon, agitant le dragon tacheté de son bouclier étincelant, le premier aux portes de Kadmos. L'autre, éprouvé par sa première douleur, est maintenant rempli de la nouvelle d'un meilleur présage : c'est le héros Adrastos. Mais chez lui il souffrira, car, seul de l'armée

auprès du temple, il y a une fontaine où les malades, après leur guérison, jettent une pièce d'or ou d'argent. Avant de consulter Amphiaraos, on se purifie, on lui sacrifie un bélier et on se couche sur la peau de ce bélier; dans le sommeil, le héros vous parle en songe (Paus. I, 34, sqq.).

Ces lieux où il était adoré, ces rites indiquent assez un dieu chthonien. Mais la légende même de sa disparition révèle, mieux que tout, le reste sa nature; il disparaît vivant avec son char dans la terre qui s'entr'ouvre. C'est proprement le dieu du Katavothre, de l'abîme où s'engloutit subitement un cours d'eau; or, rien de plus fréquent que ces katavothres en Béotie.

Mais de quel dieu est-il réellement la figure, l'hypostase? De Poseidôn sans doute, mais d'un Poseidôn plus précisément chthonien, presque Hadès (qui se confond quelquefois avec Dionysos). A Cnopia, son temple est situé non loin d'un puits consacré à Poseidôn (Paus. IX, 8, 3); près du mont Pontinos et de l'étang d'Alkyon (en Argolide), par où Dionysos (Hadès?) descendit aux enfers pour chercher Sémélé (P. II, 36, 8), Amphiaraos était aussi adoré (1).

En vertu de son caractère chthonien, il est quelquefois rapproché des Érinys. Ainsi à Potnies, près de l'endroit où

des Danaëns, ayant recueilli les os de son fils mort, par la faveur des dieux il atteindra, avec son armée intacte, la large ville d'Abas ». — Ainsi prononça Amphiaraos. »

Il s'agit ici d'un oracle, puisque Amphiaraos avait été englouti dans la première expédition; que cet oracle soit emprunté à une vieille épopée ou à une tradition locale, on voit qu'Amphiaraos était vraiment un devin à l'origine.

(1) Selon O. Wolff (Roscher's *Lexic.*), Amphiaraos n'est autre que Hadès lui-même (cf. l'épithète que lui donne Sophocle (*Électre*, 841) : πάμψυχος et le sens de ce mot selon Suidas. De là, le symbole du char qui accompagne toujours son culte, de ce char sur lequel Hadès poursuit Koré (cf. '"Αδης χρυσήνιος, Paus. IX, 23, 4, — κλυτόπωλος, *Il*, V, 654), mais il faut remarquer que Hadès (sous le nom de Ploutôn) se rapproche singulièrement de Poseidôn (Πούτων κυανοχάιτης. *H. à Dem.* 347. — Έργ. κ. ἥμερ. 465 sqq.). De même à un certain moment et à de certains endroits, Poseidôn est très voisin de Hadès.

on le crut englouti, les Érinys (Euménides) étaient adorées puisqu'elles ont donné leur nom à la ville. — A Phlionte un asile (1) (Paus, II, 13, 4) indique un sanctuaire des Érinys; du reste la ville s'appela à l'origine Arantia, puis Araithyrea; or du temps de Pausanias (II, 13, 7) on y montrait encore une maison où, disait-on, Amphiaraos avait dormi et reçu le don de divination.

Je n'oserais pas conclure de ce rapprochement (Ἀραι, Ἀραντία, Ἀραιθυρέα, Ἀμφι-ἄραος) que l'étymologie de son nom fait d'Amphiaraos, comme d'Adrastos et d'Aréiôn, la personnification d'une Érinys chthonienne. Cependant, j'aimerais encore mieux cette explication que celle de Welcker (*Ep.*, *Cyc.* II, 322.) Ἀμφιάραος : celui qui prie. M. Mayer (O. Gruppe, *Jahresb.*, 1894, III, 97) identifie Ἀμφιάραος, et Ἄμφιος frère d'Ἄδρηστος (*Il.* II, 828, sqq.). Nous avons vu qu'il y a entre les deux couples de noms un rapport frappant et non fortuit; mais du rapport à l'identité il y a assez loin, et du reste c'est plutôt Ἄμφιος qui est imité de Ἀμφιάραος.

Des autres héros il y a moins à dire. Tydeus nous est donné comme Étolien et émigré de Kalydôn. Son caractère est violent : fils du roi Oïneus, il a dû fuir son pays après avoir tué ses oncles et il arrive chez Adrastos, ayant un sanglier peint sur son bouclier (2) (Apd. III, 6, 1, 5). L'origine de ce personnage est claire : dieu local, il représente le sanglier lui-même aux coups impétueux et violents, broyant le crâne de celui même qui l'a frappé à mort (cf. la racine τυδ, d'où tundo); c'est ce sanglier qui fut célèbre sous le nom de sanglier de Kalydôn et qui dévastait les vignobles (cf. le nom de son père Οἶνευς, le vigneron, le nom de ses oncles Ἄριος, Μέλας, Πόρθευς). Historiquement il rappelle les émigrations étoliennes dans l'est et le sud de l'Hellade continentale

(1) Cf. Alalkomenai en Béotie, l'Aréopage à Athènes.

(2) Euripide (*Phén.* 411) compare Tydeus à un sanglier. Hygin (69) et Stace (I, 488 sqq.) disent qu'en arrivant chez Adrastos il était vêtu de la dépouille même d'un sanglier.

(cf. les villes Οἰνόη en Argolide, Paus. II, 25 sqq.; Οἰνόη, en Attique, id., I, 33, 8, etc.) (1).

L'histoire du sanglier de Kalydôn appelle le nom de Parthénopée, fils d'Atalante (Atalante, étymologiquement celle qui bondit, la biche peut-être), et probablement hypostase d'Atalante elle-même, qui n'est qu'un autre nom d'Artémis (cf. Schirner, Roscher's *Lexic.*). Artémis était très honorée à Kalydôn (Paus. IV, 31, 7); elle personnifiait en effet les chasseurs qui avaient tué le fameux sanglier. Artémis et Atalante étaient arcadiennes, car elles étaient honorées originairement à Tégée en Arcadie et habitaient surtout les montagnes de ce pays : Parthénopée est donc aussi un héros arcadien; les Argiens ont essayé de l'accaparer, comme ils ont fait pour Adrastos, Aréion et peut-être Amphiaraos.

De Kapaneus et d'Hippomédon on ne peut rien conjecturer. Le premier, fils d'Hipponoos et petit-fils de Proetos, roi de Tiryns, est violent comme Tydeus et périt sous les coups de Zeus lui-même, son ennemi personnel, au moment où il arrache un créneau (*Sept*, 444 sqq.). Eschyle (*Sept*, 430 sqq.) fait venir son nom de σκάπτω, le démolisseur, Wilamowitz (*Hermès*, XXVI, 229) approuve cette étymologie, très douteuse.

Hippomédon, fils d'Aristomachos selon les uns (Apd. III, 6, 3) ou de l'Argien Talaos, selon les autres (*Œd. Col.* 1317) habite au sommet du mont Pontinos (Eur. *Phén.* 125. Paus. II, 36, 8), au dessus de plusieurs sources et étangs. Stace le fait périr dans l'Isménos (IX, 315 sqq.); mais nous ne savons pas si cette fin est ancienne ou de l'invention de Stace. Le même poète le représente lançant une pierre au serpent qui a tué le petit Opheltès (V, 558 sqq.); et Stéphani (*Vasensamml.* n° 523, p. 263-7) en a conclu que c'était bien ce guerrier,

(1) Il serait plus difficile d'expliquer pourquoi Athéné est la protectrice déclarée de Tydeus : quel rapport établir entre la déesse, fille de Zeus, et le héros étolien ? V. page 15.

barbu et revêtu d'une chlamyde, qui, sur un vase peint, (Overb. *Her. Gall.* Taf. 4, 2; Wieseler, *Dkm.*, II, 843) jette un rocher contre le serpent de Némée. Son nom révèle un prince, la possession des chevaux étant dans l'antiquité un grand signe de puissance (Esch. *Prométhée*, 482, Hérod., V, 79; VI, 35); mais il ne nous indique rien de sa nature primitive.

Dans les noms des Épigones, fils des Sept, on ne retrouve avec certitude aucune divinité locale. Ce sont de simples doublures imaginées par les poètes. Peut-être faut-il faire une exception en faveur d'Alkméon, originaire de Psophis, où il conserva un temple (Paus. VIII, 24, 7) et où les poètes (Eurip. Ἀλκ. διὰ Ψωφιδ.) et les mythogr. (Apd. III, 7,5) le montrent réfugié après la mort d'Ériphylé, et mort. Wilamovitz (*De Tr. gr. fr. Comm.*, 16) croit qu'il était à l'origine un dieu prophète, comme Amphiaraos, et que les récits des poètes, le faisant meurtrier de sa mère, l'ont chassé de cet honneur.

Quant à Diomède, fils de Tydeus, on se demande en examinant son nom (Διος-μήδομαι), s'il ne représente pas une épithète d'Athéné (cf. l'épisode de la naissance d'Athéné dans Hésiode, *Théog.* 886 sqq.). Ainsi s'expliquerait la protection que lui accorde toujours la déesse, et même la faveur d'Athéné pour son père Tydeus.

Parmi les incidents qui marquent l'expédition des Sept contre Thèbes, un du moins a un sens assez clair. A Némée, ayant manqué d'eau, ils s'adressèrent à Hypsipylé, exilée de Lemnos (1), et nourrice d'Opheltès, fils de Lykourgos,

(1) De l'histoire des Lemniennes qui assassinent leurs époux, il est impossible de rien affirmer. Peut-être l'odeur des fumées dites d'Héphaistos (*Il.* XXIV, 753) a-t-elle donné naissance à la légende de la mauvaise odeur envoyée aux femmes de Lemnos par Aphrodite (Apd. I, 9, 17). Le reste de la légende, ou meurtre des maris, a pu être inspiré par les fables relatives aux pérégrinations des Argonautes qui peuplèrent nombre de pays, notamment Lemnos (*Il.* VII, 478) et par le massacre pélasgique que raconte Hérodote (VI, 138, selon Hécatée de Milet) légende relativement récente et d'origine attique peut-être.

roi et prêtre de ce pays. Celle-ci leur montra une source, et en son absence l'enfant, qu'elle avait déposé sur le gazon, fut tué par un serpent gardien de la source, et vengé par les Argiens. — Le nom de Lykourgos désigne certainement un dieu solaire; et il n'est pas étonnant que les Sept, dont les principaux sont des héros posidoniens ou chthoniens, entrent en lutte avec lui. Son fils Opheltès (ou Ophis, selon Hygin, *fab.* 74), qui ne doit pas être déposé sur le sol avant l'âge adulte sous peine de périr, c'est le serpent lui-même, mais c'est aussi le ruisseau, que les anciens figurent maintes fois par un serpent; il est absorbé par la terre ou desséché par les rayons du soleil, aussitôt qu'il descend dans la plaine, d'où son surnom, Ἀρχέμορος (1).

Quant à la fondation des Jeux Néméens, elle a été rattachée naturellement à la mort d'Opheltès, les anciens ayant eu coutume d'honorer par des jeux funèbres les morts fameux (*Il.* XXIV). D'autres cependant (O. Schneider, *Callimachea* II, 65 sqq.) rapportent la fondation des Jeux Néméens à Héraklès, vainqueur du lion de Némée. Pindare à un endroit (*P.* VIII, 52, 3) en accorde l'honneur à Adrastos, encore roi de Sicyone. Mais l'opinion la plus répandue, celle de l'épopée thébaine, les croit fondés par les Sept à cause d'Archémoros (2).

Telles sont, autant qu'on peut le conjecturer, les sources naturelles et historiques de ces aventures thébaines que les tragiques grecs ont rendues si célèbres. A une époque relativement voisine de ces faits, des légendes peut-être plus anciennes, peut-être nées d'eux, vinrent les défigurer — et les

(1) Le nom même de Hypsipylé désigne peut-être la grotte élevée d'où s'échappe le ruisseau Ophis.

(2) Selon Wilamowitz (*De Tr. gr. fr. comm.* 11) les Jeux Néméens, dont l'épopée thébaine rapporte l'institution aux Sept, ne seraient qu'une image des Jeux en l'honneur de Zeus, célébrés à Némée, lorsque se préparait l'épopée. Némée, en effet, était consacrée à Zeus; mais ce n'est pas une preuve concluante, non plus que le mot d'Hygin (*f.* 85) selon lequel Chrysippos fut enlevé par Laïos aux Jeux Néméens. La version d'Hygin est sans doute d'origine récente.

conserver, dans les diverses régions qu'avaient remuées les convulsions thébaines et les invasions des Argiens. A Thèbes, à Argos, les souvenirs en sont naturellement plus nombreux; mais on en retrouve aussi à Mégare (Paus. I, 43, 1), à Sicyone (Athén., XIII, 603. A) (1), à Corinthe et en Phocide. C'est à ces légendes particulières sans doute que Pindare s'abandonne quand il s'écarte de la légende ordinaire (les Thébains concédant la sépulture aux Sept (*Ol.* VI, 15 sqq.), Adrastos fondant les Jeux Néméens alors qu'il est roi de Sicyone). De là aussi viennent les traditions différentes rapportées par les poètes tragiques, comme nous le verrons plus tard. Il s'agit maintenant de dégager aussi clairement que nous le pourrons les rares parties certaines des premières épopées.

(1) Je fais allusion à ce mot : Πράξιλλα ἡ Σικυωνία ὑπὸ Δίος φησὶν ἁρπασθῆναι τον Χρύσιππον. Walckenaer voyait une faute dans le mot Διὸς, et proposait Λαιὸυ. Depuis, Wilamowitz (*Comm. gramm.* II, 13) a démontré que l'exemplaire grec d'Hygin (le faux Dosithée) donnait la même version qu'Athénée et Praxilla. Il en conclut que cette version était très ancienne, antérieure à l'*Œdipodie*, et qu'elle fut changée précisément par l'auteur de l'*Œdipodie*, qui voulait flétrir les instincts débauchés des Doriens conquérants de la Béotie (*De Trag. graec. fragm. commentatio*, 11). Mais cette version paraît plus récente et de l'âge même de Praxilla (VI[me] s.), qui, comme tous les lyriques, ne s'est pas fait faute d'altérer la légende. Du reste le passage de Pindare (*Ol.* I, 25 sqq.) qui paraît à W. une confirmation de son hypothèse prouverait bien plutôt contre elle.

CHAPITRE II

Les Épopées thébaines

Avant d'entreprendre une reconstruction des divers poèmes thébains et surtout de recueillir les versions généralement attribuées à ces poèmes et qui ont servi dans la suite aux tragiques, il est utile de rechercher brièvement leurs origines probables. D'ailleurs, après les savantes études de E. Bethe (*Thebanische Heldenlieder*, Leipzig, 1891), qui ont ébranlé l'édifice construit par Welcker (*Der Epische Cyclus*, 2 vol. 1865[1] et et 1882[2]), il ne serait pas permis de ne rien dire de cette très obscure, mais intéressante question.

J'indiquerai donc sommairement, — réservant pour le cours de ce travail la discussion de quelques détails plus importants, — le nom et le sujet des poèmes qui, à mon avis, composaient le Cycle thébain. Puis, j'examinerai la valeur des sources dont je compte me servir.

I. — LES POÈMES DU CYCLE THÉBAIN

1° L'Œdipodie. — Parmi ces poèmes, un seul n'a donné lieu à aucune contestation, quant à son nom du moins. C'est l'*Œdipodie*. Le sujet en est évidemment l'histoire d'Œdipe, de sa naissance à sa mort. Sa date approximative est fort

douteuse, ainsi que son origine. L'inscription Borgia l'attribue à Kinéthon, probablement Kinéthon de Lacédémone, que Welcker (*D. Ep. C.*, I, 242 sqq.) a eu tort de confondre avec Kinéthos de Chio (cf. Markscheffel, *Hesiod. fragm.* 245 sqq.; W. Christ, *Zur Chr.* 51, note 1). Pausanias (IX, 5, 11) dit simplement : l'auteur de l'*Œdipodie*; le sc. Monac. *ad Eurip. Phœn.* 176, dit : les auteurs. — E. Bethe (*op. cit.* 140-5), d'après son contenu (qu'il tire du Pseudo-Pisandros), le dit Béotien et le croit contemporain des invasions doriennes en Béotie, sans plus préciser la date ; mais nous verrons que le poème reconstruit par Bethe est très différent de celui qu'on attribue à Kinéthon. C'est sans doute une œuvre de l'école béotienne (1), un mélange de traditions d'origine et d'âge divers, datant du milieu ou de la fin du VIIIe siècle environ.

2° LA THÉBAÏDE. — L'accord est loin d'exister sur ce poème, à cause bien entendu de l'incertitude de son contenu, mais aussi à cause des noms divers que lui ont donnés les scoliastes et les mythographes anciens. Il y a un poème en effet, — ou plusieurs poèmes, — qu'on désigne sous le nom de :

1° THEBAÏS TAB. BORGIACA, ligne 11.
Pausan. VIII, 25, 8; IX, 9, 5; IX, 18, 6.
Apd. I, 8, 4, 1.
Certam. Hom. et Hes. p. 19, éd. Nietzsche.
Sc. Laurent. *ad Apoll. Rhod.*, I, 308.

2° THEBAÏS CYCLICA, Athénée, XI, p. 465 F.
Sc. Laur. *ad Œdip. Col.* 1375.
Sc. *Pind. Ol.* VI, 15 (d'après Asclépiade).
Eustathe *ad Odyss.* XI, 279, p. 1684, 7.

(1) Elle n'a jamais été attribuée nommément à Homère comme la *Thébaïde* ou les *Épigones*. Welcker (I, 231) — à l'encontre de Bethe qui en fait un poème indépendant — croit qu'elle est à la *Thébaïde* ce que les *Chants Cypriens* sont à l'*Iliade*, une introduction, un raccord voulu. Cela est fort possible, mais il en reste trop peu de fragments pour porter un jugement sûr.

3° Thébaïs μικρά. Sc. *ad Œd. Col.* 1369 (Welcker, I, 192, croit à une faute d'impression, et lit κυκλικά.

4° Ἀμφιαράου ἐξελασία, Ps. Herod. § 9.
— ἐξέλασις, Suidas, Ὅμηρος.

Welcker a pensé que ces quatre noms désignaient un seul poème (I, 187 sqq. ; II, 320 sqq.). E. Bethe croit à l'existence de deux poèmes, l'un spécialement consacré à Amphiaraos, qu'il appelle *Amphiaraos Ausfahrt* (sans d'ailleurs tenir au titre ; *op. cit.* 60, n. 20) ; l'autre qui ne faisait qu'un avec les *Épigones* et qu'il appelle Θηβαῒς-Ἐπίγονοι. Nous essayerons de faire voir la fragilité des arguments de Bethe, en étudiant les fragments de l'épopée ; il suffit de dire en ce moment que la variété des titres ne prouve nullement la variété des poèmes. La *Thébaïde cyclique* ne peut être que la *Thébaïde* même reçue dans le cycle de Zénodote d'Éphèse (Welck. I, 8 sqq. et 35). La *Petite Thébaïde* (si tant est que le scoliaste ait écrit *petite*) (1) est encore le même poème que cette épithète oppose à la longue *Thébaïde* d'Antimaque (O. Gruppe, *Jahresb.*, III, 1894, 96 sqq.). On en peut dire autant de *l'expédition d'Amphiaraos*, titre qui s'explique par le rôle très important que joua Amphiaraos dans la 1re guerre contre Thèbes, et dans l'épopée même appelée *Thébaïde* (2). Du reste, si l'expédition d'Amphiaraos et la *Thébaïde* sont deux poèmes différents, comment se fait-il qu'ils ne soient pas attribués tous les deux nommément à Homère ? Nous avons vu en effet que les auteurs qui attribuent à Homère la

(1) Mais il ne l'a sans doute pas fait. Cf. Leutsch, *Theb. cycl. reliquiae*, Gottingue, 1830, 3-5.

(2) Ce titre (Ἀμφ. ἐξέλασις), plus juste peut-être que celui de *Thébaïde* (comme *Achilléide* ou *Colère d'Achille*, serait plus juste que *Iliade*), a pu exister à l'origine, puis tomber en désuétude quand on s'accoutuma à désigner, sous le nom de *Thébaïde*, la *Thébaïde* proprement dite et les *Épigones*. Cette coutume ne pouvait en tout cas manquer de s'implanter après l'apparition de la *Thébaïde* d'Antimaque qui célébrait les deux expéditions.

Thébaïde ne lui attribuent pas l'expédition d'Amphiaraos, et réciproquement. A cet argument de Welcker (*op. cit.* 189, note 315) Bethe ne répond pas du tout (*op. cit.* 42, note 21).

Le pseudo-Hérodote (*Vita Hom.* § 9) dit qu'Homère est l'auteur de ce poème : de même le poète lyrique Kallinos (Paus. IX, 9, 5, cf. Welcker, I, 185), Proklos, et Tzetzès (Sc. *ad Exeg. Iliad.*, 150). Hérodote (IV, 32) a des doutes, ainsi que Pausanias (*loc. cit.*) et Suidas (art. Ὅμηρος). Welcker, dans une reconstitution très conjecturale (1) de la Table Borgiaque (I, 33), lit que l'auteur de la *Thébaïde* est Arktinos de Milet. Un certain nombre (Apd. I, 8, 4, 1, Athénée, XI, p. 465 E) disent : celui qui a écrit ; d'autres (Sc. Laur. *ad Ap. Rh.* I, 308) : ceux qui ont écrit (2).

Le Pseudo-Hérodote déclare que la *Thébaïde* fut composée à Néon-Teichos : il paraît en effet certain qu'elle est originaire de l'Asie Mineure, mais plutôt des provinces ioniennes (quoique quelques-uns aient prétendu jadis qu'elle était de l'Argolide même et que Nietzche, *Hist. Hom.* II, 15, n'ose pas décider) ; peut-être sortait-elle des environs de Klaros et de Kolophon, comme le dit Bethe (*op. cit.* 146) sans d'ailleurs en donner de bonnes raisons, d'autant que sa preuve s'appuie sur les *Épigones* qu'il confond avec la *Thébaïde*.

3° Les Épigones. — Les *Épigones* sont cités : 1° dans le *Cert Hom. et Hes.* (p. 19, éd. Nietzsche) qui cite aussi le 1er vers de ce poème attribué par le Sc. de la *Paix*, 1270, aux *Épigones* d'Antimaque (!) ; 2° dans Hérodote (IV, 32).

(1) Une reconstitution non moins conjecturale a été tentée par Wilamowitz (*Hom. Unters.* 334). Wil. lit : *Œdipodie* de Kinaethon le Lacédém. *Thébaïde* d'Homère ... *Épigones*....... le Milésien.... *Alkméonide* que les uns disent d'Homère,.... les autres... disent. .

(2) Dans Suidas (cf. Photius, *Lexic.* Τεύμεσσα) on lit aussi οἱ τὰ θηβάϊκα γεγραφότες, mais ces mots désignent des historiens, comme Aristodémos. Welcker (I, 1945) croit qu'il en est de même ici. Ce n'est pas probable : Le Scoliaste d'Apollonios prend ici la *Thébaïde* au sens large en lui adjoignant les *Épigones* (cf. Paus. IX, 9, fin, et Leutsch, *Theses sexaginta* (1833) n° 15.)

Il semble donc au premier abord que ce soit un poème distinct, et Welcker du reste l'a bien montré (II, 380 sqq.); mais Bethe (35) — s'appuyant sur le vers du début et la confusion du sc. d'Aristophane (*Paix*, 1270), sur ce fait que Pausanias (IX, 9, 5) et Théon (Sc. *ad Ap. Rh.* I, 308) citent comme appartenant à la *Thébaïde* un fragment des *Épigones* — croit que la *Thébaïde* et les *Épigones* ne formaient qu'un seul poème dont l'auteur est un certain Antimaque de Téos (36), nommé par Plutarque (*Rom.* 12) et par Porphyrion (*ad Horat. A.P.* 146). Nous verrons plus tard combien sont faibles ces raisons, d'ailleurs très bien réfutées par O. Gruppe (*art. cité*, 97) : en ce moment il suffit de faire remarquer avec Leutsch (*Theses sexag.* (1) n° 15) que si les grammairiens ont plus tard et assez naturellement réuni les deux poèmes sous le titre unique de *Thébaïde*, cela ne prouve pas du tout qu'ils ne forment qu'une épopée et du même auteur. Pourquoi, en effet, Hérodote spécifierait-il les *Épigones* (IV, 32), s'ils ne faisaient qu'un avec la *Thébaïde* ? Et les indications du pseudo-Hérodote sur le contenu exactement pareil et la conduite parallèle des deux poèmes suffisent à révéler dans l'auteur des *Épigones* un imitateur servile. Au surplus, l'étude du poème le prouvera plus clairement encore.

Sur l'auteur et la date, il n'y a rien à dire de plus que pour la *Thébaïde* : les mêmes autorités l'attribuent à Homère ou doutent; il me paraît d'un autre auteur, comme je l'ai dit, et un peu plus récent. L'étude détaillée du poëme le démontrera.

4° L'Alkméonide. — L'*Alkméonide* est citée par le Sc. *ad Eurip. Androm.* 687, *Orest.* 997, par Athénée, XI, 460 B, Apd. I, 8, 5, 2, Strab. X, 2, 9, Et. Gud. Ζάγρευς). Tous disent : « Celui qui a fait (ou écrit) l'*Alkméonide* ». Il semble résulter de cette simple indication que c'est un poème différent des

(1) Cf. Immisch, *Klaros*, XVII. Suppl. Bd. der Jahrb. für Phil. kl. (1889), 147.

Épigones. Cependant Welcker (II, 380 sqq.) a soutenu que c'était le même poème. Bethe, avec raison (109 sqq.), l'en distingue. Ce qui peut causer une confusion, c'est que dans les deux épopées, il était parlé de la guerre des Épigones; mais il est assez facile, comme nous le verrons, de distinguer sur ce point la version de l'un et l'autre poème. Du reste, un simple coup d'œil sur les fragments des tragiques et sur les mythographes, indique bien que l'*Alkméonide* célébrait la vie entière d'Alkméon.

Cette épopée, qui innovait sans doute dans plusieurs passages, est certainement postérieure aux précédentes, surtout à la *Thébaïde* ; elle paraît d'ailleurs d'une inspiration assez différente (cf. O. Muller, *Hist. Litt. gr.* II, 225-6). Wilamowitz-Möllendorf (*Hom. Unt.* 73, 2 et 214, n. 13) la croit de l'an 600 environ. D'autres preuves établiront aussi cette date.

*
* *

II. — LES SOURCES

1° Homère. — Welcker n'a pas hésité à faire entrer dans la reconstruction de l'*Œdipodie* et de la *Thébaïde* les vers d'Homère qui se rapportaient aux légendes thébaines. Bethe (*op. cit.* 175) voit là, non sans quelque raison, une faute de méthode. Welcker aurait dû d'abord expliquer ses raisons : il en avait de très bonnes, et je n'hésiterai pas à m'appuyer principalement sur Homère dans mon étude de la *Thébaïde*. Les épopées homériques ont mis si longtemps à se constituer, leur caractère est si nettement panhellénique, qu'elles ne peuvent pas avoir ignoré la *Thébaïde* et que l'essentiel de ce poème a dû passer en elles. Les morceaux évidemment ajoutés et surajoutés y abondent d'ailleurs ; ainsi, dans l'*Odyssée* (XI et XV) le catalogue des femmes et l'épisode de Théoklyménos, dont nous aurons à extraire des passages,

viennent assurément de quelque épopée argienne ou thébaine, les *Grandes Éées*, peut-être, ou la *Mélampodie*, postérieure, je pense, à la *Thébaïde*. Mais c'est la *Thébaïde* elle-même qui a dû servir de source à l'auteur des vers Δ 375 sqq. Z 222 sqq. Ξ 114 sqq. (1).

Et cette influence de la *Thébaïde* sur l'*Iliade* est fort naturelle puisque plusieurs des chefs argiens sous Troie sont les fils des héros du premier siège de Thèbes, ainsi le Tydide Diomède, ainsi Sthénélos, fils de Kapaneus, et Euryalos, fils de Mékisteus.

2° Les Lyriques et les Logographes. — Les lyriques ont touché aux légendes thébaines et les ont sans nul doute modifiées, un peu au gré de leur génie, beaucoup selon les traditions locales des villes qu'ils célébraient. Il faudra donc distinguer soigneusement dans les indications qu'ils nous fournissent.

De même pour les logographes : s'ils ne puisent pas directement à des sources locales (Bethe, *op. cit.* 108, note 35), du moins ont-ils le plus souvent recours à des poèmes généalogiques qui s'en inspirent ; on ne peut donc accepter leur témoignage sans discussion.

J'en dirai autant des poètes tragiques qui ont fort altéré les légendes que nous étudions ; mais je n'entrerai pas ici dans le détail, puisque je dois consacrer à ceux-ci, comme aux lyriques et aux logographes un chapitre particulier.

(1) Je ne manquerai jamais d'ailleurs, en citant un passage d'Homère, de donner sa date approximative selon les savants les plus sûrs. Toutefois gardons-nous de demander aux poèmes homériques, comme l'ont fait tant d'auteurs avec leurs arguments *ex silentio*, un résumé exact de la *Thébaïde* même. La vérité est que l'*Iliade* et l'*Odyssée* étant presque entièrement constituées vers 750, c'est-à-dire, avant l'apparition de la *Thébaïde* et de l'*Œdipodie*, elles ne peuvent nous faire connaître en général la forme définitive de ces épopées ; mais ayant reçu en divers pays et à diverses époques quelques échos des légendes qu'utilisèrent plus tard les poètes du cycle thébain, elles nous fournissent tout au moins de précieux renseignements sur les légendes thébaines primitives.

3° Les Mythographes et les Scoliastes. — Nous discuterons aussi l'autorité des mythographes et des scoliastes. Les premiers tantôt, comme le pseudo-Apollodore, rapportent indifféremment les versions des poètes épiques, lyriques, dramatiques et des logographes, et souvent citent leurs auteurs, tantôt, comme Hygin, ne remontent pas en général, au-delà d'Euripide et ne citent guère que les versions des tragiques ; des uns et des autres, il faudra presque toujours se méfier.

Les scoliastes sont moins sûrs encore, même quand ils nomment leurs auteurs qu'ils ne citent pas toujours exactement. Leur valeur est du reste inégale ; ceux de Sophocle sont considérés comme très bons, ainsi que quelques-uns de l'*Iliade* ; ceux de l'*Odyssée* sont en général très mauvais (cf. Ed. Schwarts, *De scoliis homericis ad historiam fabularum pertinentibus*, XII Supplbd. der Jahrb. f. Phil., 1881, 405 sqq.). Leur inexactitude nous paraît surtout fâcheuse, quand ils citent des hommes d'une réelle valeur comme Asklépiades de Tragilos, qui dans ses Τραγῳδούμενα traitait précisément le sujet qui nous occupe (cf. C. Muller. *Fragm. hist. gr.*, III, 298). Cependant il est impossible de se passer d'eux non plus que des mythographes, et ils nous fournissent parfois des indications très précieuses.

4° Pausanias. — Pausanias a été très inégalement traité par la critique. Nous n'avons pas à nous occuper ici des études générales qui ont été faites sur lui (1) ; mais en ce qui touche aux épopées thébaines, tandis que Welcker attache

(1) Pour une étude générale sur Pausanias il faut se reporter à l'Introduction de Frazer (I, I sqq), un peu louangeuse ; à l'ouvrage de Kalkmann (*Pausanias der Perieget*, Berlin, 1881), où il est démontré que dans ses descriptions archéologiques Pausanias a dû presque tout à Polémon ; enfin à un très intéressant programme de Chr. Belger (*Die Mykenische Lokalsage*, Berlin, 1893) où est apprécié très finement le degré de confiance qu'on peut accorder à Pausanias lorsqu'il rapporte un mythe local. — Wilamowitz a souvent effleuré la question : il est en général peu favorable à Pausanias.

souvent peu d'importance à ses dires, Bethe (122 sqq.) lui reconnaît une valeur extraordinaire. L'un et l'autre exagèrent. Que Pausanias, s'il n'a pas voyagé et conversé comme il le dit, ait du moins beaucoup lu, et même de vieux poèmes, nul n'y contredit (Paus. IV, 2, 1). Ses aveux d'ignorance même plaident pour sa véracité (cf. IX, 38, 10). Aussi il ne faut pas hésiter à croire qu'il a lu la *Thébaïde* puisqu'il écrit (IX, 9, 5) : « Kallinos venant à citer la *Thébaïde* a dit qu'Homère en était l'auteur.... Pour moi, c'est le poème que je loue le plus, du moins après l'*Iliade* et *Odyssée*. « Et ces lignes sont importantes; car Pausanias est de ces plus homériques dont parle Strabon, « qui suivent vers par vers l'épopée » d'Homère (Str. I, 1, 2), et en cas de contestation il se range toujours du côté d'Homère (cf. I, 28, 7 et IX, 5, 10). Il a donc suivi la *Thébaïde*, non d'ailleurs sans la « rationaliser » plus que nous ne voudrions (cf. IX, 9, 3). Le résumé qu'il nous en donne (IX, 9) doit par conséquent être jugé fidèle, et je ne sache pas que personne l'ait attaqué : je dirai de même des deux ou trois passages (cf. IX, 18, 6; VIII, 25, 8) où il cite expressément la *Thébaïde*; mais partout où il ne la cite pas, se bornant seulement à faire allusion à quelque fait de la guerre, à la mort de quelque héros (IX, 25, 1, mort de Ménoïkeus; IX, 8,3, disparition d'Amphiaraos : IX, 8, 7, mort de Kapaneus; IX, 18,1, mort de Mélanippos et de Tydeus; I, 34, édit prohibitif de Créon, etc....), il ne la suit pas, et Bethe, qui le discute assez souvent lui-même, ne lui attribuerait pas tant d'exactitude dans ses mentions de la guerre thébaine, s'il ne voyait en lui le principal soutien de sa théorie *Thebaïs-Épigonoï*.

Où donc Pausanias a-t-il puisé ses renseignements? Dans un mythographe du Ier siècle, comme le dit Wilamowitz (*De Tr. gr. f. comm.* 15) et après lui Bethe — pour l'*Alkméonide* seulement (137)? Peut-être : en tout cas dans les premiers logographes, directement ou indirectement. Le chapitre 5 de son IXe livre est décisif à cet égard : Pausanias y résume toute l'histoire primitive de Thèbes, puisée à des

sources évidemment différentes, et d'après quelque mythographe ou logographe. Bethe le reconnaît lui-même (2 et 3) pour une partie du chapitre ; mais au total, il faut traiter Pausanias — sauf IX, 9 — comme un logographe, qui mélange les versions épiques, au gré de son « rationalisme » ou de son caprice.

CHAPITRE III

L'Œdipodie et la Thébaïde

I. — SOURCES

1° Homère

Odyssée, XI, 271 sqq. « J'ai vu la mère d'Œdipe, la belle Épikasté, qui commit un grand crime à son insu, ayant épousé son fils. Celui-ci, ayant tué son père, l'épousa; et aussitôt (1) les dieux divulguèrent le crime parmi les hommes. Et lui, souffrant de cruelles douleurs dans l'aimable Thèbes, commandait aux Kadméens, selon la volonté funeste des dieux; mais elle s'en alla chez Hadès aux portes solides et dures, ayant attaché un long lien au haut du toit, car elle était possédée par sa douleur; et elle lui laissa après elle de très nombreuses douleurs, toutes celles qu'envoient les Érinys d'une mère » (2).

(1) ἄφαρ. Le scoliaste traduit ce mot par *tout d'un coup*, évidemment sous l'influence des tragiques. Pausanias, plus justement, entend *aussitôt*, ainsi que la plupart des éditeurs modernes.

(2) La *Nékyia*, selon W. Christ (*Zur Chronol.*, 60), a été composée un peu avant le XVe Olympiade. Mais le passage cité et tout ce long épisode du défilé des femmes illustres est plus récent et d'une autre main : c'est, comme l'a remarqué M. Croiset (*Hist. de la Litt. gr.* I, 280), un dénombrement à la manière hésiodique. W. Christ (*Z. Chr.*, 38 et 39) est persuadé que les vers 225-330 ont été composés sous l'influence d'Hésiode et de l'école béotienne, mais il n'ose pas affirmer que 271-280 viennent de l'*Œdipodie* même.

Iliade, IV, 376 sqq. « En effet celui-ci (Tydeus) entra dans Mycènes, comme hôte, avec le divin Polynice, pour rassembler une armée; car ils préparaient alors une attaque contre les murs sacrés de Thèbes, et ils demandaient ardemment qu'on leur donnât d'illustres alliés. Et les Mycéniens le voulaient bien, et ils consentaient à leur demande; mais Zeus changea leur cœur en leur montrant des signes sinistres. Or, après que les Achéens furent partis et avancés dans leur chemin, ils arrivèrent à l'Asôpos plein de roseaux et d'herbe, et là ils envoyèrent en ambassade Tydeus. Et lui partit, et il trouva beaucoup de Kadméones banquetant dans la demeure du fort Étéocle. Là, Tydeus, conducteur de chevaux, bien que leur hôte, ne tremblait pas; mais il les provoquait tous au combat et il les renversait tous aisément : si puissante était pour lui la protection d'Athéné ! Irrités, les Kadméens piqueurs de chevaux lui dressèrent, à son retour, une embuscade nombreuse de cinquante guerriers; et ils avaient deux chefs, Maeon, fils d'Haemon, semblable aux dieux immortels, et le fils d'Aristophonos, le vigoureux Polyphontès. Tydeus, cependant, à tous ces guerriers infligea une mort honteuse, et il les tua tous, et il en laissa un seul retourner chez lui : il renvoya Maeon, obéissant aux signes divins. » Cf. V, 800 sqq.; X, 285 sqq. (1).

Il. VI, 222 sqq. « Je ne me souviens pas de Tydeus (dit Diomède), car il me laissa encore tout petit, quand sous Thèbes périt l'armée des Achéens » (2).

Il. XIV, 113 sqq. « Je me glorifie (dit Diomède) d'être né moi aussi d'un père brave, de Tydeus, que la terre répandue

(1) Les chants IV et V de l'*Iliade* ne sont pas du groupe primitif (cf. *Annuaire de l'Assoc. des Ét. gr.* 1884, 54 sqq.). Le chant X est peut-être encore postérieur. Du reste, plusieurs éditeurs, La Roche, Duntzer, W. Jordan, considèrent comme interpolé à cause de sa longueur excessive tout le passage traduit du IVe livre. Mais peu importe ici, car plus les vers cités sont récents, plus il y a de chances qu'ils viennent non seulement des légendes thébaines, mais de la *Thébaïde* même.

(2) Cf. *Il.* IV, 409. « Ils ont péri par leur folle présomption ».

couvrit à Thèbes..... — 119 sqq. Mon père habita à Argos en exil; car ainsi le voulaient Zeus et les autres dieux. Et il épousa une des filles d'Adrastos (1), et il habitait une maison riche en ressources; et il avait en abondance des champs fertiles en blé, beaucoup de vergers bien plantés autour de sa maison, beaucoup de troupeaux aussi; et il surpassait tous les Achéens à la lance » (2).

Il. XXIII, 679. « (Mékisteus) qui alla autrefois à Thèbes aux funérailles d'Œdipe mort (3); et là il triomphait de tous les Kadméones » (4).

Il. II, 565. « Mékisteus le Talaïonide ».

Il. II, 564. « Kapaneus très renommé » (5).

Odyss. XV, 244. « Oïkleus engendra Amphiaraos, excitateur des guerriers, qu'aimaient de toute amitié et Zeus qui tient l'égide et Apollon; et il ne parvint pas au seuil de la vieillesse, mais il périt sous Thèbes à cause des dons reçus par son épouse » (cf. *Od.* XI, 326 sqq. « la haïssable Ériphylé qui reçut, pour trahir son époux, de l'or précieux »).

Od. X, 492 sqq. Circé conseille à Ulysse d'aller évoquer aux enfers l'ombre de Tirésias, « le devin aveugle, mais avisé », à qui Perséphoné accorde de prédire encore l'avenir.

(1) Adrastos, selon l'*Iliade* (II, 572), régna d'abord à Sicyone.

(2) Le chant XIV n'est pas du groupe primitif. Nous verrons, à la question de la sépulture, ce qu'il faut penser du vers 114 (Tydeus inhumé à Thèbes).

(3) Le mot δεδουπότος signifie seulement *mort*, comme l'a prouvé Welcker (II, 339, 39). Wecklein cherche en vain à en tirer parti pour sa thèse d'Œdipe dieu solaire (*op. cit.*, 686). Cf. W. Richter, *Der Œdipusmythus*, 21.

(4) Le chant XXIII est du début du VIIIe s., selon W. Christ (*op. cit.*, 60). Mais Christ est d'avis (p. 38) qu'un certain nombre de vers ont été glissés dans des chants plus anciens de l'*Iliade* après l'apparition des épopées thébaines. Cela est fort vraisemblable.

(5) Cf. *Il.* IV, 403. « Kapaneus le vaillant ».

2° Fragments.

Après avoir cité les quatre premiers vers d'Homère (*Odyss.* XI, 271 sqq.), Pausanias ajoute : « Comment les dieux ont-ils divulgué le crime aussitôt (ἄφαρ) si quatre enfants naquirent à Œdipe de Jokasté (ou Épikasté)? C'est d'Euryganéia, fille d'Hyperphas, qu'ils naquirent : cela est prouvé et par l'auteur des chants qu'on appelle *Œdipodie* et par Onasias, qui peignit pour les habitants de Platées Euryganéia attristée et le visage voilé à cause des luttes de ses enfants » (IX, 5; 10. — *Œdip.* fr. 1, Kinkel).

« Les auteurs de l'*Œdipodie* (car personne ne parle ainsi de la Sphinx) (1).... « Mais encore (la Sphinx dévora?) le plus beau et le plus désirable de tous, le fils chéri de l'irréprochable Kréôn, le divin Haemon » (Sch. Mon. *ad Eur. Ph.* 1760; *Œdip.* fr. 2).

« Chante, déesse, Argos altérée, d'où les chefs (2) (*Cert. Hom. et Hesiod.* p. 323 sqq. éd. Goettl.; *Theb.* fr. 1. Kinkel).

» Mais le héros issu des dieux, le blond Polynice, d'abord plaça devant Œdipe une belle table d'argent, celle de Kadmos inspiré des dieux; ensuite il emplit une coupe d'un doux vin.

(1) Walckenaër (éd. des *Phénic.* Schol., p. 165, note) pense qu'il y a ici quelques mots oubliés. Schwartz (*Sch. Eur Ph.*) ne croit pas à une lacune. Le sens paraît être que l'*Œdipodie* est la seule épopée thébaine qui place Haemon, fils de Créon, parmi les victimes de la Sphinx.

(2) Welcker proposait de lire : *Argos accablée de maux* (πολυΐψιον, mot nouveau). O. Muller lisait : *où les rois* (ἔνθα Fάνακτες). Mais Welcker se trompe très évidemment, et la correction de Müller, inspirée par des scrupules de métrique, est inutile. L'étude de l'orthographe et de la métrique des fragments, dont Bethe tire argument pour sa thèse (*op. cit.*, 40, n. 20), ne peut donner de résultats sérieux. Cf. pour la question en général, W. Christ (*op. cit.*, 38, n. 1), M. Croiset (*H. de la Litt. gr.*, I, 403, note 2); et pour la question de la *Thébaïde*, en particulier, W. Richter (*Der Œdipodsm.*, 24). Sur le *digamma*, dans les épopées homériques, voir l'édition de Imm. Bekker, et la conclusion qu'en tire très logiquement Bréal (*Journal des Savants*, 1903, 143).

Mais Œdipe, dès qu'il eut remarqué devant lui (ἐφράσθη) les dons précieux de son père, une grande colère lui tomba au cœur, et aussitôt il maudissait gravement ses deux fils (et cette malédiction n'échappa pas à l'Érinys), souhaitant qu'ils ne partagent pas dans une amitié fraternelle les dons de leur père, mais qu'entre eux toujours il y ait guerres et combats (1) » (Athénée, XI, p. 465 I; *Th.* fr., 2).

Un scoliaste de Sophocle dit de son côté : « Étéocle et Polynice avaient coutume d'envoyer à leur père Œdipe une épaule de toutes les victimes; mais un jour, à leur insu ou par négligence ou pour tout autre cause, ils lui envoyèrent uue cuisse... « Dès qu'il vit (ἐνόησε) une cuisse, il la jeta par terre et dit ces mots : Hélas! mes enfants m'ont envoyé cet outrage! Et il priait le roi Zeus et les autres Immortels de les faire descendre chez Hadés sous les coups l'un de l'autre » (Sch. Laur. *ad Soph. Œd. Col.* 1375. *Th. fr.*, 3).

Pausanias ayant dit que d'après l'*Iliade* (XXIII, 346) et la *Thébaïde* Aréion, le cheval d'Adraste, était de race divine, cite ce vers de la *Thébaïde* : (Adraste s'enfuit de Thèbes) portant des vêtements de deuil, avec Aréion à la crinière azurée (2) » (Paus. VIII, 25, 8; *Th.* fr., 4, Kinkel).

Pindare : « Et ensuite sept bûchers ayant consumé les morts, le Talaïonide devant Thèbes dit cette parole : « Je pleure l'œil de mon armée à la fois bon devin et bon au combat de la lance » (*Olymp.* VI, 15 sqq.). Et le scoliaste dit à cet endroit que, selon Asklépiade, ce vers était extrait de la *Thébaïde cyclique* (*Th.* fr. 5).

Selon Apollodore, après la mort d'Althée, Œneus épousa Péribée, fille d'Hipponoos, et l'auteur de la *Thébaïde* dit

(1) Eustathe (*Ad Od.* XI, p. 1684, 6) fait une allusion évidente à ce passage de la *Thébaïde*. Comme il ne cite pas la deuxième malédiction, on en a quelquefois conclu qu'elle était fausse. Welcker (*op. cit.* II, 333, n. 26) a très bien répondu à cette objection.

(2) Sur Aréion, de race divine, voir Homère, *Iliade*, XXIII, 346), et sur les circonstances et le lieu de la naissance du cheval merveilleux, voir le Scoliaste sur ce vers. Cf. page 9.

qu'Œneus s'était emparé d'elle à la prise d'Olénos (Apd. I, 8, 4, 1; *Th.* fr., 6).

Selon Pausanias, près de la source Œdipodie à Thèbes, on voit le tombeau d'Asphodikos; les Thébains disent que cet Asphodikos fut le vainqueur de Parthénopée, mais la *Thébaïde* assurait que Parthénopée, fils de Talaos, fut tué par Périklymenos (Pausan. IX, 18, 6. *Th.* fr. 6).

3° Les Logographes.

Hellanikos rapporte que Polynice céda le trône à son frère Étéocle en vertu d'un accord; Étéocle lui ayant laissé le choix entre le trône ou l'exil avec une partie des richesses paternelles, Polynice n'hésita pas à prendre le collier d'or et le péplos d'Harmonie, et à se retirer à Argos. Le collier avait été donné à Harmonie par Aphrodite, le péplos par Athéné (1); Polynice les offrit à Argie (Sc. *Eur. Phœn.* 71).

Le même logographe dit que dans la seconde expédition contre Thèbes, Adraste perdit son fils Aegialeus au combat de Glisas (Sc. *Pind. Pyth.* VIII, 68).

Phérékyde dit que Polynice fut exilé par la violence (Sc. *Eur. Phœn.* 71).

Il raconte aussi que dans la guerre thébaine, Tydeus, blessé par Mél(an)ippos, fils d'Astakos, fut violemment irrité: Amphiaraos, ayant tué Mélanippos, donna sa tête à Tydeus, qui la brisa comme une bête sauvage et en but la cervelle. Au même moment arrivait Athéné qui lui apportait l'immortalité et qui, d'horreur, s'en retourna. Mais lui, s'en étant aperçu, lui demanda de donner l'immortalité à son fils (Sc. *Hom. Iliad.* VI, 26).

Enfin nous devons à Phérékyde un renseignement de

(1) Selon Phérékyde, cité par Apollodore (III, 4, 2) le collier et le péplos avaient été donnés à Kadmos par Héphaistos, selon d'autres à Europe par Zeus. — Sur les dons accordés à Harmonie par les dieux eux-mêmes, voir la description du coffret de Kypsélos (Pausanias, III, 18, 2).

valeur discutable, mais intéressant : Créôn donne à Œdipe le trône et Jokasté, sa mère, pour épouse ; Œdipe a de celle-ci Phrastôr et Laonytos qui furent tués par Erginos et les Minyens. Un an après (la mort de Jokasté) Œdipe épouse Eurygané, fille de Périphas (ou Euryganeia, fille d'Hyperphas, car les noms ont pu être confondus dans l'écriture, cf. Bethe, *op. cit.*, 24, n. 36), dont il a Antigone et Isméne, tuée par Tydeus près de la fontaine qui a pris son nom ; il eut aussi d'elle deux fils, Étéocle et Polynice. Quand Eurygané fut morte, Œdipe épousa Astymedusa, fille de Sthenelos (1) (Sc. *Eur. Phœn.* 53).

Il serait trop long de traduire ici le récit d'Apollodore (III, 5 et 6), et toutes les mentions des scoliastes ou de Pausanias. Mais on s'efforcera d'avoir toujours leurs opinions présentes à l'esprit dans cette étude (2), et on citera du moins deux passages très importants, l'un de Pisandros, l'autre de Pausanias.

4° Pseudo-Pisandros

Pisandros rapporte que Héra, irritée, envoya aux Thébains la Sphinx, venue du fond de l'Éthiopie, parce qu'ils n'avaient pas puni Laïos, coupable d'un amour criminel pour Chrysippos, enlevé à Pise. « La Sphinx avait, écrit-il, une queue de serpent ; elle saisissait et déchirait des petits et des grands, entre autres Haemôn, fils de Créôn............... Laïos le premier s'abandonna à cet amour contre nature, et Chrysippos, honteux, se perça de son épée. C'est alors que Tirésias, voyant en sa qualité de devin que Laïos était haï des dieux, le détourna d'aller consulter Apollon, l'engageant à sacrifier plutôt à Héra Gamostolos. Mais le roi méprisa

(1) Sur ce dernier détail, cf. Sc. *Hom. Il.* IV, 376.

(2) On ne parle pas davantage en cet endroit des lyriques et des tragiques qui seront étudiés plus loin ; mais on tiendra le plus grand compte de leurs diverses versions.

cet avis. Il partit donc et fut tué aux Trois-Chemins, avec son cocher, par Œdipe, qu'il avait frappé d'un coup de fouet. Œdipe, après ce meurtre, enterra Laïos avec ses vêtements, ne gardant que sa ceinture et son épée; puis il ramena le char et en fit don à Polynice. Ensuite il épousa sa mère, ayant résolu l'énigme. Au bout de quelque temps, ayant offert un sacrifice sur le Cithéron, il revint avec Jokasté sur son char. Et quand ils arrivèrent aux Trois-Chemins, se rappelant son aventure, il la raconta à Jokasté et lui montra sa ceinture. Et elle, quoique épouvantée, se tut, ignorant qu'Œdipe était son fils. Mais plus tard vint de Sicyone (1) un vieillard, pasteur de chevaux, qui lui apprit tout, et comment il l'avait trouvé, et comment il l'avait sauvé et donné à Méropé; en même temps il lui montra ses langes et le fer qui perçait ses pieds, et lui demanda une récompense. C'est ainsi que tout se découvrit. Et l'on dit qu'après que Jokasté se fut tuée et que lui-même se fut crevé les yeux, il épousa la vierge Eurygané, dont il eut quatre enfants. Voilà ce que dit Pisandros (2) » (Sc. *Eurip. Phœn.* 1760).

(1) Selon le Ps. Pisandros, Œdipe fut donc élevé à Sicyone. Cf. Androtion cité par le Sc. de l'*Odyssée* (XI, 271) et le Scoliaste des *Phéniciennes* d'Euripide, 26.

(2) Ce Pisandros était, selon Bethe (*op. cit.*, 4, note 10) suivi, semble-t-il, par Wecklein et W. Richter, un érudit, auteur d'un abrégé de l'*Œdipodie* et de quelques autres poèmes. Mais les raisons alléguées par Bethe à l'appui de son opinion me paraissent bien faibles : et je crois avec O. Gruppe (*Jahresb.* 1894, III, 95), que les semblants de preuve tirés du scoliaste d'Apollon. de Rh. (*Arg.* I, 152, 471; II, 98, 1088; IV, 57) ne prouvent rien. De plus, j'ai supprimé dans le passage cité quelques lignes (« La Sphinx tua Haemon et Hippios, fils d'Eurynomos, qui avait lutté contre les Centaures. Eurynomos et Eloneus étaient fils de Magnès, fils d'Aiolos et de Philodiké; Hippios, quoique étranger, fut tué par la Sphinx, et Eloneus par Œnomaos, comme les autres prétendants »); or, ces lignes, étrangères au sujet, paraissent résumer une sorte de parenthèse fréquente dans les poèmes épiques ou généalogiques. Il demeure donc probable que ce Pisandros est un poète, sinon le Pisandros de Kamiroi, auteur de l'*Héraklée*, du moins celui qui écrivit sous son nom, à une époque inconnue, mais antérieure à l'ère chrétienne, une sorte d'histoire universelle en vers

5° Pausanias

« Œdipe vivant et régnant encore, Polynice s'éloigna de Thèbes, craignant d'être en butte aux malédictions que son père leur avait adressées. Étant arrivé à Argos et ayant épousé la fille d'Adrastos, il fut rappelé par Étéocle et revint à Thèbes, à la mort d'Œdipe ; de retour il eut une querelle avec Étéocle et ainsi dut s'exiler de nouveau. Il demanda à Adrastos une armée pour le ramener dans sa patrie ; mais elle fut détruite et lui-même provoqua son frère à un combat singulier. Ils périrent dans ce combat... » IX, 5, 12 sqq.

L'armée argienne s'avança du centre du Péloponnèse jusqu'au centre de la Béotie, et Adrastos avait rassemblé des

intitulée Ἡρωικαὶ Θεογαμίαι. Macrobe dit en effet : « Dicturumne me putatis ea quae vulgo nota sunt?... quod eversionem Trojae, cum Sinone suo et equo ligneo ceterisque omnibus quae librum II (Aeneidos) faciunt, a Pisandro paene ad verbum transcripserit (Virgilius)? Qui (Pisander) inter graecos poetas eminet opere quod a Nuptiis Jovis incipiens, universas historias quae mediis omnibus saeculis usque ad aetatem ipsius Pisandri contigerunt, in unam seriem coactas redegerit, et unum ex diversis hiatibus temporum corpus effecerit : in quo opere inter historias ceteras interitus quoque Trojae in hunc modum relatus est ». *Sat*, V, 2, 4. — Ce Pisandros ne peut être l'auteur de l'*Héraklée*, mais bien celui des Ἡρωϊκ. Θεογ. (citées par Suidas et Zozime), poème « qui embrassait pour ainsi dire toute l'histoire » (Zozime). Il vivait avant l'ère chrétienne, puisqu'il a servi de modèle à Virgile (et sans doute aussi avant l'auteur de la *Bibliotheque d'Apollodore*, car le fait rapporté par cet auteur à Pisandros, I, 8, 4, 1, est évidemment tiré du Pseudo-Pisandros et non de l'Héraklée). Par conséquent, il ne faut pas le confondre (comme Suidas) avec Pisandros Larandensis ou Lykaonius, contemporain d'Alexandre Sévère. C'est vraisemblablement un poète qui, sous le nom et à l'imitation de Pisandros, auteur de l'*Héraklée*, a fondu ensemble et modifié toutes les vieilles légendes, comme celui-ci avait, au témoignage des anciens (cf. Pausanias, II, 37, 4), amplifié et modifié la légende d'Héraklés. — Cf. Welcker, *Der Ep. Cyclus* (²), I, 95 et 96. Le Pseudo-Pisandros, compilateur en vers et quelquefois en prose (καταλογάδην, s'il en faut croire Suidas, peu digne de foi, il est vrai), a certainement mis à profit les vieilles épopées, et notamment sans doute l'*Œdipodie*; mais sans doute aussi il n'a pas craint de les altérer, et on ne peut, par conséquent, lui attribuer autant de crédit que le fait Bethe.

alliés Arcadiens et Messéniens. De même des auxiliaires vinrent aussi aux Thébains de la Phocide, et la Minyade envoya les Phlégyens. Dans un combat livré sur l'Isménos, les Thébains vaincus et mis en fuite se réfugièrent derrière leurs murailles ; mais comme les Péloponnésiens ne savaient pas assiéger les remparts (car ils étaient plus ardents qu'habiles), beaucoup d'entre eux furent renversés et tués par les Thébains ; puis ceux-ci ayant fait une sortie et jeté le désordre parmi eux tuèrent tout le reste. si bien que l'armée entière périt, à l'exception d'Adrastos... » (IX, 9, 2 sqq.) (1).

II. — PARTIES COMMUNES DES DEUX EPOPÉES ET ÉVOLUTION DES LÉGENDES THÉBAINES

Comme le prouvent les passages et les fragments cités, l'*Œdipodie* et la *Thébaïde* traitaient le même sujet sur quelques points. L'*Œdipodie* sans doute parlait, ainsi que la *Thébaïde*, des derniers moments d'Œdipe et des causes de la guerre entre Étéocle et Polynice ; quant à la *Thébaïde*, il est impossible qu'elle n'ait pas contenu d'allusions à l'histoire d'Œdipe. D'autre part, l'*Œdipodie*, épopée postérieure et d'un caractère assez artificiel, s'est probablement conformée pour certains détails à la *Thébaïde*, épopée très populaire, mais elle a dû aussi parfois mettre en œuvre des légendes plus anciennes, et elle a mélangé les différentes versions

(1) Il est certain que le second passage de Pausanias est un résumé de la *Thébaïde*, car il l'affirme lui-même un peu plus loin (IX, 9, 5). Bien qu'il ne dise rien de ses sources pour le premier, il faut le croire emprunté, indirectement du moins, à l'*Œdipodie* ou à la *Thébaïde*, car les deux chapitres, d'où j'ai extrait ces passages, concordent dans leurs parties communes, et nous avons vu (p. 25 sqq.) que, dans ce livre IX, Pausanias suivait assez fidèlement la *Thébaïde* ou les logographes qui l'ont extraite : d'ailleurs Homère (*Il.* XXIII, 674) confirme un des détails donnés ici. — D'autres indications de Pausanias seront mises à profit au cours de cette étude.

d'une façon que nous ne connaissons pas (1). Ajoutons enfin qu'à des époques indéterminées nombre de traditions contradictoires se répandirent sur les malheurs d'Œdipe ou sur la lutte de ses fils; et l'on comprendra combien il est difficile soit de discerner, dans les divers traits de la légende, ceux qui appartiennent aux deux épopées, soit surtout de distinguer ce qui est à l'une de ce qui est à l'autre. Sans doute nous avons pour nous guider les *Sept contre Thèbes*, qui se rapprochent beaucoup de la *Thébaïde*, comme nous le verrons; mais il serait imprudent de conclure toujours de la tragédie d'Eschyle à la grande épopée thébaine : les *Sept* faisaient en effet partie d'une trilogie dont *Laïos* et *Œdipe* étaient les premières pièces, et pour composer ces deux premières tragédies, Eschyle avait dû recourir nécessairement à l'*Œdipodie* plutôt qu'à la *Thébaïde*; l'on peut donc supposer qu'il a retenu quelques traits de l'*Œdipodie* dans les *Sept*. D'autre part on relève des divergences certaines entre la *Thébaïde* et les *Sept contre Thèbes* (2).

La plus grande prudence est par conséquent nécessaire, d'autant que la *Thébaïde* même, à plus forte raison l'*Œdipodie*, sont un mélange de traditions plus anciennes, souvent contradictoires : de là les nombreuses différences dans les reconstructions qui ont été tentées de ces poèmes; et là aussi la source première des erreurs de Bethe, qui a bien aperçu les contradictions de la *Thébaïde* dans les fragments et les indications que nous possédons, mais qui en a conclu bien à tort qu'il y avait donc eu deux épopées, une *Amphiaraïde* et une *Thébaïde*. Il n'y a pas eu deux épopées, mais trois ou quatre légendes principales que l'auteur de la *Thébaïde cyclique* a fondues comme il a pu. Avant donc de chercher à reconstruire nous-mêmes l'*Œdipodie* et la *Thébaïde* dans leurs

(1) Cf. Wecklein (*op. cit.*, 661 sqq.). W. Richter (*op. cit.*, 23) croit même la *Thébaïde* antérieure à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*, mais c'est une opinion insoutenable.

(2) Par exemple sur la race de Parthénopée. — Cf. Wecklein lui-même *op. cit.*, 666).

détails, tâchons de démêler les diverses légendes ou traditions dont elles sont composées : ce sera toute la nouveauté de ce travail.

C'est à Homère qu'il faut demander les premiers linéaments de la légende, bien que la *Thébaïde cyclique* ait pu s'infiltrer dans les parties les plus récentes de son œuvre.

Homère ne dit rien de Laïos ni de la Sphinx, ni de la naissance d'Œdipe. Il indique seulement (*Od.* XI 271 sqq.) qu'Œdipe régna à Thèbes, épousa sa mère Épikasté, qui bientôt l'apprit et se pendit, et que lui-même continua à régner misérable.

Il est clair qu'Homère ne nous donne pas toute la tradition primitive : celle-ci devait expliquer pourquoi Œdipe avait épousé sa mère. Une malédiction pesait sur lui sans doute, à cause de ses parents. Donc les vieilles légendes parlaient de ses parents, de quelque crime commis par son père, que celui-ci s'appelât Laïos ou d'un autre nom. Mais quel crime ? Ce n'était assurément pas une offense à Apollon, au dieu de Delphes surtout ; car Apollon et l'oracle de Delphes étaient inconnus en Béotie à l'époque reculée où dut se former la légende : Homère lui-même ne parle qu'une fois dans l'*Iliade* (IX, 404) du temple d'Apollon dans Pytho la rocheuse, et Bergk (*Griech. Liter.* I, 597) rejette ce vers non sans raison (1). Il n'est pas même probable qu'au moment où fut composée la *Thébaïde*, cet oracle si célèbre dans la suite fût fort connu, et c'est seulement à l'*Œdipodie*, écrite plus tard encore et probablement dans la Grèce d'Europe qu'il faut attribuer cette invention d'un oracle d'Apollon méprisé dont il est question dans Pindare (*Ol.* II, 38 sqq.) dans Eschyle (*Sept*, 750) et tous les tragiques (2). Était-ce donc une

(1) Si les Mycéniens et les Pélasges ont connu ou non Apollon, on l'ignore; mais assurément on ne trouve nulle trace du culte d'Apollon à l'époque mycénienne. Cf. H. R. Hall, *The oldest civil. of Greece* (1901), 297.

(2) L'*Œdipodie*, substituant au rôle d'Héra le rôle d'Apollon, a naturellement changé le lieu du meurtre de Laïos, et l'a transporté de Potnies en Phocide.

offense à Héra Gamostolos comme le raconte le Pseudo-Pisandros, et un amour contre nature de Laïos pour Chrysippos ? Mais il semble que l'amour contre nature ait été apporté par les Doriens (1), et je crois la légende plus ancienne que l'invasion dorienne qui ne dut pas commencer avant l'an mille (2). Toutefois ce crime paraît être la cause attribuée par la *Thébaïde* aux malheurs de Laïos et de sa descendance, comme l'indiquent et le voyage d'Œdipe au Cithéron que mentionne le Pseudo-Pisandros, et le meurtre de Laïos à Potnies selon Eschyle lui-même (3).

Donc on ignore ce qui motivait les malheurs de la race des Labdacides dans les vieilles légendes, on ne sait pas davantage à quelle occasion Œdipe épousait sa mère. Selon toute apparence, après avoir tué son père il rendait un grand service à son pays : était-ce donc le meurtre de la Sphinx ? Peut-être, si l'on s'en rapporte à Ilberg (*Die Sphinx in der Griech. Kunst und Sage*, Leipzig, 1896, 21), qui croit ce mythe d'une très haute antiquité (4). En tout cas on ne peut douter de la présence de la Sphinx dans l'*Œdipodie*, puis-

(1) Voir Ersch. und Grubers *Encyk.* art. *Paederastie*, p. 159. Wilamowitz adopte l'opinion d'Ersch et de Gruber (*De Trag. Graecis comm.* 11). Cependant les anciens faisaient venir l'amour contre nature de la Crète. Cf. Athénée, p. 602 F.

(2) Cf. H. R. Hall. *op. cit.* 41 sqq.

(3) Cf. 173. Je ne sais pourquoi Bloch (*Berl. Phil. Woch.* 1904, col. 100) ne veut pas concéder à Wecklein et à tous les savants qui se sont occupés de la question, que ce fragment est bien relatif au meurtre de Laïos. L'indication du Scoliaste est pourtant formelle.

(4) Ilberg (*op. cit.*, 18, n. 6) croit aussi que la Sphinx était, selon l'*Œdipodie*, envoyée par Héra honorée sur le Cithéron, parce que le Scol. des *Phéniciennes* (800) dit que la Sphinx était nourrie sur le Cithéron. Mais c'est qu'alors l'*Œdipodie* aurait transporté dans un endroit nouveau ce monstre mythique, originairement apparenté au mont Φίκιον (V. p. 00); et cette hypothèse est d'autant moins vraisemblable que l'*Œdipodie* paraît avoir sacrifié le rôle d'Héra au profit d'Apollon. Peut-être cependant voulait-elle fondre ainsi la version de la *Thébaïde* et les légendes nouvelles nées du culte d'Apollon à Delphes.

qu'un fragment (*Œdip.* fr. 2) montre Haemôn tué par elle ; et la *Thébaïde* y faisait probablement allusion (1).

Homère laisse bien d'autres choses dans le doute : ainsi, selon lui, Œdipe se crevait-il les yeux ? Non, dit le scoliaste (*Od.* XI 275). Non, dit aussi Eustathe, car si Homère avait su qu'Œdipe se crevait les yeux, il l'aurait déclaré comme il déclare qu'Épikasté s'est pendue (Eust. *ad Hom. Od.* 1684, 15). Mais la plupart des érudits modernes, Welcker (*op. cit.* II 333), Bethe (*op. cit.* 22 sqq.) (2) croient qu'il l'a su. En réalité nous l'ignorons, parce que nous ignorons ce qu'en disaient les vieilles légendes ; il y a là probablement un mythe caché pour nous. Mais ce qui est sûr, c'est que la *Thébaïde* le savait et le disait, bien que les mots employés dans les fragments cités (ἐφράσθη et νόησε, fr. 2 et 3) soient obscurs, et bien qu'Œdipe, comme le disent l'*Odyssée* et la *Thébaïde*, ait régné jusqu'à sa mort : en effet des fragments 2 et 3, il résulte qu'Œdipe, insulté par ses fils, en est réduit à appeler l'Érinys à son aide ; mais s'il n'eût pas été infirme, ne se serait-il pas vengé lui-même (3)?

Homère savait-il si Œdipe avait eu des enfants ? Assurément il ne lui en faisait pas naître d'Epikasté, comme l'a bien montré Pausanias (IX, 5, 10) (4), et nul doute que sur ce point il ne fût d'accord avec les vieilles légendes. Mais peut-on dire avec Paulson (5) que selon Homère, Étéocle et

(1) Sur la nature de la Sphinx et les diverses opinions des anciens, voir Pausanias (IX, 26), Sc. *Eur. Ph.* 1768, Nicolas Damascène (*F. H. G.*, III, 336), Joh. d'Antioche (*ib.*, IV, 545) ; et Suidas.

(2) Exceptons H. Geist (*De Fabula Œdipodea,* 5 sqq.

(3) Ainsi ont pensé justement la plupart des modernes, entre autres Welcker (*op. cit.*, II, 337) ; Bethe (*op. cit.*, 104) ; W. Richter (*op. cit.*, 5). Mais Bloch le nie (*Berl. Philol. Woch.* 1904, col. 99) pour la *Thébaïde* comme pour l'*Odyssée*.

(4) Sur le mot ἄφαρ voir plus haut.

(5) Selon Paulson (Eranos (1896), *Acta philolog. Suecana*, 1re et 2e livraison, article résumé par la *Rev. des Revues*, 1897, 314), le trait principal de la légende d'Œdipe, et qui a donné naissance au mythe entier, c'est le mariage d'Œdipe avec sa mère Jokasté ; le reste est secondaire. Dans

Polynice ne sont pas des fils d'Œdipe et ne sont pas frères? Cela est fort douteux; car si en parlant de Polynice et de Tydeus au IV[e] chant de l'*Iliade* il ne dit pas que Polynice soit fils d'Œdipe et que son ennemi Étéocle soit son frère, du moins on ne s'explique la présence de Mékisteus le Talaïonide aux jeux funèbres d'Œdipe (*Il.* XXIII, 679) que par l'alliance des fils de Talaos et d'Œdipe, et cette alliance même ne peut guère provenir que du mariage d'un fils d'Œdipe avec une fille de la race de Talaos (1). Seulement il paraît bien certain, comme nous le verrons ailleurs plus clairement, que les vieilles légendes n'unissaient pas à l'origine les malheurs d'Œdipe et la guerre des Sept; dès lors il est facile de comprendre les hésitations de l'*Iliade*, souvent faite, dans les détails, de pièces et de morceaux mal rattachés ou même contradictoires; l'*Iliade* ne rapporte pas tout au long toutes les légendes et ne prétend pas accorder tout ce qu'il peut y avoir en elles de différent.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de l'*Iliade*, l'*Œdipodie* et la *Thébaïde* assurément regardaient Étéocle et Polynice comme

Homère la légende d'Œdipe et celle de la guerre de Thèbes sont indépendantes. Étéocle et Polynice ne sont pas fils d'Œdipe et ne sont pas frères. Un passage d'Hésiode (*Op.* 161 sqq.) nous montre comment on est venu à les croire tels : Œdipe aurait été marié avec Eurygané dont il aurait eu les deux héros thébains. Les deux légendes se confondirent et Eurygané passa pour la mère et la femme d'Œdipe. Si obscur que soit ce résumé de la *Revue de Philologie*, il permet toutefois d'entrevoir la méthode de Paulson, qui croit, bien à tort, que tous les détails de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* sont de la même origine, tout au moins de la même époque. Envisager ainsi la question, c'est se jeter dans toutes les erreurs.

(1) C'est bien ainsi que le scoliaste d'Homère a compris ce passage : « Homère dit qu'Œdipe régna jusqu'à sa mort, et, selon Hésiode, Argie et quelques autres vinrent à Thèbes pour ses funérailles (Sc. Townl. *ad Il.*, XXIII, 679). — Toutefois on pourrait peut-être soutenir qu'Adrastos était lié dès l'enfance avec Œdipe, étant, d'après une tradition rapportée par Pausanias (II, 6, 6), petit-fils de Polybe, roi de Sicyone, par qui Œdipe avait été élevé. Et Homère lui-même ne dit-il pas à un endroit (*Il.* II, 572) qu'Adrastos régna d'abord à Sicyone ? Mais remarquons que Pausanias est contredit par toute la tradition grecque qui ne donne aucun enfant à Polybe.

frères et fils d'Œdipe ; mais l'*Œdipodie* faisait naître les quatre enfants célèbres d'Œdipe et d'Eurygané, comme on l'a vu ; et il paraît au contraire probable que selon la *Thébaïde* ils étaient nés d'Œdipe et de Jokasté : toute la tradition des poètes lyriques ou tragiques, des logographes et des mythographes est en effet d'accord sur ce point ; Eschyle, qui s'inspire presque partout de la *Thébaïde*, n'en doute pas ; enfin la *Thébaïde* étant, comme nous le verrons, défavorable aux Thébains, a dû jeter l'odieux sur Thèbes et y a fort bien réussi par ce moyen. D'un autre côté, si la naissance incestueuse de Polynice et d'Étéocle, d'Antigone et d'Ismène, n'est pas proclamée dans un poème fameux comme la *Thébaïde*, quel autre aura donc pu lui donner tant de crédit ? Il est invraisemblable qu'un poème généalogique, ou même les *Chants Kypriens*, où mention était faite de l'histoire d'Œdipe (1), aient seuls répandu cette opinion dans toute la Grèce. Il vaut donc mieux croire que c'est la *Thébaïde* qui a inventé ce détail et que, si l'*Œdipodie* ne l'a pas suivie sur ce point, c'est que l'auteur, interprétant comme Pausanias le passage de l'*Odyssée*, XI, 271 sqq., et voulant aussi peut-être complaire aux Thébains qui n'acceptaient évidemment pas cette légende (2), a jugé bon de revenir aux traditions plus anciennes et de ne pas contredire Homère (3).

(1) D'après le témoignage de Proclus (*Chrest.*, I), Nestor racontait dans les *Cypria* les aventures d'Œdipe, τὰ περὶ Ὀιδίπουν (Kinkel, p. 18). Mais un épisode, si long qu'il soit, ne suffit pas pour expliquer l'unanimité de l'opinion grecque sur un point, si d'autres poèmes importants, comme la *Thébaïde*, le contredisent.

(2) Cf. la peinture d'Onasias à Platées (Pausan. IX, 5, 10).

(3) W. Richter n'est pas de cet avis (malgré Wecklein, *op. cit.*, 683), sous prétexte que, l'*Iliade* ne donnant aucun enfant d'Épikasté à Œdipe, et l'*Œdipodie* l'imitant en cela, la *Thébaïde*, plus homérique que l'*Œdipodie*, n'a pu le faire davantage (W. R., *op. cit.* 18). Mais alors, selon lui, quelle est la mère des quatre enfants ? Personne : la *Thébaïde* ne le nommait pas (*ib.* 19). Voilà qui est commodément réglé, mais peu convaincant. La version de Phérékyde (Sc. *Eur. Ph.* 53), selon laquelle Œdipe aurait eu de Jokasté deux fils, Phrastôr et Laonytos, tués par Erginos,

Nous touchons ici au point de suture entre les deux légendes, celle d'Œdipe et celle des Frères Ennemis : elles apparaissent si peu liées dans les poèmes homériques qu'elles n'ont pas pu ne pas être distinctes dans le principe. On a vu d'ailleurs (1) qu'elles ont vraisemblablement une origine différente, Œdipe personnifiant sans doute un mythe naturaliste, les frères ennemis représentant des guerres de race. Mais il est aisé de comprendre qu'elles se soient soudées avec le temps, puisque l'une et l'autre marquaient une époque de crimes et de calamités pour Thèbes. Sans rechercher inutilement dans quelles conditions et à quelle époque cette soudure s'opéra, notons qu'en un passage de l'*Iliade* elle paraît être connue, et qu'en tout cas elle est sûrement acceptée par la *Thébaïde* et par l'*Œdipodie*.

Mais appliquons maintenant à la légende des Sept (2) la méthode dont nous venons d'user avec la légende d'Œdipe. Ici encore Homère sera notre guide.

Puisque dans les anciennes légendes Œdipe était étranger à la guerre d'Argos et de Thèbes, inutile de rechercher s'il en a été la cause ou le témoin (3). D'après une indication de l'*Iliade* (XXIII, 679), traduite plus haut, on voit que selon les poèmes homériques il était mort avant la guerre, puisque Argos envoya un fils de Talaos à ses funérailles. La *Thébaïde*

marque une nouvelle tentative de faire accorder l'*Iliade* et la *Thébaïde* : Jokasté aurait bien donné des fils à Œdipe, mais non ceux que l'épopée a célébrés, Étéocle et Polynice. — On ne sait d'ailleurs d'où Phérékyde a tiré cette légende ; mais, quoiqu'en dise Wecklein (*op. cit.*, 681), elle ne saurait venir de l'*Œdipodie*, non plus, comme on le verra, que la mention d'une troisième femme, Astymedusa, épousée par Œdipe après la mort d'Eurygané.

(1) Voir plus haut, page 3 sqq.

(2) Il vaut mieux dire : la *légende des Frères ennemis*, car dans la *Thébaïde* même, ainsi qu'on le démontrera, il y avait plus de sept chefs ; donc les poèmes homériques ignorent ce nombre.

(3) Une tradition rapportée par Malala (*F.H.G.*, IV, 545, 8) dit qu'Œdipe se tua, tandis que Jokasté se pendait. C'est bien ainsi que pouvait se terminer la primitive légende d'Œdipe.

donnait la même version, ainsi que le confirment Eschyle (*Sept*, 710 sqq. 1004) et Sophocle (*Antigone*, 49 sq.); de même, comme il sera démontré plus loin, l'*Œdipodie*, bien que, dans les *Phéniciennes* qui se rapprochent parfois de cette dernière épopée, Euripide fasse survivre Œdipe à ses enfants (1).

Les attaches de Thèbes avec Argos, dont parle l'*Iliade*, prouvent-elles la liaison entre la légende d'Œdipe et la légende de frères ennemis? Cela est incertain pour les poèmes homériques, comme on le sait déjà, mais cela est sûr pour les épopées thébaines postérieures. Un des fils d'Œdipe s'était exilé à Argos, y avait épousé la fille du roi Adrastos, et, ne pouvant obtenir de bon gré sa part d'héritage après la mort de son père, avait déchaîné la guerre : voilà la légende commune à la *Thébaïde* et à l'*Œdipodie;* mais il est très difficile de retrouver sur ce point la version particulière de chacune des deux épopées. Les légendes thébaines primitives donnaient le bon droit à Étéocle et les torts à Polynice, comme le prouvent et l'étymologie des noms principaux (Étéocle : vraie gloire, Polynice : le querelleur), et les présages funestes envoyés par Zeus (cf. *Il.* IV, 381) et la ruine totale de l'expédition argienne (*ib.*, 409). Comment donc expliquaient-elles les causes de la guerre? Un fragment d'Hellanikos, traduit dans les sources, nous met sur la voie : Œdipe ayant maudit ses fils (2), et souhaité qu'ils se parta-

(1) Bethe croit (*op. cit.*, 165 sqq.) que dans l'*Œdipodie*, comme dans la *Thébaïde* (distincte selon lui de l'*Amphiaraïde*), Œdipe survivait à ses fils.

(2) Pourquoi cette malédiction? Le motif de la *Thébaïde* est connu (*fr.* 2 et 3. Cf. Eschyle, *Sept*, 770 sqq.); mais on ignore celui de l'*Œdipodie*. Ce n'est assurément pas, comme le veut Wecklein (*op. cit.* 681), une tentative de violence exercée par Étéocle et Polynice contre Astymédusa, la troisième femme d'Œdipe, selon la version du Sc. de l'*Il.* (IV, 376) et de Phérékyde (Sc *Eur. Ph.* 53). Outre que Wecklein (681), après Bethe (*op. cit.* 26) corrige abusivement le texte du scoliaste d'Homère (cf. W. Richter, *op. cit.*, 29 sqq.), celui-ci contredit formellement le témoignage de Pausanias parlant de l'*Œdipodie* même (IX, 4, 2). L'*Œdipodie*,

gent son trône le fer à la main, les deux frères décident de se séparer, Étéocle gardant le trône (1), Polynice s'exilant avec une partie des richesses de son père, notamment le collier et le péplos d'Harmonie. Mais après la mort d'Œdipe, Polynice réclame sa part du royaume, qui lui est justement refusée, et la guerre éclate.

Remarquons que ce n'est certes pas là la légende primitive, puisque, pour celle-ci, Œdipe était étranger à la guerre et que, d'autre part, Homère encore ne parle pas de collier ni de péplos, mais d'or précieux (*Od.* XI, 325, XV, 247). Mais il est certain qu'à l'origine Étéocle et Polynice avaient pris des arrangements violés par Polynice.

La *Thébaïde*, poème évidemment favorable à Argos (cf. le début *fr.* 1, l'embuscade tendue à Tydeus, etc.), n'accepta pas cette version. Pourtant elle assigna aussi la malédiction d'Œdipe comme cause à l'exil de Polynice, et même elle admit la légende du collier emporté par Polynice, puisque ce collier devait entraîner Amphiaraos à la guerre.

en effet, faisait voir Eurygané pleurant sur le cadavre de ses fils, donc leur survivant. Or, le sc. d'Homère corrigé laisse entendre, et Phérékyde dit clairement, qu'Œdipe n'épousa Astymédusa qu'après la mort d'Eurygané. C'est donc une tradition postérieure à l'*Œdipodie*. Je croirais plutôt que l'*Œdipodie* donnait pour cause aux malédictions prononcées par Œdipe de mauvais traitements infligés par les fils à leur père : peut-être l'enfermaient-ils dans un cachot, comme le dit Euripide (*Ph.* 64). On se demande, il est vrai, comment Sophocle, dans son *Œdipe à Colone*, n'a accepté ni l'un ni l'autre des motifs indiqués par les deux épopées ; mais pour la raison invoquée par la *Thébaïde*, le scoliaste d'*Œdipe à Colone* (1375) nous apprend qu'elle était jugée basse et triviale ; et pour celle que nous attribuons à l'*Œdipodie*, elle ne pouvait évidemment convenir à une tragédie dont le sujet était Œdipe exilé.

(1) Il semble bien que dans toutes les épopées thébaines, les fils d'Œdipe devenus grands aient régné ensemble pendant quelque temps, leur père leur ayant laissé son trône (cf. Hygin, *fab.* 67. Stace, *Th.* I, 74, 77). Parmi les tragiques, Sophocle est le seul qui donne l'interrègne à Créon (*O. C.* 376). Tous les autres laissent entendre ou bien que les fils d'Œdipe étaient déjà grands lorsque se découvrirent les crimes de leur père, ou qu'Œdipe continua de régner lui-même jusqu'à leur adolescence, et qu'alors il leur céda son trône. Cf. Sénèque, *Phœn.* 214 sqq.

Mais elle ne pouvait pas considérer les trésors livrés à Polynice comme la part définitive de celui-ci à l'héritage paternel; tout au plus en faisait elle une compensation à son exil, et sans doute elle montrait l'exilé frustré de son lot légitime à la mort de son père. Si d'ailleurs elle acceptait les bonnes relations entre Thèbes et Argos jusqu'à la fin d'Œdipe, comme il est dit dans l'*Iliade*, on n'en peut rien savoir.

Quant à l'*Œdipodie*, sur ce point comme sur la naissance d'Étéocle et de Polynice, elle s'efforçait vraisemblablement de revenir aux premières légendes, sans toutefois prendre le contre-pied de la *Thébaïde*, trop connue. Elle attribuait donc, elle aussi, l'exil de Polynice à la malédiction paternelle (1); elle montrait sans doute Thèbes et Argos liées d'amitié à la suite du mariage de Polynice avec Argie, fille d'Adrastos, puisque selon le scoliaste du Townleianus (*ad Il.* XXIII, 679) un poème hésiodique, qui est peut-être l'*Œdipodie* même, envoyait Argie et plusieurs Argiens aux funérailles d'Œdipe (2); enfin elle faisait dater du partage définitif la brouille entre les deux frères (3). Il paraît probable aussi qu'elle donnait plus de torts à Polynice qu'à Étéocle, car par son origine même elle devait être de tendances moins favorables à Argos que la *Thébaïde*: et par suite il est possible que la version d'Hellanikos dont on a parlé plus haut fût précisément extraite de l'*Œdipodie* (4).

(1) Sur la cause de cette malédiction, voir p. 46, note 2.

(2) Si la version que nous attribuons ici à l'*Œdipodie* est bien la vraie, la mort d'Œdipe avant la guerre s'ensuit nécessairement.

(3) En tout cas, la tradition d'un double partage est bien appuyée, puisque, en dehors du témoignage probable d'Homère, on a celui d'Hellanikos confirmé par Pausanias, IX, 5, 12.

(4) Dans cette hypothèse toutefois, il semble étrange que tous les poètes tragiques (à l'exception d'Eschyle) et toute la tradition mythographique aient donné les torts à Étéocle, le bon droit à Polynice : l'*Œdipodie* aurait-elle donc eu si peu d'influence? C'est pourquoi l'on peut aussi supposer qu'Hellanikos reproduit moins la version de l'*Œdipodie* que ces légendes thébaines dont parle quelquefois Pausanias (I, 39, 2; IX, 18, 1 sqq , etc.), et qui naturellement attribuent le bon droit à leur patrie.

Arrivons à la guerre même. Selon Homère, Zeus envoie aux Argiens des signes défavorables (*Il.* IV, 381) (1). C'est un détail évidemment ancien, car les Thébains avaient intérêt à montrer que Zeus reconnaissait la justice de leur cause. Mais la *Thébaïde* l'a conservé nécessairement pour prouver de son côté que c'étaient les dieux mêmes qui avaient vaincu les vaillants Argiens. Quant à l'*Œdipodie*, nous n'avons plus à nous en occuper, car il est très vraisemblable qu'elle ne parlait pas de la guerre, ou n'en faisait qu'un très bref résumé.

Malgré les menaces de Zeus, les Argiens partaient cependant, mais ils périssaient tous, comme nous l'apprend encore l'*Iliade* (IV, 409). Homère ne fait pas même exception pour Adrastos, et la raison en est simple : il reproduit la vieille légende qui connaissait d'autant moins Adrastos, que

(1) Les Mycéniens, selon Homère, obéissent à Zeus. Pourquoi? Simplement peut-être pour expliquer que les ancêtres d'Agamemnon, le roi des rois, n'aient pas brillé sous Thèbes, comme le père de Tydeus et le père de Sthénélos. Mais, peut-être aussi parce que les vieilles légendes s'étaient formées à une époque où Argos était plus célèbre que Mycènes. En tout cas, il est vraisemblable que la *Thébaïde cyclique* ne conduisait pas non plus les Mycéniens sous Thèbes; et Stace dans son poème (*Théb.*, IV, 305 sqq.) dit à son tour qu'ils ne prirent nulle part à l'expédition. De même, au dire de Pausanias (IX, 9, 4), les Corinthiens s'abstinrent lors de la première guerre, et participèrent seulement à la seconde. On en voit aisément la raison : au moment où naquit la légende, Corinthe n'existait pas; à l'époque mycénienne c'était encore, sous le nom d'Éphyra, une ville sans importance; en revanche, au VII[e] siècle, Mycènes avait presque disparu, et Corinthe, grâce sans doute aux Phéniciens, était devenue une grande cité. Cf. Hall. *The old civil. of Greece*, 288 sqq. On s'explique donc qu'elle n'ait joué aucun rôle dans la première légende ni même probablement dans la *Thébaïde*, mais qu'elle apparaisse dans l'*Œdipodie* et les *Épigones*, épopées plus récentes. — Par suite aussi on voit que primitivement il n'a pas pu être question d'Œdipe élevé à Corinthe, mais à Sicyone qui est une ville plus ancienne. Plus tard, Corinthe accapara Polybe et Œdipe, comme Argos avait accaparé Adrastos; donc il est à croire que la *Thébaïde* gardait la tradition d'Œdipe à Sicyone, mais que l'*Œdipodie* le transporte à Corinthe.

primitivement ce héros était, comme on l'a vu (1), Sicyonien. Mais comme à une époque indéterminée, Argos, très vieille et très forte cité, antérieure et postérieure à Mycènes (2), absorbe tous les héros du Péloponnèse et notamment Adrastos, ce roi, dans les légendes nouvelles écloses probablement à Argos, dut éntrer dans l'expédition, et selon toute apparence, survivre à ses compagnons d'armes. La *Thébaïde* accrédita bien entendu cette version qui fut dès lors acceptée par toute la Grèce.

Du reste elle ne se borna pas à ce changement : elle tâcha de jeter l'odieux sur les Thébains, et c'est dans cette intention que furent imaginés d'abord l'épisode de Tydeus lâchement attaqué pendant une ambassade (*Il.* IV, 376 sqq.) (3), puis quelques atrocités thébaines dont nous parlerons bientôt avec plus de détails.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons distinguer dès maintenant dans les épopées thébaines trois ou quatre assises d'origine et d'époque diverses. Dans les légendes primitives, très anciennes, l'histoire d'Œdipe et la guerre des deux frères sont étrangères l'une à l'autre : on raconte seulement que sa naissance a été maudite, qu'il a tué son père, épousé sa mère, et probablement qu'il s'est tué avec elle ; de la guerre

(1) Donc Bethe (*op. cit.* 57 sqq., 65 sqq.) n'a pas tort de croire qu'originairement aucun Argien n'échappait à la mort ; mais il se trompe en disant qu'Adrastos lui-même périssait, selon une prétendue *Amphiaraïde*. Bethe a tout confondu, faute de distinguer l'évolution des légendes thébaines.

(2) Selon Hall (*op. cit.* 283-4), Argos, ou du moins Larisa, existait longtemps avant Tiryns et Mycènes et elle est de fondation pélasgique, comme le prouve sa déesse Britomartys, ou Diktynna. Elle resta forte pendant la conquête dorienne, parce qu'elle commençait à éclipser Mycènes et que les Doriens, la trouvant plus facile à défendre, en firent le siège de leur pouvoir. — Le même auteur pense aussi (*ib.* 232 sqq.) que Thèbes est antérieure aux Phéniciens, si même les Phéniciens s'y sont jamais fixés. De fait, quand bien même Kadmos représenterait un groupe phénicien, les vieilles légendes paraissent bien attribuer à un autre que lui, à Amphiôn fils de Zeus, la fondation de Thèbes, Cf. *Odyssée*, XI, 263.

(3) Nous reviendrons avec plus de détail sur cet important épisode.

d'Argos et de Thèbes, on dit qu'elle éclata entre Etéocle et Polynice, deux frères peut-être, que les Thébains avaient pour eux le droit, et que par suite Zeus l'avait déconseillée aux Argiens, qui y périrent tous.

Mais Argos et peut-être Thèbes enrichirent et altérèrent ces deux légendes, commençant déjà à les relier l'une à l'autre, inventant de nouveaux héros et de nouveaux épisodes : c'est dans les indications décousues de l'*Iliade* qu'on peut chercher les traits principaux de cette forme modifiée de la légende.

Parut la *Thébaïde* qui expliqua par l'amour contre nature de Laïos la malédiction appesantie sur Œdipe, son mariage avec Jokasté sa mère, la naissance incestueuse de ses enfants, les crimes de ceux-ci et surtout d'Etéocle, l'expédition des Argiens commandés par Adrastos qui seul se sauve.

L'*Œdipodie* vint à son tour, et composée dans un pays et un esprit différents, elle assigna une autre cause à la malédiction qui frappe Œdipe et sa race, fit voir toutefois Œdipe meurtrier de son père et époux de sa mère, mais ne voulut pas faire naître de celle-ci Etéocle et Polynice. Voilà quel a été dans ses grandes lignes le développement de la légende. Il nous reste à préciser plusieurs points particuliers de l'*Œdipodie* et surtout de la *Thébaïde*, que nous n'avons fait qu'effleurer.

III. — POINTS PRINCIPAUX DE LA LÉGENDE D'ŒDIPE SELON L'ŒDIPODIE

1°. — Origine des malheurs de Laïos et de sa race.

Selon le pseudo-Pisandros, c'est l'amour coupable de Laïos pour Chrysippos, fils de Pélops, qui provoqua la colère d'Héra et les maux de Thèbes (1). Selon Pindare et les

(1) Cf. Apd. III, 5, 5, 12 et Overbeck, *Her. Gall.*, I, 1.

Tragiques, c'est au contraire la violation par Laïos d'un ordre d'Apollon défendant au roi de Thèbes d'avoir un fils (Pind. *Ol.* II 38 sqq.; cf. le prétendu texte de l'oracle donné dans l'argument d'*Œdipe-Roi* et des *Phéniciennes*) (1).

Mais il est remarquable que dans les *Sept* d'Eschyle (751 sqq.) et dans le texte de l'oracle donné par le scoliaste d'*Œdipe-Roi* et des *Phéniciennes* (2), les deux causes sont fondues en une seule, Apollon s'appuyant précisément sur les malédictions de Pélops, père de Chrysippos, pour défendre à Laïos de mettre au monde un enfant. Comme les *Sept* d'Eschyle sont habituellement inspirés de la *Thébaïde*, il est possible que cette épopée ait elle-même mélangé déjà les deux versions; mais elle devait donner la plus grande part à l'amour coupable de Laïos pour Chrysippos, ainsi qu'on l'a vu plus haut (3). L'*Œdipodie*, au contraire, composée en Europe et à une date où la renommée de l'oracle de Pytho se répandait partout, a dû insister principalement sur le mépris d'Apollon; mais il n'est pas invraisemblable qu'elle ait fait aussi quelque allusion à Héra, puisque Euripide, dont les *Phéniciennes* rappellent parfois l'*Œdipodie*, parle d'Héra (*Ph.* 24), et est précisément le seul poète qui se souvienne de la déesse à cette occasion (4).

Au surplus ni l'*Œdipodie* ni surtout la *Thébaïde* ne

(1) « Laïos, fils de Labdakos, tu demandes des enfants; tu enfanteras un fils, mais ta destinée sera de périr de la main de ton enfant; car Zeus a ratifié les malédictions cruelles de Pélops, dont tu as enlevé le fils, et Pélops a appelé ces maux sur ta tête. »

(2) Le pseudo-Pisandros mêle aussi des souvenirs de l'oracle de Delphes à des souvenirs de Khrysippos; mais le scoliaste l'a extrait avec tant de maladresse qu'on saisit très mal les raccords entre les deux légendes.

(3) Page 39.

(4) Et pourtant, alors que la tradition la plus répandue attribue à Héra la terreur répandue par la Sphinx (voir page 40, n. 4) Euripide dit que le monstre fut envoyé par Dionysos (*fragm.* 178 Nauck[2]); il n'aurait donc pas très probablement parlé ici d'Héra si un modèle, qui doit être l'*Œdipodie* (puisque dans les *Phéniciennes* il revient, bien plus que ses prédécesseurs, à l'*Œdipodie*) n'avait fait mention d'Héra.

s'étendaient sans doute sur cette origine première (1); il convient donc de ne pas insister outre mesure sur un point trop difficile à élucider. Signalons toutefois l'erreur de Bethe qui attribue à l'*Œdipodie* le rapt de Chrysippos (*op. cit.* 15), et à la *Thébaïde* le mépris d'un oracle delphique : on montrera bientôt que Bethe a confondu l'épopée de Kinaethon avec la primitive légende d'Œdipe, et cette confusion l'a conduit à des reconstructions extrêmement fausses.

2°. — Œdipe a Sicyone ou a Corinthe.

Selon la tradition la plus répandue, Œdipe était exposé les pieds percés sur le Cithéron et porté à Corinthe chez le roi Polybe qui l'élevait comme son fils : cf. Sophocle dans *Œdipe-Roi*, Apollodore III 5, 7, Pausanias, X, 5, 3 (2).

Mais une autre version, que nous connaissons par le pseudo-Pisandros, par Androtion (Sc. *Odyss.* XI, 271) et par Hygin (67, variante du *Palimpseste Vatican.*, éd. Schmidt p. XLIX) (3), le montre élevé par Polybe, roi de Sicyone (4).

(1) Bethe (*op. cit.*, 15) juge les malédictions de Pélops nécessaires à l'épopée. Wilamowitz Moell. (*De Trag. gr. fr.*, *comm.* 10, 1) estime au contraire qu'elles n'en faisaient point partie parce que, dans l'épopée tout dépend des dieux et non des malédictions des hommes ni des oracles. L'observation de Wilamowitz paraît bien scolastique et bien peu acceptable ; quelle règle pouvait empêcher l'auteur de l'*Œdipodie* de citer un oracle d'Apollon, quand toute la Grèce en retentissait?

(2) De l'avis d'Eschyle on ne sait rien : Euripide ne nomme nulle part la ville ni l'épouse du roi Polybe, non plus que Diodore de Sicile dont la principale source est d'ailleurs le prologue des *Phéniciennes.*

(3) C'est la scène même représentée sur un vase peint découvert par M. Pottier (*Monum. gr.* 1889, p. 48, pl. 8), où l'on voit Hermès (père de Polybe, Paus. II, 6, 6) apportant à Péribée, femme de Polybe, un enfant dans une corbeille; la présence d'une Néréide indique le voisinage de la mer. Nous étudierons ailleurs cette peinture.

(4) Il s'agit de Sicyone ville du Péloponnèse, et non d'une Sicyone béotienne imaginée par Unger (*Theb. paradoxa*, 399 sqq.), sur la foi du scoliaste de Pindare (*ad Ol.* XIII, 148) et de Polémon (ap. Clem. Alex., 108) qui disent : Sicyone (ville) de Béotie. Strabon (IX, 2, 31) et Eustathe (*ad*

La seconde version est la plus ancienne et date assurément, comme on l'a déjà pensé, d'une époque où Corinthe n'existait pas encore (1). La première est très vraisemblablement celle de l'*Œdipodie* (2), écrite près de Corinthe et lorsque Corinthe était florissante. Mais la *Thébaïde* a dû dire son mot sur la question, et comme on ignore le degré de prospérité de Corinthe au moment où ce poème fut composé (3), on ne sait trop à quelle ville elle a confié les premières années d'Œdipe. D'ailleurs une nouvelle difficulté surgit d'une indication donnée par Hygin (66) et par le scoliaste d'Euripide (*Phén.* 26), selon laquelle Œdipe aurait été livré aux flots et aurait abordé à Sicyone entre les bras de Péribée, épouse de Polybe. On peut se demander en effet si la *Thébaïde* connaissant Corinthe, mais voulant garder la tradition d'Œdipe élevé à Sicyone, n'aurait pas imaginé d'exposer l'enfant sur les flots et de l'amener ainsi à Sicyone que Corinthe séparait par terre de la Béotie. Mais on verra que dans ses *Fables* Hygin suit surtout Euripide ou les tragiques postérieurs, et nul doute que la scène représentée sur le vase Pottier ne soit inspirée par une tragédie remontant tout au plus à Euripide. D'autre part, si la *Thébaïde* fait venir Œdipe à Sicyone par voie de mer, elle sacrifie donc et son exposition sur le Cithéron, et peut-être le rôle d'Héra protectrice du mariage adorée sur le Cithéron,

Il., p. 269, 17), au lieu de confirmer son opinion, la ruinent complètement. Unger aurait pu citer encore le mot d'un scoliaste d'Euripide (*ad Phœn.* 28 : Polybe... roi d'une autre région de la Béotie), et n'aurait pas été plus avancé.

(1) Voir plus haut, page 48, n. 1. Il semble du reste que toutes les légendes primitives de Thèbes aient ignoré Korinthe; ainsi lorsque Antiopé fuit sa patrie, c'est à Sékyône qu'elle se réfugie, non à Korinthe (Apd. III, 5, 5).

(2) Cf. Wecklein, *op. cit.* 673.

(3) D'autant que la *Thébaïde* a été composée en Ionie, non dans la Grèce d'Europe, et que, par suite, elle pouvait ignorer les accroissements de Corinthe. Au surplus, si l'on en croit Pausanias (IX, 9, 4), elle n'a pas fait participer Corinthe à la 1re expédition argienne; c'est donc sans doute qu'elle ne la connaissait pas.

et peut-être encore Potnies comme lieu du meurtre de Laïos, car on démontrera que le meurtre de Laïos à Potnies est lié à l'exposition d'Œdipe sur le Cithéron, et à la haine d'Héra protectrice du mariage contre Laïos ; or on démontrera aussi que la *Thébaïde* faisait tuer Laïos à Potnies. Il paraît donc plus probable qu'elle faisait voir Œdipe exposé sur le Cithéron et emporté à Sicyône par un berger du roi Polybe (1).

3°. — Le meurtre de Laïos.

Une tradition plaçait le meurtre de Laïos à Potnies (ou du moins entre Thèbes et le Cithéron), une autre dans un carrefour de Phocide. La première est donnée par Eschyle (*fr.* 173, Nauck) (2), et aussi par le pseudo-Pisandros, puisque d'après celui-ci, c'est dans un voyage de Thèbes au Cithéron qu'Œdipe montre à Jokasté l'endroit où il tua un homme. La seconde est donnée par Sophocle (*Œd. R.* 733 sqq.), par Euripide (*Phén.* 38), et par toute la tradition des mythographes et des scoliastes. Mais la première est évidemment la plus ancienne, car Laïos n'a pu être tué entre Thèbes et le Cithéron que s'il allait au Cithéron, non à Delphes, c'est-à-dire, si l'on admettait la légende d'une offense à Héra Gamostolos, non à Apollon ; et même elle a continué de

(1) Wecklein hésite aussi entre les deux formes de la seconde version, mais semble préférer celle qui fait venir Œdipe à Sicyone par mer (*op. cit.*, 670). W. Richter (*op. cit.*, 26 sqq.) nie que cette légende de la corbeille flottant sur la mer appartienne à la *Thébaïde* et l'attribue à Praxilla de Sicyone (cf. page 17, note 1).

(2) Il y a une curieuse exception : Nicolas de Damas (*F.H.G.*, 336, 15) raconte qu'Œdipe, allant acheter des chevaux à Orchomène, rencontra au mont Laphystios Laïos qui allait à Delphes, et le tua à cet endroit. Tout son récit sur les aventures d'Œdipe est d'ailleurs très différent de celui des tragiques et de la tradition commune ; C. Müller pense qu'il l'a tiré de la *Minyade* ou des poèmes de Chersias d'Orchomène, et nous reviendrons nous-mêmes sur cette question en parlant des poèmes généalogiques; mais il faut citer ici l'idée bizarre de W. Richter (*op. cit.*, 27) qui fait honneur à la *Thébaïde* de cette version de Nicolas de Damas!

subsister à leur insu chez des auteurs qui cependant suivent la version la plus récente; ainsi Apollodore (III, 5, 8) et Pausanias (X, 6. 4), tout en admettant que Laïos fut tué en Phocide, disent qu'il fut inhumé par Damasistratos, roi de Platées (1). Cette antiquité et cette persistance, cette liaison de Potnies avec l'offense à Héra du Cithéron et aussi l'opinion d'Eschyle prouvent sans conteste que la *Thébaïde* plaçait le meurtre à Potnies (2).

De même l'*Œdipodie* faisant d'Apollon le dieu offensé a conduit Laïos en Phocide et a par conséquent placé le meurtre près de Daulis, au carrefour traditionnel (3). Il ne semble pas qu'on puisse élever de difficulté sérieuse contre ces deux attributions, mais il est moins aisé de préciser les circonstances du meurtre et notamment de savoir si, comme le dit Sophocle (*Œd. R.* 771 sqq.), Œdipe tua Laïos en revenant de consulter l'oracle et sans le dépouiller, ou si, comme le veulent Euripide (*Ph.* 44 sqq.), le scoliaste d'Euripide (*ad Phœn.* 1043), le pseudo-Pisandros et Antimaque dans sa *Lydé* (Sc. *Eur. Phœn.* 44), Œdipe tua son père en allant consulter l'oracle, et enleva son char pour le ramener à Laïos. Ce point importe peu pour la *Thébaïde* qui n'entrait nullement dans les détails (4), mais il est de conséquence pour l'*Œdipodie*, car il permet d'expliquer comment Œdipe fut reconnu plus tard pour le meurtrier de Laïos. Il semble

(1) Malgré cette ressemblance, on ne peut pas croire qu'Apollodore et Pausanias aient puisé aux mêmes sources que le pseudo-Pisandros; car celui-ci dit que Laïos fut enterré par Œdipe lui-même, les autres par Damasistratos.

(2) Cf. Wecklein, *op. cit.* 670. — Bethe, au contraire, hypnotisé par sa reconstruction de l'*Œdipodie* et sa distinction entre l'*Amphiaraide* et la *Thébaïde-Épigones*, assure que la *Thébaïde* (sa *Thébaïde-Épig.*) plaçait le meurtre en Phocide.

(3) Cf. Wecklein, *op. cit.* 673, 4.

(4) Du reste dans la *Thébaïde* ce n'était pas du char de Laïos que venait la reconnaissance, mais du récit que faisait Œdipe à Jokasté lors de leur voyage au Cithéron. Cf. Wecklein (*op. cit.* 670) et W. Richter (*op. cit.* p. 27).

qu'il faille accepter la version d'Euripide plutôt que celle de Sophocle, celui-ci ayant négligé ce détail parce qu'il voulait opérer d'une autre façon la reconnaissance, Euripide, au contraire, n'ayant aucune raison d'altérer la légende dans ses *Phéniciennes* : du reste la version d'Euripide est appuyée par nombre de témoignages, et surtout par celui d'Antimaque, grand amateur des vieux poèmes ; celle de Sophocle, au contraire, n'est confirmée expressément par aucun poète ni par aucun mythographe.

4°. — Œdipe et la Sphinx. — Son mariage avec Jokasté. — Ses enfants. — Découverte de ses crimes.

Ce moment de la légende est le plus important peut-être de la *Thébaïde* et de l'*Œdipodie*, mais c'est aussi le mieux connu de l'*Œdipodie*, grâce aux fragments conservés. L'*Œdipodie* faisait certainement tuer la Sphinx par Œdipe, qui, pour prix de sa victoire, obtenait la main de Jokasté et le trône de Thèbes. Cette intervention de la Sphinx dans l'histoire d'Œdipe est fort ancienne, comme on l'a déjà vu et peut-être se trouvait-elle déjà dans la légende primitive; car ainsi que l'a bien montré Welcker (*Der Ep. Cyk.* II, 317[1]), il arrive assez souvent dans l'antiquité que c'est par le meurtre de quelque terrible ennemi qu'un héros se révèle et acquiert la royauté. Mais on ignore la nature précise du monstre selon l'*Œdipodie* et selon la *Thébaïde* (1).

Peu après le mariage d'Œdipe et de sa mère Jokasté, le crime se découvrait, selon l'*Œdipodie* (*Odyssée*, XI, 274. Paus. IX, 5, 10) : Jokasté se pendait, tandis qu'Œdipe se crevait les yeux (2). Mais comment le crime se découvrait-il ? Vraisemblablement de la manière qu'a exposée Wecklein (*op. cit.* 672 sqq.) (3) : Œdipe ayant tué son père ramenait

(1) Voir pour plus de détails, p. 40 sqq.

(2) Voir page 41.

(3) D'après Schneidewin, selon W. Richter (*op. cit.*, 25) qui d'ailleurs n'approuve pas cette reconnaissance.

son char à Corinthe et en faisait don à Polybe, puis il retournait à Delphes pour interroger l'oracle sur sa naissance : la réponse du dieu le ramenait à Thèbes dont il devenait roi, et sans doute, sa renommée étant parvenue jusqu'à Corinthe, Polybe ou Péribée venaient le voir sur le char de Laïos, que reconnaissent Jokasté et les Thébains.

En effet si les choses ne se passaient pas ainsi dans le poème, pourquoi tant de détails sur le char de Laïos, et pourquoi ce retour d'Œdipe à Corinthe et un nouveau voyage à Delphes (1) ?

Après la mort de Jokasté, Œdipe aveugle épousait Eurygané, ou Euryganéia, fille d'Hyperphas, ou Périphas, et en avait quatre enfants, Étéocle et Polynice, Antigone et Ismène. C'était là sans doute un des gros changements introduits par Kinaethon dans la version de la *Thébaïde*, qui très probablement faisait naître ces enfants de Jokasté elle-même (2).

5°. — La fin de l'Œdipodie.

L'*Œdipodie*, comme on l'a vu, faisait régner Œdipe jusqu'au moment où ses fils furent devenus assez grands. Alors il leur céda le trône; mais comme ils l'insultaient, probablement en l'enfermant dans une salle retirée de leur

(1) On sait que la *Thébaïde* opérait autrement la reconnaissance; Jokasté reconnaissait Œdipe comme le meurtrier de Laïos au récit qu'il lui faisait entre Thèbes et le Cithéron, de sa rencontre meurtrière avec un vieillard; mais il serait surprenant qu'il fût question à cet endroit de la ceinture de Laïos ainsi que le dit encore le pseudo-Pisandros. — On conclura de cette remarque et de toute cette étude que le récit du pseudo-Pisandros est bien, comme le dit Wecklein (*op. cit.* 674) une contamination de la *Thébaïde* et de l'*Œdipodie*, et non, comme le veut Bethe (*op. cit.*, 6 sqq.), un résumé, altéré par le scoliaste, de la seule *Œdipodie*. Au reste on a déjà noté que Bethe se trompe sur le contenu de l'*Œdipodie*, qu'il simplifie à l'excès et confond avec une primitive légende d'Œdipe.

(2) Cf. page 41 sqq.

palais, il les maudissait (1) et Polynice partait en exil pour Argos avec une partie des richesses de son père, et à des conditions que nous n'avons pu déterminer. A sa mort, venaient à ses funérailles des Argiens amis de Polynice. Mais Polynice se brouillait avec son frère et la guerre éclatait. L'*Œdipodie* ne s'étendait sans doute pas sur la guerre, d'autant que c'était là proprement le sujet de la *Thébaïde*, et que l'*Œdipodie* avait été composée pour servir en quelque sorte d'introduction à la grande épopée cyclique (2), et parfois pour la rectifier. Toutefois, ayant fait naître Étéocle et Polynice d'Eurygané et non de Jokasté, elle montrait la douleur de la mère sur le cadavre de ses deux fils (Paus. IX, 5, 11) (3).

IV. — LA THÉBAÏDE

1°. — La légende d'Œdipe dans la « Thébaïde »

De l'étude qui précède il résulte que la *Thébaïde* présentait, mais très brièvement et plutôt par des allusions que par un récit, la légende d'Œdipe de la façon suivante :

(1) Cf. page 45 sqq. On a vu aussi ce qu'il faut penser de l'opinion de Bethe (*op. cit.*, 26 sqq.) et de Wecklein (*op. cit.*, 681), qui attribuent les malédictions d'Œdipe, selon l'*Œpikodie* (cf. Phérékyle, Sc. *Phén.*, 53, et surtout le scoliaste de l'*Iliade*, IV, 375), aux plaintes d'Astymedusa, troisième épouse d'Œdipe. Il est impossible de concilier ce troisième mariage d'Œdipe avec la présence d'Eurygané, seconde femme du roi aveugle et mère d'Étéocle et de Polynice, sur le cadavre de ses fils.

(2) Cf. pages 19, n. 1, et 37.

(3) Y avait-il autre chose dans l'*Œdipodie*, et notamment y était-il question d'Antigone et d'Ismène? On ne sait. Mais assurément Bethe se trompe quand il suppose (*op. cit.*, 27 n. 38) que l'épopée pouvait faire voir Antigone et Ismène brûlées par Laodamas dans le temple d'Héra (*Ion*, cité par Salluste, dans l'argument de l'*Antigone* de Sophocle).

En admettant que l'*Œdipodie* ait donné un fils à Étéocle, du moins ce fils ne pouvait être en âge de faire périr les jeunes filles pendant la première expédition de Thèbes. Faudrait-il donc croire que l'*Œdipodie* traitait encore, par voie d'allusion, de la guerre des Épigones, où Laodamas joue un rôle?

Laïos ayant offensé gravement Héra Gamostolos, adorée sur le Cithéron, par son amour contre nature pour Chrysippos, fils de Pélops, la déesse irritée jurait de se venger (c'est plutôt dans l'*Œdipodie* qu'il était question des malédictions de Pélops ratifiées par Zeus, et de l'oracle d'Apollon défendant à Laïos de mettre au monde des enfants sous peine d'être tué par eux. Cependant Apollon jouait peut-être un rôle, plus effacé d'ailleurs, dans la *Thébaïde* ; et du moins le poème devait contenir quelque oracle ou quelque avertissement à Laïos, sans quoi on ne s'expliquerait pas que Laïos, exposât son fils). Laïos, malgré la défense des dieux, mettait au monde Œdipe qu'il exposait sur le Cithéron, et qui, trouvé par un pâtre de Polybe, roi de Sicyone, était porté à celui-ci qui l'élevait jusqu'à l'adolescence. A ce moment Œdipe (on ne sait pourquoi ni comment, mais sans doute parce que ses parents adoptifs lui avaient appris, de quelque manière, qu'il n'était pas leur fils) s'exilait et se dirigeait très naturellement vers Thèbes (1). En chemin il rencontrait dans un carrefour Laïos, qui venait faire un sacrifice à Héra sur le Cithéron (2), et le tuait sans le connaître ; puis il continuait sa route vers Thèbes. Il délivrait la ville de la Sphinx qui la désolait, épousait la veuve de Laïos, Jokasté (ou Epikasté), qu'il ne savait pas sa mère, et avait d'elle quatre enfants. Un jour qu'il faisait avec elle un voyage au Cithéron (3), il passait à l'endroit où il avait tué Laïos et lui racontait son aventure avec des détails si précis que Jokasté reconnaissait en Œdipe le meurtrier de son premier époux. Elle se taisait d'abord ; puis le pâtre de Polybe

(1) On a vu plus haut (p. 4) que l'isthme était à l'origine très souvent franchi par des fugitifs ; et comme Corinthe n'existait pas encore, Sicyone d'un côté, Thèbes de l'autre, étaient les premières villes rencontrées par les émigrants en sortant de l'isthme.

(2) Selon le pseudo-Pisandros, c'est Tirésias qui avait ordonné à Laïos ce voyage, peut-être à cause de la Sphinx qui infestait déjà le pays.

(3) Peut-être, comme Laïos, à cause de nouveaux fléaux qui désolaient Thèbes.

qui avait trouvé Œdipe venait à Thèbes pour lui demander une récompense (1). Tout se découvrait : Jokasté se pendait et Œdipe se crevait les yeux. Puis il continuait de régner jusqu'à ce que ses fils fussent adolescents (ou peut-être leur laissait le trône dès l'heure même où il s'était crevé les yeux, car la *Thébaïde*, faisant naître de Jokasté les quatre enfants, pouvait bien prolonger plus longtemps que l'*Œdipodie* l'erreur et le règne d'Œdipe).

Voilà comment l'auteur de la *Thébaïde* devait non pas raconter, mais se représenter d'après les anciennes légendes l'histoire d'Œdipe, jusqu'au moment où commençait son véritable sujet.

2°. — Jusqu'où remontait la « Thébaïde » ?

Quelle qu'ait été la forme adoptée par le poète, qu'il ait suivi l'ordre chronologique ou qu'il soit revenu sur ses pas par le moyen d'un récit, l'épopée remontait jusqu'aux malédictions d'Œdipe. On a lu plus haut le texte de ces malédictions conservé par Athénée, XI, 465 F, et par le Sc. d'*Œdipe à Colone*, 1375. On a vu aussi que, dans la *Thébaïde* comme dans une légende ancienne et dans l'*Œdipodie*, pour échapper aux imprécations d'Œdipe, Polynice s'exilait volontairement avec le collier et le péplos d'Harmonie, mais non sans esprit de retour (2). Polynice trouvait un asile chez Adrastos, roi d'Argos, et dès son arrivée il se rencontrait et se liait avec Tydeus. Il ne paraît pas douteux que la *Thébaïde* ait parlé de cette amitié rappelée par l'*Iliade* à trois reprises différentes. Le rôle important joué par Diomède dans l'*Iliade* devait grandir encore aux yeux de l'auteur de la *Thébaïde* le rôle de Tydeus; mais celui-ci, dès les premières légendes, devait être célèbre : c'est une très vieille tradition que suit Euripide (*Phén.* 411 sqq., *Suppl.* 420 sqq). quand il parle de

(1) D'après le pseudo-Pisandros, qui ne semble pas s'inspirer uniquement d'*Œdipe-Roi*.

(2) Voir page 46 sqq.

la lutte qui s'engagea entre Polynice et Tydeus aux portes du palais d'Adrastos, lutte suivie d'une liaison étroite (1). C'est l'image mythique de la rencontre de deux groupes émigrés de race différente qui se livrent d'abord des combats sanglants, puis se réunissent contre un ennemi commun. Mais nous ne trouvons aucune trace certaine de ce combat dans la *Thébaïde* ni dans aucune épopée. Nous ne savons pas davantage si les deux vases peints de la fin du VIIe s. (2), qui représentent Polynice et Tydeus reçus ensemble par Adrastos dans son palais, s'inspirent de la *Thébaïde*. Toutefois, si nous ignorons les détails, nous sommes certains du fait principal d'autant que, selon Apollodore (1-3-4), l'auteur de la *Thébaïde* parlait de l'origine de Tydeus (3) : Tydeus était fils d'Œneus, roi de Kalydon, et de Péribée, captive d'Œneus, enlevée par lui à Olénos ; il avait quitté sa patrie à la suite du meurtre de ses oncles, disent les uns, de ses neveux, dit l'auteur de l'*Alkméonide* (Apd. I, 8-3-3) : accueilli par Adrastos qui lui donna en mariage sa fille Déipylé, tandis qu'il mariait l'aînée, Argie, à Polynice, il vécut heureux et honoré à Argos (*Il.* XIV, 119 sqq.), jusqu'à la mort d'Œdipe. Alors tout changea.

3°. — MORT D'ŒDIPE. — SECOND EXIL DE POLYNICE.

Nous avons vu qu'à la mort d'Œdipe, Polynice alla à Thèbes pour assister aux funérailles de son père avec

(1) A maintes reprises Bethe signale le rôle de Tydeus dans la *Thébaïde* comme distinguant ce poème d'un poème antérieur qu'il appelle l'*Amphiaraïde*. La distinction n'a nulle raison d'être, puisque, comme on l'a déjà dit et comme on le prouvera plus amplement encore, l'*Amphiaraïde* et la *Thébaïde* sont un seul et même poème ; du reste Bethe convient (*op. cit.*, 168) que l'épisode du combat entre Polynice et Tydeus pourrait être aussi ancien que l'*Amphiaraïde* (plus ancien par conséquent, selon lui, que la *Thébaïde*).

(2) S. Reinach, I, 398, 4 et 6. Cf. Dumont-Chaplain, 279 et 284.

(3) Une preuve encore de l'importance de Tydeus dans la *Thébaïde*, c'est le portrait qu'en trace et les paroles que lui prête Eschyle dans les *Sept* (377 sqq, 570 sqq.). Cf. Wecklein, *op. cit.*, 661 sqq.

Argie, sa femme, et d'autres Argiens. Telle était sans doute la version de l'*Œdipodie*, et aussi celle de la *Thébaïde*, puisqu'on en trouve une trace dans l'*Iliade* (XXIII, 679), et qu'on n'a aucune raison de la rejeter. Il s'ensuit que l'entente entre les deux frères s'était maintenue pendant quelque temps; mais à l'heure du partage définitif, elle se rompit. Étéocle, l'aîné (1), chassa son frère. Évidemment la *Thébaïde* attribuait tous les torts à Étéocle (2), mais on ne sait quelles raisons elle donnait de la rupture. En tout cas ces raisons devaient être assez faibles, car les poètes dramatiques en ont donné eux-mêmes deux différentes, bien qu'ils soient, à l'exception d'Eschyle, entraîné par des considérations patriotiques, plus favorables à Polynice qu'à Étéocle. D'après Euripide, Étéocle et Polynice étaient convenus de régner alternativement une année; mais Étéocle, son année expirée, refusa de rendre le trône à son frère. Cette version expliquerait bien le tort d'Étéocle, et par conséquent serait conforme à l'esprit de la *Thébaïde*; d'autre part elle ne contredit pas les deux moments de l'exil de Polynice. Cependant Sophocle ne l'a pas adoptée : dans son *Œdipe à Colone* il a mieux aimé, pour rendre évidents les torts d'Étéocle, montrer Polynice, l'aîné selon lui, chassé par son cadet. Nulle part après lui on ne rencontre cette version; mais il est surprenant qu'il n'ait pas suivi celle d'Euripide, si elle venait bien de la *Thébaïde*. Comme on ne connaît pas d'ailleurs celle d'Eschyle, on demeure donc incertain sur les raisons données par le poème cyclique.

(1) Sophocle seul (*O. C.* 367 et 1295) et un scoliaste (arg. des *Sept* d'Eschyle) le disent plus jeune que Polynice; mais visiblement le scoliaste imite Sophocle, et Sophocle a bien pu avoir une raison dramatique. Voir page ....

(2) Voir plus haut, page 46.

4°. — Préparatifs de l'expédition.

Polynice, chassé de Thèbes, revint près d'Adrastos et lui demanda une armée pour reconquérir son royaume. Adrastos consentit et se mit en quête d'alliés. Homère rapporte (1) (*Il.* IV, 376 sqq.) que Polynice et Tydeus, qui s'étaient chargés sans doute de plaider leur cause près des principaux rois du Péloponnèse, furent repoussés par les Mycéniens ; mais ils furent accueillis favorablement par les Arcadiens et les Messéniens (Paus. II, 20, 5, et surtout IX, 9, 2). Dans l'Argolide même l'expédition rencontra de grandes difficultés. Amphiaraos (2), le héros et devin illustre, nécessaire au succès

(1) Il n'y a aucune raison de récuser ici le témoignage de l'*Iliade* qui s'accorde très bien avec les données certaines que nous possédons sur la *Thébaïde*.

(2) Amphiaraos et l'expédition thébaine. — Il faut insister sur les causes du départ d'Amph. pour l'expédition, puisque, selon Bethe, c'est précisément dans la nature différente de ces causes que l'on retrouve la marque distinctive des deux poèmes (*Amphiaraïde* et *Thébaïde-Épigones*), qui célébrèrent à son avis la guerre thébaine. — Bethe (52 sqq.) parlant du texte de Pindare (*Ném.* IX, 1 sqq.) et s'aidant de la sc. λ 326 tirée d'Asklépiades Tragilensis (*F. H. G.* III, 298), et d'Apd. III, 6, 2, qu'il s'efforce de corriger l'un par l'autre, prétend démontrer qu'originellement Amphiaraos, représenté — en vertu du partage d'Anaxagoras, Paus. II, 18, 4 ; Bethe, 46 — comme l'égal d'Adrastos à Argos, fut contraint à suivre l'expédition par la sentence de sa femme Ériphylé, sœur d'Adrastos, désignée, à la suite d'une guerre civile antérieure, comme arbitre de toute contestation entre les deux princes. Quand fut décidée en effet l'expédition contre Thèbes, Amphiaraos refusa d'y prendre part, se sachant condamné à y périr. Ériphylé, corrompue par Adrastos qui lui offrit un collier (selon Bethe, 52-3, cf. Sc. *Pind. Ném.* IX, 35, Sc. *Ambr.* λ 326 et Hygin, 73, il n'est nullement question dans cette affaire de Polynice ni de Tydeus), déclara qu'Amphiaraos devait partir avec Adrastos. Amphiaraos, incapable de manquer à sa parole, partit. — Bethe en tire (55) cette conséquence, assez inattendue, que, n'y ayant pas là de trahison d'Ériphylé, Amphiaraos ne peut ordonner à son fils Alkméon de la mettre à mort, et que le poème qui donne cette version n'annonçait donc pas les *Épigones*, donc n'était pas la *Thébaïde-Épigones*. — Mais il y a une autre tradition. Celle-ci, selon B. (qui s'appuie cette fois sur *qv*, λ 324), ne parle pas de

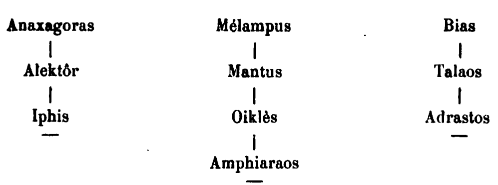
de l'expédition (peut-être avait-il été déclaré tel par les dieux comme le fut plus tard Alkméon (Apd. III, 7, 2, 2); mais plus probablement on savait les dieux et Zeus contraires (*Il.* IV, 381

lutte antérieure entre Adrastos et Amphiaraos, ni d'arbitrage entre les deux princes, l'un roi, l'autre subalterne, et ne dit pas Ériphylé sœur d'Adrastos, mais fille d'Iphis (*qv*, λ 324 — Apd. III, 6, 2, 2). Elle imagine (80-82) que c'est Tydeus surtout qui pousse à la guerre, qu'Amphiaraos, sachant qu'il y doit périr et n'ayant pas d'autre chance de salut, s'est caché pour ne pas y prendre part (Hygin, 73, et Scol. *Soph. El.* 831), et qu'Ériphylé, fille d'Iphis, soudoyée par Polynice — qui, sur le conseil d'Iphis même, lui a donné le collier d'Harmonie —, découvre aux Argiens la cachette de son époux. Amphiaraos est donc obligé de partir non par respect de sa parole — puisqu'il n'y a eu ni traité, ni serment —, mais par la force parce qu'il est l'inférieur d'Adrastos. Mais il prend ses mesures pour que sa mort soit vengée par son fils : et ainsi s'annonce le poème des *Épigones* — qui du reste ne fait qu'un avec le premier. Ainsi encore s'expliquait que dans cette épopée Tydeus jouât le rôle dominant que l'*Amphiaraïde* attribuait au héros-devin, et qu'Amphiaraos vouât une haine farouche à l'instigateur principal de la guerre (cf. Apd. III, 6, 8, 4). — Si Bethe avait bien démêlé les diverses traditions sur le départ d'Amphiaraos, les conclusions qu'il en tire seraient encore excessives ; car qu'importe, par ex., qu'Ériphylé ait été désignée ou non comme arbitre ? Du moment qu'elle se laisse corrompre, elle trahit ; et Amphiaraos a le même droit — et doit avoir le même désir — de se venger. Et l'*Amphiaraïde* annonce donc tout ce que promet la *Thébaïde*. D'autre part, que ce soit Tydeus surtout qui pousse aux combats, et qu'Amphiaraos en conçoive une âpre colère, c'est fort naturel sans doute; mais qu'Amph. ait été condamné ou trahi par Ériphylé, le rôle de Tydeus en est-il changé? Cette haine d'Amph. pour Tydeus n'est donc pas un élément étranger à un prétendu premier poème et introduit par un second; et l'existence d'un double poème n'en peut donc être déduite. — Mais Bethe a mal débrouillé les versions anciennes. A son avis, selon qu'Ériphylé est donnée comme sœur d'Adrastos ou comme fille d'Iphis (*qv*, λ 326), toute l'économie du poème est changée et l'existence d'une seconde épopée se manifeste, parce que dans le premier cas elle est arbitre et peut lier par sa seule sentence Amphiaraos égal d'Adrastos, fidèle à sa parole, dans le second cas elle n'est plus arbitre, n'y ayant pas eu de traité, et ne peut donc que trahir Amphiaraos, prince subalterne, pour qu'on le force à partir. Cette idée est très fausse. Tout d'abord il est évident qu'à l'origine il n'était nullement question qu'Amphiaraos se sût condamné à périr : sans quoi tout est incompréhensible. Il refusait de partir parce qu'il savait l'expédition

et 409, Pind. *Ném.* IX, 17 sqq.), et on voulait que la présence d'Amphiaraos qui leur était cher (*Od.* XV, 245) apaisât leur colère), Amphiaraos, dis-je, refusait son aide parce qu'il

condamnée par les dieux (*Il.* IV, 381 et 409), et peut-être aussi parce qu'il ne voulait pas aider son ancien ennemi. Ce n'est que plus tard assurément qu'on imagina, se fondant sur sa haute réputation de devin, qu'il avait connu sa mort certaine et qu'il s'était pour cette raison refusé à partir. Cette invention — qui apparut on ne sait quand — créa de grandes difficultés. On passa outre du reste ; quelle qu'ait été la famille d'Ériphylé et qu'elle fût elle-même arbitre soudoyée ou traîtresse, Amphiaraos, sachant les dieux contraires ou sa mort assurée, ne pouvait partir que forcé : égal ou inférieur d'Adrastos, il y avait à Argos assez de guerriers décidés à la guerre pour l'obliger, lui nécessaire, à les accompagner. Mais, d'autre part, il est bien plus naturel qu'Eriphylé soit désignée comme arbitre si elle est fille d'Iphis. Comme telle, en effet, elle appartient à la troisième (*) maison princière d'Argos, et peut donc être considérée comme indépendante et impartiale entre les deux partis en lutte. Sœur d'Adrastos, au contraire, et par conséquent de Pronax tué par Amphiaraos, chassée elle-même par celui-ci en même temps que ses frères survivants, quelle confiance pouvait-elle inspirer à l'illustre devin? Et le récit d'Apollodore (III, 62, 2-5), bien qu'Apoll. lui-même dise Ériphylé, fille de Talaos (I, 9, 131), apparaît avec notre supposition, très logique (cf. O. Gruppe, *Jahresb.* 1894, III, 96). Polynice va demander à Iphis le moyen de corrompre sa fille, arbitre entre Adrastos et Amphiaraos. Iphis, qui se souvient du lourd tribut prélevé sur son aïeul Anaxagoras par les aïeux des deux princes, qui du reste (Sc. *Ném.* IX, 30) a lutté contre

(*) Sur le partage du royaume d'Argos entre Anaxagoras, Mélampus et Bias, voir Paus. II, 18, 4. Voici le tableau généalogique des trois familles jusqu'à l'époque qui nous intéresse :



Dans le même chapitre (II, 18, 5) Pausanias dit qu'Iphis est frère de Kapaneus. Ailleurs X, 4, 3) et plus justement (Cf. Apd.) il le dit son oncle, frère d'Hipponoos, père de Kapaneus. Nous savons d'ailleurs qu'il était son beau-père, Kapaneus ayant épousé sa fille Euadné (Eurip. *Suppl.*). Puisque Kapaneus prenait part à l'expédition, Iphis avait donc une raison de plus de souhaiter qu'Amphiaraos, représenté comme nécessaire, en fit partie luimême.

savait lui-même les dieux défavorables. Rien ne prouve en effet que dans la *Thébaïde* il fût donné comme sûr de sa

Adrastos avec Amphiaraos, mais n'aime pas davantage celui-ci, conseille Polynice d'offrir à Ériphylé le collier d'Harmonie qu'il a apporté de Thèbes; et Ériphylé séduite se prononce pour Adrastos, Amphiaraos ignorant tout. C'est là évidemment la version la plus ancienne : elle est d'origine argienne et voisine des démêlés entre les trois rois argiens : l'idée de guerres intestines et d'un arbitrage qui en aurait été la suite, domine; et le rôle d'Iphis est très important, malgré l'intervention récente des légendes thébaines qui ne le connaissent pas. Mais une autre légende se forme : on se souvient encore des dissensions intestines; cependant le personnage d'Iphis — qui ne prend nulle part, comme on sait, à l'expédition thébaine — commence à s'effacer, et par le désir assez naturel de laisser Adrastos et Amphiaraos seuls en face l'un de l'autre, on en vient à dire que c'est Adrastos (lui-même ou par l'entremise de Polynice) qui corrompt la fille d'Iphis, l'arbitre, Ériphylé. — Encore une transformation et Iphis est tout à fait et tout naturellement oublié. Eriphylé n'est plus sa fille, mais la sœur d'Adrastos qui la corrompt ou la fait corrompre. En même temps qu'Iphis on oublie les vieilles guerres d'Argos : l'idée d'arbitrage s'efface d'autant, si bien que plus tard (*), dans une quatrième version, il n'en est plus question du tout, et que, si Ériphylé est encore soudoyée, ce n'est plus pour rendre une sentence injuste, mais pour révéler la cachette de son époux. — Ainsi finalement nous ne voyons plus en présence que les deux grands héros argiens du siège de Thèbes, Adrastos et Amphiaraos, ce dernier parfaitement instruit et de l'issue funeste de la guerre et de sa propre mort. — Les trois premières versions sont mêlées chez tous les mythographes, chez Pindare, et sans doute chez les poètes dramatiques. Il ne paraît pas douteux que la *Thébaïde* les ait mêlées aussi, mais nous n'avons sur ce point aucune indication précise (**), les poèmes homériques parlant d'or reçu, de trahison, sans détails. Du reste, les poèmes postérieurs, *Épigones* et *Alkmaeonide* qui ne pouvaient évidemment passer sous

(*) Cette version se rencontre dans le scoliaste de Sophocle (*Electr.* 831-833), dans Hygin (73), dans Lactance (*ad Théb.*, XII, 123) et dans Stace (*Théb.*, III, 571-2, 617-622), qui a pu la trouver dans Antimaque (qu'on oublie généralement trop). O. Gruppe (*l. c.*) nie à tort que Stace ait parlé de cachette. Du reste sa discussion, très pénétrante sur quelques points, est en général assez obscure, et je n'approuve pas ses idées sur les transformations progressives de la légende.

(**) Un fragment de vers donné par le scoliaste de Pindare (*ad Nem.*, IX, 30) au sujet d'Ériphylé, médiatrice entre Adrastos et Amphiaraos : ἵν', εἴ τι μέγ' ἔρισμα μετ' ἀμφοτέροισι γένηται, paraît à Wilam. Moell. (*Hom. Unters.* 345, 49) tiré de la *Thébaïde*. Si c'était un vers en effet, et surtout un vers tiré de la *Thébaïde*, il serait d'importance dans la difficulté qui nous retient; mais l'opinion de Wil. M. n'est rien moins que prouvée.

mort. Mais sa femme Ériphylé ayant reçu de l'or précieux (1), c'est-à-dire sans nul doute le collier d'Harmonie que Polynice avait apporté de Thèbes, le livra. Comment la *Thébaïde* expliquait-elle cette trahison? Nous avons vu dans une longue note qu'il était impossible de le savoir exactement : fondant ensemble tant bien que mal des légendes contradictoires, elle montrait sans doute Amphiaraos sûr de la colère des dieux et partant néanmoins pour obéir à la décision de sa femme arbitre entre lui et Adrastos, mais contraint et irrité. Au moment de partir, ordonnait-il à son fils Alkméon de le venger sur sa mère, ainsi que le rapportent tous les mythographes (2)? Cette scène au contraire est-elle empruntée aux

silence cet épisode, ont dû — nous le verrons — modifier la version de la *Thébaïde*, et c'est sans doute la légende, telle qu'ils l'ont laissée, qui a été mise en œuvre par les tragiques. — En tout cas, Bethe ayant non seulement tiré de sa discussion des conclusions excessives, mais encore mal discuté les témoignages anciens, que reste-t-il de ses affirmations sur l'existence d'un double poème épique : l'*Amphiaraïde* et la *Thébaïde-Épigones?* (Car c'était là sa preuve fondamentale.) Sans doute nous avons dû reconnaître que plusieurs traditions ont été fondues ensemble par la *Thébaïde*, mais aucune ne nous met sur la trace d'une double épopée sur la première expédition thébaine. Ici comme ailleurs le poète a mêlé librement plusieurs versions d'origine diverse, nées de quelque poésie locale antérieure et peut-être remises en faveur plus tard par un poème généalogique d'où les logographes, source première des mythographes, les auront tirées.

(1) Homère (*Od.* XI, 521) parle d'un Eurypylos, neveu de Priam, qui vint combattre pour Ilion, quoiqu'il dût périr « à cause de présents féminins ». On conjecture qu'il s'agit de présents faits par Priam à la mère d'Eurypylos, sa sœur, pour décider le jeune guerrier à secourir Ilion. On voit en tout cas que la légende d'Ériphylé et d'Amphiaraos n'est pas isolée, et que d'autres ont couru à son imitation. — Aussi comprend-on mal que Bergk (*Griech. Litt. Gesch.*, II, 42) ait tiré argument des vers d'Antimaque de Téos : ἐκ γὰρ δώρων πολλὰ κάκ' ἀνθρώποισι πέλονται (Kink. *op. cit.* 247) pour assurer que cet Antimaque était l'auteur de la *Thebais-Epigonoi* (voir page 22). Ce vers a la valeur d'une remarque générale probablement, et en tout cas il peut s'appliquer à d'autres trahisons payées que celle d'Ériphylé.

(2) Pausanias (V, 17, 7 et 8) nous dit qu'il a vu à Delphes sur le coffret de Kypsélos une scène représentant le départ d'Amphiaraos : Amphiaraos

Épigones ou même à l'*Alkméonide* (1)? Toujours est-il qu'Homère ne la connaît pas, comme le fait remarquer le scoliaste (2). Pour la *Thébaïde*, on ne saurait rien affirmer ; mais il est bien probable qu'elle ne la connaît pas non plus.

Mais les guerriers ne manquèrent pas : une foule de chefs que la *Thébaïde* rattache presque tous à la famille d'Adrastos accoururent à l'appel du roi.

La *Thébaïde* les énumérait tous sans doute et faisait le dénombrement de toutes les régions qui concoururent à l'expédition : on en retrouve des traces certaines dans le IIe chant de l'*Iliade* (494-526, 559-614) : ainsi, c'est une prétention argienne et conforme à l'esprit de la *Thébaïde* que de faire d'Adrastos un Argien, roi de Sicyone par héritage avant de régner à Argos (V-572). Il est du reste évident que nombre de poèmes et de poètes ont fourni des éléments à ce catalogue de l'*Iliade*.

Pausanias (II, 21, 5) assure qu'Eschyle est le premier qui ait réduit le nombre des chefs à sept. Pausanias se trompe : d'abord il est certain que Pindare l'avait fait avant Eschyle, puisque dans une ode antérieure de deux ans aux *Sept contre*

montant sur son char se retourne irrité, l'épée tournée contre Ériphylé ; celle-ci est debout devant la porte de sa maison, tenant le collier ; autour d'elles sont ses filles Eurydiké et Semonassa, et Alkméon encore enfant et nu ; une vieille femme porte Amphilochos tout petit ; Batôn tient les rênes. Le coffret de Kypselos date du commencement du VIe s. (cf. Stuart Jones, *Journal of Hellenic Studies*, (1894) 30-80). — Un vase peint de Caeré, pareil à cette scène et remontant à la même époque (Dumont-Chaplain, 252 et 261), nous a aussi été conservé. — Voir Sal. Reinach, *Vases peints*, I, 199 B.

(1) Nous verrons qu'elle était peut-être tirée de Stésichore.

(2) *Od.* XV, 247 et la note du scoliaste. — Il semblerait donc qu'au temps où se formait l'*Odyssée* — ou plutôt à l'époque où parut la *Mélampodie* (s'il est vrai que tout l'épisode de Théoklyménos en soit tiré. W. Christ, *Zur Chron.* 8) — on n'eût pas encore pensé qu'Amph. partant pour Thèbes sût qu'il y devait mourir ; mais cela n'est pas certain, d'autant plus qu'à son départ ses enfants étaient trop jeunes (cf. le coffret de Kypsélos et le vase peint ci-dessus décrits) pour qu'il pût leur confier sa vengeance.

Thèbes, il a donné ce chiffre (1). Puis Eschyle ne dit pas qu'il n'y eût que sept chefs argiens : il parle seulement de sept commandants de corps, un pour chaque porte ; mais au-dessus ou à côté des Sept il pouvait y avoir plusieurs autres princes, et il y en avait certainement un, que le poète mentionne expressément, Adrastos (*Sept*, 49-51).

Mais Pausanias a lu la *Thébaïde* et doit avoir raison pour la *Thébaïde* : Welcker (II, 348 [1]) l'a nié, sans motifs bien sérieux. Wilamowitz (*Hermes*, 1891, 229 sqq.) a rejeté à son tour l'assertion de Pausanias : ayant conclu d'un examen minutieux de la Thèbes ancienne et de sa situation qu'il ne pouvait y avoir dans l'antiquité que trois portes, et que le nombre *Sept* n'a passé dans la poésie et dans l'histoire qu'à cause des sept chefs illustrés par les poètes, il attribue ce nombre fameux à l'auteur de la *Thébaïde* : « C'est un mérite de la légende, dit-il, un mérite du poète de Thèbes que les *Sept contre Thèbes* soient devenus un cercle fermé de héros, un nom propre. » Cette opinion n'a pas trouvé grand crédit. On peut objecter à Wilamowitz le témoignage unanime des anciens et non seulement celui de Pausanias, mais celui du poète thébain Pindare, qui est formel. Il y a plus : si le nombre *Sept* vient de la *Thébaïde*, comment le trouve-t-on dans l'*Iliade* (IV, 406) (2) et dans l'*Odyssée* (XI, 263) ? Il y avait, avant la *Thébaïde*, sinon des poésies, du moins des légendes sur les Sept Portes de Thèbes. *Sept* est un nombre sacré (3). La *Thébaïde* connaissait assurément ces légendes, mais rien ne prouve qu'elle ait réduit pour cela le nombre

(1) Les *Sept contre Thèbes* sont de 467. La IXᵉ *Ném*, où (17 sqq.) il est question des Sept, est selon Bergk de 470 ou 468 ; la VIᵉ *Ol.* (12 sqq.) de 468.

(2) Il est vrai que le vers de l'*Iliade* et celui de l'*Odyssée* appartiennent à des morceaux ajoutés (v. page 28, n. 2, et 29, n. 1), mais on ne sait à quelle époque.

(3) Cf. Brandis, *Die Bedeutung der Sieb. Thore Theben* (Hermes, II, 259 sqq.), et surtout Herm. Diels, *Ein orphischer Demeter-Hymnus*, Wien 1902, d'après le compte-rendu de la *Berl. Phil. Woch.*, 1903, col. 1315.

des chefs argiens à sept; et l'on peut très bien supposer que les différences souvent constatées entre les poètes dramatiques et les mythographes sur les noms des chefs viennent précisément de ce que chacun choisissait un peu à son gré parmi les noms que lui fournissait l'épopée (1). Quoi qu'il en soit, voici ceux que nous connaissons :

1° Adrastos, fils de Talaos, roi d'Argos (2), descendant d'Amythaon.

2° Mékisteus, fils de Talaos (*Il.* XXIII, 679, Paus IX, 18, 1, Hérod. V, 67).

3° Hippomédon, fils de Talaos (Apd. III, 6. 3. 2), ou d'Aristomachos et d'une sœur d'Adrastos (Paus. X, 10, 3).

4° Parthénopaeos, fils de Talaos (Paus. IX, 18, 6) (3).

5° Amphiaraos, fils d'Oïklés, époux d'Ériphylé (sœur d'Adrastos) et descendant aussi d'Amythaon.

6° Kapaneus, fils d'Hipponoos et petit-fils de Proetos, roi de Tirynthe (Paus. X, 10, 3. Cf, *Il.* II, 559 sqq.).

(1) Il est possible que la *Thébaïde*, dans son énumération, ait cité beaucoup de chefs (ainsi Pausanias aurait raison), mais qu'arrivant au moment de l'assaut, elle ait désigné en particulier sept chefs pour attaquer chacun une des portes de Thèbes : de là les chiffres de Pindare et d'Eschyle. Il est à noter, en effet, qu'Eschyle ne parle que de l'assaut.

(2) Adrastos avait avec lui son cheval Aréion; v. la Sc. de l'*Il.* XXIII, 346, et la version un peu différente de Pausanias sur l'histoire de ce cheval. Cf. plus haut p. 9 sqq., n. 2). Un vase peint de Vulci, attribué à la fin du VIe s. par Dumont-Chaplain, *op. cit.* 328, nous le montre en possession d'Héraklès, et conduit par Ρολεος (S. Rein. — *Vases peints*, I, 399). Un vers de la *Thébaïde cyclique*, cité par Pausanias (VIII, 26, 8), nous assure de la présence d'Aréion à Thèbes.

(3) Pausanias dit formellement que selon la *Thébaïde* Parthénopée était Argien et fils de Talaos (IX, 18, 6); ailleurs (II, 20, 5), il dit que ce héros eut un fils nommé Promachos, un des Épigones : Parthénopaeos n'était donc pas un enfant quand il partit pour Thèbes. Cependant il est hors de doute qu'il était d'origine arcadienne et que les Argiens l'ont accaparé, comme Adrastos, Aréion et Amphiaraos. — Les mythographes ont fait à son sujet et à cause de sa mère de nombreuses confusions (Apd. III, 8-2, 6 sqq.).

7° Étéoklos, fils d'Iphis, beau-frère de Kapaneus, petit-fils de Proetos (Paus. X 10, 3).

Ces sept chefs étaient argiens (Apd. III, 6,3).

8° Polynice, fils d'Œdipe, Thébain.

9° Tydeus, fils d'Œneus, Étolien.

Pausanias ajoute un 10e nom qu'il assure avoir vu à Delphes dans un groupe de statues envoyé par les Argiens et représentent les Sept : Halithersès (1).

Avant leur départ, selon Pausanias (II 19 8), les chefs argiens, rassemblés près de l'autel de Zeus Ὑέτιος, jurèrent de rétablir Polynice sur son trône ou de mourir jusqu'au dernier. Est-ce une tradition locale argienne, dont le fameux serment des Sept (Esch. *Sept*, 42 sqq,) aurait donné l'idée ? ou bien les Argiens comme Eschyle lui-même se sont-ils souvenus de la *Thébaïde* ? Il est impossible de le dire.

5°. — Les jeux Néméens.

Sur le chemin de Thèbes, à Némée, l'armée argienne ayant manqué d'eau, Hypsipylé, fille de Thoas, roi de Lemnos, et esclave de Lykourgos, roi de Némée, abandonna son nourrisson Opheltès pour indiquer une source aux guerriers et en son absence un serpent tua l'enfant. Les Argiens, après avoir apaisé Lykourgos, firent à Opheltès — surnommé en présage, par Amphiaraos, Ἀρχέμορος — de magnifiques funérailles, et fondèrent en son honneur les jeux Néméens.

Aucun de ces détails (racontés par tous les mythographes,

(1) Paus. (X, 10, 3). Ce prétendu Halithersés remplace dans l'énumération de Pausanias Parthenopaeos qui n'est pas cité. Mais Pausanias donne huit noms et il est probable que cette statue appartient à un autre groupe (cf. Robert, *Hermès*, XXV, 412 n. 2).

Peut-être aussi y avait-il parmi les chefs, un neveu d'Adrastos, Lykourgos, fils de Pronax (Apd. I, 9, 13, 2), que Stésichore dit ressuscité ainsi que Kapaneus (Apd. III, 10, 3, 12), et qui est représenté sur le trône d'Amyklées luttant avec Amphiaraos, malgré Adrastos et Tydeus (Paus. III, 18, 12).

qui les avaient puisés peut-être chez Pindare, Bacchylide, et les Tragiques), ni même l'épisode lui-même ne nous sont connus par l'épopée. L'épisode est cependant fort ancien ; mais dès l'origine on se trouve en présence de trois versions : l'une attribue la fondation des jeux à Heraklès, vainqueur du lion de Némée : nous la connaissons par Callimaque (cf. *Callimachea*, O. Schneid. II, 65), et par un scoliaste des Néméennes (*Argument des Ném.* Boeckh, II, 424). L'autre fait honneur de cette institution à Adrastos, réfugié à Sicyône. C'est à Pindare (*Ném.* IX, 8 sqq.) que nous la devons : elle est confirmée par un passage d'Elien (*Var. Hist.* IV, 5) qui nous apprend que les jeux de Némée furent fondés en l'honneur de Pronax, frère d'Adrastos, tué par Amphiaraos, confirmée aussi par une scène du Trône d'Amyklées qui nous montre Lykourgos, roi de Némée, fils de Pronax (1), aux prises avec Amphiaraos, et les combattants séparés par Adrastos et par Tydeus (Paus. III, 18. 12). Une troisième version enfin, la plus répandue, attribue les jeux à l'expédition des Sept et à la mort d'Archémoros : c'est celle de Pindare, dans une autre *Néméenne* (VIII, 51 sqq.),

(1) Apd. (I, 9, 13, 2 et I, 9, 14) distingue ce Lykourgos, fils de Pronax, du roi de Némée, Lykourgos, fils de Phérès. Mais cette distinction est sans valeur. La scène sculptée sur le trône d'Amyklées et conservée par cinq vases peints (mais il n'y a qu'un vase peint sur lequel on puisse être fixé : S. Reinach, II, 273; les autres I, 381, 382; II, 284. etc... ont un sujet des plus douteux) représente évidemment Lykourgos, fils de Pronax. Et les passages d'Élien (*Var. hist.* IV, 5) et de Pindare (N. IX, 8 sqq.) prouvent aussi malgré Welcker (II, 351) que Pausanias a bien lu les noms : Lykourgos, fils de Pronax, tué par Amphiaraos, ne devait chercher qu'une occasion de venger son père ; de là ce combat que n'expliquerait pas le caractère d'Amphiaraos. Mais Adrastos et même Tydeus — qui craignent de compromettre le succès de l'expédition — doivent s'interposer (surtout si, comme on peut le conclure de Stésichore (Apd. III, 10), Lykourgos faisait lui-même partie de cette expédition). Il y a donc dans ce vase peint le souvenir de deux traditions : l'une des démêlés argiens, l'autre de la guerre thébaine. Il en devait être ainsi dans la *Thébaïde*; et par suite, il est assez vraisemblable, malgré Bethe (*op. cit.* 49, note 11), que cette sculpture soit inspirée du vieux poème.

celle de Simonide (fr. 52) et de Bacchylide (VIII, 1-22). La première version peut s'accorder avec les deux autres : rien n'empêche en effet de voir dans les jeux fondés, soit en l'honneur d'Archémoros, soit en l'honneur de Pronax, un souvenir de ceux qu'avait fondés Héraklès, vainqueur du lion de Némée. La seconde version est assurément plus ancienne que la troisième ; mais il ne me semble pas qu'on puisse la rattacher à la *Thébaïde*, plus éloignée des dissensions intestines d'Argos. Je pense que c'est la troisième qui appartient à la *Thébaïde* (cf. Eschyle selon le Scoliaste de Pindare. *Arg. ad Nem.* Boeckh, 424 sqq.). L'auteur de ce poème aura fondu ensemble une vieille légende argienne et une vieille légende sicyonienne ; mais on retrouve des traces de soudure dans cette lutte d'Amphiaraos contre Lykourgos qui ne peut s'expliquer que par l'antique légende argienne. Quant au rattachement de la légende des Sept avec les légendes lemniennes par l'introduction d'Hypsipylé, peut-être le doit-on aux *Épigones*.

6° L'expédition argienne en Béotie. Combat sur l'Isménos.

Nous avons vu que selon Homère (*Il.* IV, 382 sqq.), les Argiens arrivés sur les bords de l'Asôpos tentèrent une dernière démarche de conciliation, et envoyèrent en ambassade Tydeus : celui-ci commença par les provoquer à des jeux, et les vainquit tous. Les Kadméones, irrités de sa force et de son adresse, se mirent en embuscade sur son chemin pour le tuer, mais Tydeus les massacra tous à l'exception de Maeon.

Bethe (*op. cit.* 175) a fort reproché à Welcker d'avoir fait entrer dans sa reconstruction de la *Thébaïde* cet épisode « invraisemblable », pure « vantardise ». Je n'oserais pas assurer qu'il fît en effet partie de la *Thébaïde* ; je l'en crois cependant tiré, pour cette raison notamment que le poète argien de la *Thébaïde* travaillant sur une légende thébaine

très défavorable à Argos, a cherché par tous les moyens à rejeter les torts sur Thèbes ; et n'était-ce pas un bon moyen de jeter l'odieux sur cette ville que de lui attribuer un attentat monstrueux sur un ambassadeur ? Il est clair qu'après cette embuscade, les Argiens ne pouvaient plus renoncer à la guerre ; et leur expédition s'en trouve justifiée (1).

Faut-il ajouter — pour répondre au reproche d'invraisemblance et de vantardise — que le poète, fâché d'avoir à montrer plus tard la mort de ses héros, devait les relever d'abord par des exploits inouïs, et prouver que s'ils périrent ce n'était pas faute de force ou de courage, mais par trop de confiance en cette force et ce courage (σφετέρῃσιν ἀτασθαλίῃσιν comme dit l'*Iliade*, IV, 409) ?

Les Argiens, offensés, s'avancèrent donc, et selon, le sûr témoignage de Pausanias, trouvèrent sur les bords de l'Isménos l'armée thébaine renforcée par les Phocidiens et les Minyens, et la vainquirent (2). Les Thébains se réfugièrent derrière leurs murailles. Et les Argiens se préparèrent à donner l'assaut.

7° L'Assaut

C'est alors que se place logiquement — si la *Thébaïde* en a parlé — le sacrifice de Menoïkeus, fils de Créon, « qui se tua volontairement selon un oracle d'Apollon Delphique lorsque Polynice et son armée vinrent d'Argos » (Paus. IX, 25-1). Bien que Pausanias n'accompagne ces mots d'aucune de ces formules (λέγουσι, Θηβαῖοι ἀποφαίνουσι, etc.) qui indiquent

(1) Selon Wecklein (*op. cit.*, 663) cet épisode est tiré d'une *Tydéide*. Richter, qui juge la *Thébaïde* antérieure à l'*Iliade*, le fait venir de cette *Thébaïde* (*op. cit.*, 20). Une discussion sur ce point importe peu : que l'auteur de la *Thébaïde* ait trouvé l'épisode dans l'*Iliade* ou ailleurs, il a dû s'en emparer sans nul doute.

(2) Apd. parle aussi d'une défaite des Thébains. Eurip (*Phén.* 1141 sqq.) dit au contraire qu'ils furent vainqueurs : c'est évidemment faux. Pourquoi, vainqueurs, se seraient-ils retirés dans la ville?

chez lui une légende étrangère à la *Thébaïde*, je doute cependant que l'épopée ait raconté cet épisode, tel du moins qu'il nous est présenté ici. Eschyle et Sophocle parlent du fils de Créon (*Sept*, 474 sqq., *Antigone*, 1303) ; mais tous deux l'appellent Mégareus, et, tout en louant sa bravoure et « son sort illustre », ne laissent pas entendre un dévouement extraordinaire. — C'est Euripide (*Phén.*, 1090 sqq.) qui loue le premier Ménoïkeus de s'être tué pour son pays, et sa version a prévalu : Apd. (III, 6, 7, 8), Hygin (68) la rapportent également. Or Euripide a maintes fois mis sur la scène des victimes volontaires. Outre Ménoïkeus, Makaréa (*Hérakl.* 474) s'immole, Praxithéa (dans *Érechtheus*) immole ses enfants : Iphigénie et Polyxène, forcées de mourir, meurent avec joie ; or Iphigénie du moins mourait à regret, traînée à l'autel, chez Eschyle, et cela sans doute était moins héroïque, mais plus naturel, plus primitif. J'incline donc à penser qu'Euripide est l'inventeur de cette scène à effet, que dans l'épopée Ménoïkeus (ou Mégareus) (1) mourait bravement, donnant un grand exemple de courage, mais en combattant.

Il n'est pas probable que les légendes thébaines primitives aient eu l'idée d'un courage de cette nature : l'auteur de la *Thébaïde* n'a pas pu le leur attribuer. Enfin, cette mention d'un oracle de Delphes, inconnu encore peut-être à l'époque où dut être composée la *Thébaïde*, marque assez que Pausanias a puisé à une autre source ou simplement suivi l'opinion commune faite par Euripide et accueillie par les Thébains.

L'assaut, divinement effroyable si l'on en croit les tragiques, mais réduit à des proportions plus humaines par Pausanias, fut désastreux pour les Argiens. Périklyménos

(1) Hygin à deux reprises (67 et f. 242) dit qu'un autre Ménoïkeus, père de Jokasté (cf. Paus. IX, 5, 13), dans une autre circonstance se sacrifia aussi volontairement pour Thèbes. Nous verrons que cette tradition est peut-être empruntée à Euripide encore, du moins à un poète dramatique de son école.

tua Parthénopée d'un coup de pierre (1), Kapaneus tomba du haut des remparts, foudroyé par Zeus lui-même selon les tragiques, et selon la *Thébaïde* aussi très probablement. Homère il est vrai, ne dit rien de sa mort, et se borne à lui donner les épithètes de ἀγακλειτός (*Il.* II, 564) et de κυδάλιμος (IV, 403). Son fils Sthénélos ne joue aucun rôle important dans l'épopée troyenne, à l'encontre de Diomède, fils de Tydeus. Mais Tydeus était le favori d'Athéné, et Kapaneus assurément était l'ennemi des dieux : comment un dieu protégerait-il son fils sous Ilion ? Dans le silence d'Homère, il me paraît légitime d'accepter la tradition formellement exprimée par les trois tragiques et par nombre de mythographes, nulle part contredite en tout cas. Le texte de Pausanias bien compris nous y autorise : « C'est à cet endroit, *dit-on*, que Kapaneus, fils d'Hipponoos, dans un assaut trop impétueux contre les murailles, fut frappé par la foudre ». Le mot « dit-on » (λέγουσι) porte sur l'endroit (ταύτῃ) et non sur le fait même. Ce doit être ici la version épique d'un épisode raconté ailleurs d'une façon trop rationaliste et prosaïque (cf. IX, 9,3). Au reste ni les traditions thébaines, si contraires à Argos, ne devaient répugner à un récit qui montrait clairement l'impiété d'un Argien, ni l'auteur argien de la *Thébaïde* ne devait repousser une version qui montrait un de ses héros digne d'être combattu par le roi des dieux lui-même.

8° Combat d'Étéocle et de Polynice

Ici trouvait place dans le poème cyclique le combat des deux frères. Polynice, voyant le succès de son expédition compromis par la résistance victorieuse des Thébains der-

(1) C'est Euripide (*Phén.* 1157 sqq.), qui nous apprend ce détail (cf. Aristodémos (Sc. *Eur. Phœn.*, 1156, *H. C. F.*, III, 309,4). Je l'accepte, Euripide ayant comme la *Thébaïde* (Paus. IX, 19, 6) nommé Periklymenos le meurtrier de Parthénopaeos. Les Thébains (Paus. *ib.*) l'appelaient Amphidikos, Eschyle (*Sept*, 558) Aktôr.

rière leurs murailles, et la mort de deux des meilleurs chefs argiens, poussé peut-être aussi par les reproches des siens, provoqua son frère à un combat singulier. Pausanias déclare en effet qu'il fut le provocateur (IX, 5, 12); de même Euripide (*Phén.* 621, sqq.). Étéocle accepta. La première partie de la lutte était représentée sur le coffret de Kypsélos. « Polynice, tombé sur un genou, est pressé par Étéocle, dit Pausanias (V, 19, 6) (1). Derrière Polynice est debout une femme ayant les dents et les ongles recourbés comme une bête féroce. Une inscription la nomme Kère, indiquant que c'est le destin qui fait mourir Polynice et qu'Étéocle succombe à ses crimes (2). »

Cette interprétation de Pausanias est peut-être fantaisiste; et le coffret de Kypsélos ne s'inspirait peut-être pas de la *Thébaïde*. Ce qui est certain, toutefois, c'est que les deux frères moururent sous les coups l'un de l'autre.

9° Sortie des Thébains

Après ce duel, comme le disent Pausanias et Euripide (*Ph.* 1465 sqq.), les Thébains firent une sortie et la lutte définitive s'engagea entre eux et les Argiens. Le Thébain Mélanippos se distingua entre tous : il tua Mékisteus, frère d'Adrastos (Hérodote V, 67, Paus. IX, 18-1) et Tydeus (Paus. *ib.*). Ce dernier, renommé pour sa fougue et sa férocité, meurtrier d'Isméné selon Mimnerme (*Arg ad Soph. Antig.*), Phé-

(1) Euripide (*Ph.* 1390 sqq.) paraît donner au combat des péripéties différentes : selon lui c'est Polynice qui blessait le premier son frère à la jambe. Au reste, la scène du coffret marque peut-être le moment où, selon Euripide, Polynice est mortellement blessé et en cet état tue Étéocle qui s'approche pour le dépouiller.

(2) Le combat d'Étéocle et de Polynice est aussi représenté sur des urnes sépulcrales étrusques (*Gaz. archéol.*, VII, (1881-82), 64, 68. Sur une urne d'albâtre les deux frères mortellement blessés sont représentés étendus, et près d'eux se tient une femme ailée, l'épée nue (conception empruntée à la figure de la nuit, du *Bouclier d'Héraklès*, 248 sqq.).

rékyde (Sc. *Eur. Ph.* 53) et un vase peint (1), ne se démentit pas dans la mort. Irrité à l'excès contre Mélanippos qui l'avait blessé, il souhaita une vengeance sauvage et Amphiaraos lui ayant jeté son ennemi mort, il lui brisa le crâne avec les dents et dévora sa cervelle. Athéné, qui lui apportait du ciel l'immortalité, recula d'horreur et s'en retourna. Telle est la version de Phérékyde (*Sc. Il.* V, 126) et celle de Bacchylide (Sc. *ad Aristoph. Aves*, 1535). Apd. (III, 6-8-4) raconte qu'Amphiaraos lui avait apporté son ennemi parce que, le haïssant et connaissant sa férocité, il attendait de lui un acte sauvage qui lui aliénerait les dieux (2). Les Tragiques (*Sept*, 587, Soph., *fr.* 731, Eur., *fr.* 537) ne parlent ni d'immortalité, ni de vengeance d'Amphiaraos (3), mais déclarent aussi qu'il rongea la tête de Mélanippos. Pausanias n'affirme pas (λέγουσι, IX, 18,2) qu'Amphiaraos lui apporta le cadavre de Ménalippos, et ne dit rien de son dernier exploit. Homère n'en parle pas davantage. Aussi ignore-t-on la version de la *Thébaïde ;* mais il n'est pas invraisemblable qu'elle ait attribué à Tydeus cette barbarie moribonde. Comme le note Welcker (II, 364, note 106), ce trait a une rude couleur épique, et les légendes thébaines ne devaient pas hésiter à en charger la mémoire d'un ennemi acharné. Il est probable d'ailleurs, comme nous l'avons vu, qu'à l'origine Tydeus, symbole du sanglier, était représenté comme mourant de

(1) Sur une amphore de Caeré bien connue, Isméné est couchée sur un lit, Périklymenos s'enfuit, et l'on aperçoit à cheval l'éphèbe Ωλυτός. Cette peinture correspond mal avec le récit de Phérékyde, qui dit qu'Isméné fut tuée près de la source Ismène. Il semble plutôt — comme l'a cru Pottier (*Vases antiques du Louvre*, I, 58) — qu'Isméné est ici représentée comme la femme de Tydeus et Périklyménos comme son amant. — Au reste rien ne prouve que cette scène — celle dont parlent Mimnerme et Phérékyde, comme celle du vase peint — soit empruntée à la *Thébaïde*.

(2) Ces sentiments prêtés à Amphiaraos par Apollodore ne paraissent pas de l'époque héroïque et épique. On y sent un raffinement de haine plus digne d'une tragédie.

(3) Mais Eschyle (*Sept*, 575 sqq.) connaît la haine d'Amphiaraos pour et Tydeus Polynice.

cette façon barbare. Pour toutes ces raisons maint poème devait rappeler cet épisode, mais il est impossible de distinguer sur ce point la version de la *Thébaïde cyclique.*

10° Disparition d'Amphiaraos. — Anéantissement de l'armée argienne. — Fuite d'Adrastos

Mais, malgré la mort de Mélanippos et sa propre valeur, Amphiaraos est entraîné par la déroute des Argiens, et il va périr (Pind. *Ol.* VI, 21, Apd. III, 6, 7, 8), quand Zeus ouvre la terre sous les pieds de l'illustre devin, avant que Périklyménos le frappe au dos de sa lance; avec Amphiaraos est englouti Batôn (1). « Batôn était parent d'Amphiaraos et appartenait comme lui à la famille des Mélampodides; tandis qu'il servait d'aurige à Amphiaraos dans le combat qui suivit l'assaut manqué des Argiens contre Thèbes, il disparut dans le même gouffre que son maître et son char. » Paus. II, 23,2. L'endroit est contesté, les Thébains disant : « sur la route de Potnies à Thèbes (P. IX, 8,3), les Tanagréens désignant Harma (P. IX, 19,4). Mais Pausanias ne paraît pas mettre en doute le fait lui-même. L'*Odyssée*, il est vrai (XV, 247), se borne à dire qu'il mourut sous Thèbes, sans faire allusion à aucune circonstance merveilleuse; et l'on en pourrait conclure que la légende n'existait pas encore à l'époque où fut composé cet épisode du XVe chant, pourtant récent et emprunté soit à la *Mélampodie* (W. Christ, *Zur Chron.* 8), soit même à la *Thébaïde*. Mais Pindare et les Tragiques la connaissent et la rapportent : ils ont dû la prendre dans les épopées thébaines. Et, au surplus, même

(1) Quelques-uns, selon Apd. III, 6, 7, 6, l'appellent Élatôn. N'y a-t-il pas là une confusion de lettres pour Batôn? Le Scoliaste de Pindare (*Ol.* VI, 21) l'appelle Schoinikos, mais si l'on considère qu'A. passe pour avoir été englouti sur les bords de l'Isménos, et que quelques anciens ont confondu l'Isménos et le Schoineus (Eutecnius *in Metaphras. Theriac.*, cité par Unger, *Parad. Theb.* 169), on peut penser qu'Amph. ayant été surnommé à cet endroit Σχοινικὸς, on a pris ce surnom pour le nom de son aurige Batôn.

en ne tenant nulle compte de l'origine naturaliste que nous avons supposée au personnage d'Amphiaraos (1), n'est-il pas très croyable que des circonstances merveilleuses aient accompagné la fin d'un guerrier-devin qui était le grand héros du poème? Lui disparu, en effet, toute l'armée argienne périt (Paus. IX, 9, 3), à l'exception d'Adrastos (2) qui pleura Amphiaraos : « Je pleure l'œil de mon armée, à la fois bon devin et bon à la lance (3). » Adrastos s'enfuit seul « portant des vêtements de deuil, avec Aréion à la crinière azurée (4) ».

11° La Sépulture

La victoire était complète. Créôn succéda à Étéocle, mort peut-être sans enfants (cf. *Sept*, 828), bien que Pausanias (XI, 5, 13) et sans doute les *Épigones* lui aient donné

(1) Voir page 11 sqq. On sait que les Thébains eux-mêmes, qui d'ailleurs possédaient son temple et son oracle, l'ont honoré particulièrement (cf. Paus., IX, 8, 3, 19, 4, et Eschyle, *Sept*, 609-611). Une légende, dont l'origine est inconnue et qu'on cite seulement parce qu'elle est gracieuse, rapportait que pendant un repas avec les chefs un aigle prit sa lance, et, s'envolant, la laissa retomber. Elle fut changée en laurier, et au même endroit Amphiaraos fut englouti (Lysimaque d'Alexandrie, cité par le sc. d'Eurip., *Hipp*. 545).

(2) Bethe (*op. cit.* 65 sqq.) assure que la *Thébaïde* seule sauvait Adrastos et que, dans la prétendue *Amphiaraïde*, Adrastos périssait comme tous les Argiens; cela revient à nier, puisque l'*Amphiaraïde* de Bethe est justement notre *Thébaïde*, que dans cette épopée Adrastos disparût. Mais Bethe se trompe (ainsi que H. Usener, *Der Stoff der Griechen Epos* (1897) Absch. IV) : 1° si les deux fils du Mysien Mérops (*Il.*, II, 828 sqq.) forment un couple analogue au couple Adrastos et Amphiaraos d'Argos, ils ne sont pas cependant ce couple lui-même: donc, qu'ils soient tués tous deux sous Troie par Diomède (*Il.* XV, 328 sqq.), cela ne peut prouver qu'Adrastos et Amphiaraos aient péri l'un et l'autre sous Thèbes; 2° si Homère (*Il.*, IV, 409) et Hésiode (*Tr. et J.* 162 sqq.) disent que tous les Argiens périrent sans exception, c'est qu'ils suivaient les vieilles légendes, comme nous l'avons vu (page 48 sqq.); mais la *Thébaïde* a souvent modifié ces légendes.

(3) Vers de Pindare (*Ol.*, VI, 23 sqq.) qu'Asklépiades Tragilensis disait emprunté à la *Thébaïde cyclique*.

(4) Vers de la *Théb. cyclique* conservé par Pausanias, VIII, 25, 8.

un fils, Laodamas. Le premier acte de Créon fut-il, selon la *Thébaïde*, de défendre qu'on inhumât les Argiens? Toute la tradition l'assure, depuis les tragiques. Pausanias lui-même écrit (I, 39 sqq.) : « Non loin du puits de Métanira on voit un temple et les tombeaux de ceux qui périrent sous Thèbes. En effet Créon qui régnait à Thèbes, en qualité de tuteur de Laodamas, fils d'Étéocle, ne permit pas aux parents des morts de les enlever et de les inhumer. Alors Adrastos demanda l'appui de Thésée. Une guerre s'engagea entre Thèbes et Athènes, et Thésée vainqueur fit porter les cadavres à Éleusis et les fit inhumer à cet endroit. »

Il est évident pourtant que les légendes thébaines, une des sources de la *Thébaïde*, n'attribuaient pas à Créon cet édit monstrueux (1). Plus tard même ils nièrent. Nous le verrons par Pindare ; voici ce qu'en dit Pausanias (*ibid.*) : « Les Thébains disent qu'ils ont d'eux-mêmes permis la sépulture et nient qu'ils aient jamais eu de guerre avec Athènes. » Ils montraient encore du temps de Pausanias (IX, 18-2), près du tombeau de Mélanippos, le tombeau de Tydeus, inhumé par Maeon, et s'appuyaient sur un vers d'Homère (*Il.* XIV, 114) pour prouver qu'ils avaient rendu ou laissé rendre les derniers honneurs à leurs ennemis. — Pindare (*Ol.* VI, 15 sqq.) déclare, nous l'avons vu, qu'Adrastos pleura Amphiaraos devant Thèbes et devant sept bûchers fumants ; et le scoliaste dit à ce propos (Boeckh, II, 133) qu'il y avait, près de Thèbes, un lieu appelé les « Sept Bûchers » (ἑπταπυραί). (2)

Il en faut croire Pindare et les Thébains. Si nous exami-

(1) Sur les coutumes primitives et le respect des morts aux temps héroïques, voir Welcker (II, 367-8).

(2) Aristodémos (*Sc. Ol.* VI, 23) dit que les 7 bûchers sont ceux des Argiens tués sous Thèbes. Le même (*Sc. Eur. Phœn.*, 159) dit « qu'il n'y a à Thèbes aucun tombeau pour les Niobides » quoi qu'ait prétendu Euripide. — Mais un autre historien, Arménidas (*Sc. Ol.*, VI, 23), doute si ce lieu désigne les tombeaux des Sept ou ceux des Niobides. Il n'y a rien à tirer de ces témoignages.

nons en effet les témoignages des Tragiques, nous apercevons, comme il nous est arrivé déjà, une progression constante dans le crime des Thébains. Euripide dans les *Suppliantes* déclare que les Thébains ne rendirent les cadavres qu'après un combat avec Thésée, Eschyle (*Éleusiniens*, cf. Plutarque *Thésée*, 29) dit qu'ils se laissèrent persuader (1). Il n'y a donc plus lieu de croire qu'il y ait eu combat, bien que les mythographes, comme Apd. d'Athènes et Hygin, aient accepté toute la version d'Euripide. Sans doute, Athènes était déjà assez connue quand fut composée la *Thébaïde*, de même Thésée : Homère (2), qui en parle, ne dit cependant rien de cet exploit ; il est donc probable que les Athéniens on inventé cette légende pour se glorifier (3). En effet, le vers d'Homère (*Il.* XIV, 114) est décisif : Zénodote l'avait *obélisé*, mais parce qu'il n'osait pas résister à tous les témoignages contraires, non parce que la *Thébaïde* affirmait le fait. De même, Pausanias (4), qui le cite, paraît cependant douter, parce que la tradition depuis les tragiques lui paraît trop forte. En fait, bien que plusieurs éditeurs modernes — à la suite de Zénodote — tendent à rejeter le vers, le vers est parfaitement à sa place

(1) Sur les *Éleusiniens*, v. Hauvette, *Mélanges H. Weil*, 159-178, et ici page 137.

(2) Cf. notamment *Od.* XI, 631.

(3) Les Athéniens n'ont pas sans doute inventé l'édit de Créon, mais bien leur intervention, et Eschyle l'a consacrée. O. Muller (*H. de la Litt. gr.* II, 442) remarque avec raison qu'Eschyle n'hésite pas à sacrifier une légende étrangère au profit d'une légende athénienne. C'est ainsi que dans l'*Orestie* il adopte la tradition locale qui rattache l'institution de l'Aréopage à la purification d'Oreste. Au surplus un poème épique, quelque *Théséide*, peut aussi avoir imaginé cette version pour assimiler Théseus à Héraklès : on voit en effet dans les chapitres 25-28 de l'histoire de Thésée dans Plutarque, avec quelle application on s'attacha à calquer la vie de Thésée sur celle d'Héraklés.

(4) Nous avons remarqué que le témoignage de Pausanias n'est pas une preuve certaine, dans les autres livres que le IXe. Encore dans celui-ci avons-nous dû faire quelques réserves. Pausanias remonte aux sources, tant qu'il le peut ; mais une tradition bien établie pendant des siècles et par tous les auteurs l'influence certainement.

et ne porte nul signe d'interpolation (cf. Ameis-Hentze *Anhang. Odyss.* XI). Et c'est un témoignage, à mon avis décisif. Welcker (II, 367) l'accepte également, ainsi que l'affirmation de Pindare ; mais il voit cependant qu'il a dû y avoir quelque édit prohibitif, et il imagine que c'est Adrastos seul qui, par sa parole persuasive (Tyrtée, cité par Stobée, *Flor.* 511 ; Platon, *Phèdre*, 269 a ; Nicéphore, *Rh. gr.* I, 494 sqq.) a fait revenir Créon sur son édit (1). Bethe (*op. cit.* 95) s'est moqué à ce propos de l'esprit inventif et fécond en ressources de Welcker. Cependant Welcker a eu raison : une épopée imagina un édit prohibitif; mais cette épopée n'a pas été peut-être la *Thébaïde* ; il en faut plutôt attribuer l'honneur aux *Épigones* ou à l'*Alkméonide*, qui ont sans nul doute enchéri de toutes leurs forces l'une sur l'autre et sur la *Thébaïde*. Afin de justifier de plus pleinement la seconde expédition, comme l'avait fait du reste le premier poème pour celle qu'il racontait, l'auteur des *Épigones* ou celui de l'*Alkméonide* — peut-être tous les deux — ont assuré que les Thébains avaient défendu de rendre les derniers honneurs aux Argiens tués. Hygin (*f.* 70) donne cette raison à la seconde invasion, et Hygin n'est pas — on l'a vu — une autorité sûre pour l'époque héroïque, mais le lien apparaît si logique que son existence semble s'affirmer assez d'elle-même (2).

(1) Cf. Wecklein, *op. cit.*, 677.

(2) Si la *Thébaïde* ne disait rien de ce refus de sépulture aux Argiens, du moins ne montrait-elle pas Polynice jeté aux chiens et aux oiseaux; et ne parlait-elle pas du dévouement d'Antigone? Rien ne le prouve, malgré Bethe (165), Wecklein (676) et Richter (28). Sur ce point encore on retrouve chez les Tragiques ce que j'ai déjà appelé la progression dans le crime des Thébains. Eschyle (*Sept*, 1005 sqq.), parle de l'édit de Créon concernant Polynice (notons qu'il ne dit rien des Argiens), mais ne menace pas de mort quiconque oserait l'enfreindre. Encore Bergk (*Phil.* XII, 579) a-t-il soutenu que cette scène était une addition postérieure, et Weil (*Rev. des Études gr.* 1888, 1-17) est-il prêt à l'admettre (v. plus loin p. 136). Sophocle, dans *Antigone*, parle des menaces de mort, mises à exécution (notons encore qu'il ne dit à peu près rien — si même il dit

Comment donc se terminait la *Thébaïde*? Sur les derniers honneurs rendus aux Argiens non vengés et sur une oraison funèbre d'Adrastos (Pind. *Ol.* VI, 15 sqq.)? Quelle fin pour une épopée favorable à Argos! Mais la fin était difficile pour un poète qui chantait une expédition en tout cas désastreuse, et usait de légendes thébaines, heureuses assurément de cette issue. Il est probable toutefois que pendant les funérailles une voix prophétique s'élevait, peut-être celle d'Aréion le cheval divin qui, à l'exemple de Xanthos et Balios (*Il.* XIX, 400-420), prédisait à Adrastos dans des temps prochains une guerre favorable et la vengeance (1).

Voilà les conjectures que j'ai crues les plus vraisemblables sur le contenu de la *Thébaïde*, ce poème si célèbre qu'on l'a presque égalé à l'*Iliade* et à l'*Odysée*, si maltraité par le temps, et cependant le mieux conservé du cycle thébain. Rares sont les renseignements certains qui nous reportent au poème lui-même, rares aussi les passages de Pausanias qui nous en offre un résumé fidèle. Presque partout où ces secours m'ont manqué, j'ai préféré ne pas conclure ; et j'ai même incliné à rayer de la *Thébaïde* les détails importants qu'on lui attribue, mais que l'*Iliade* ou rejette ou seulement passe sous silence. Non certes que toute la *Thébaïde* ait pu entrer dans l'*Iliade* qui est assurément anté-

quelque chose — des autres Argiens). Euripide, dans les *Phéniciennes*, suit la version de Sophocle sur Antigone, et, dans les *Suppliantes*, montre les Argiens sauvés des chiens seulement par Thésée. — Du reste il est si peu question d'Antigone dans l'antiquité (Homère ni Pindare ne la nomment nulle part) que son dévouement paraît bien une invention postérieure, peut-être de Sophocle lui-même. Les Thébains pourtant en montraient un témoignage : ils appelaient *Syrma d'Antigone* un lieu où Antigone avait traîné sur un bûcher le cadavre de Polynice (Paus. IX, 252); mais cela prouve simplement qu'on n'avait pas inhumé Polynice avec les Thébains — ce qui est assez naturel.

(1) Cf. Euripide, *Suppl.* 1213 sqq.; O. Muller (*Hist. de la Litt. gr.*, I, 141). C'est évidemment cette fin, si extraordinaire dans un poème épique, qui a le plus contribué à faire réunir les *Épigones* et la *Thébaïde* en un seul poème.

rieure ; mais l'*Iliade* a connu les légendes essentielles dont s'empara le poète de la *Thébaïde*, et les péripéties les plus éclatantes ont dû figurer dans les poèmes homériques.

D'ailleurs une grave difficulté subsiste, qui a surtout contribué à jeter le doute sur des épisodes intéressants, et attribués communément à la *Thébaïde* : c'est le heurt continuel dans l'épopée des deux éléments fondamentaux, l'élément thébain et l'élément argien (1). Il est évident qu'à l'origine des traditions thébaines donnaient à Thèbes tous les avantages, le droit, la force, la victoire. Les noms des deux frères ennemis, Étéocle et Polynice (2), le beau rôle attribué à Étéocle, l'odieux jeté sur Polynice, la glorification des Thébains Périklyménos et Mélanippos, la réputation de féroce impiété marquée sur le front de Tydeus et de Kapaneus, tout ici nous révèle le noyau primitif thébain. Or ces traditions thébaines sont mises en œuvre par un poète sympathique à Argos qui mêle sans doute aux légendes ennemies des légendes argiennes et qui triture et transforme ces éléments contradictoires pour en composer la gloire de la grande ville peloponnésienne. Les titres du poëme (*Thébaïde* ou *Expéd. d'Amphiaraos*), le premier vers, les exploits des Argiens malheureux, l'accaparement perpétuel par les Argiens de héros étrangers comme Adrastos et Parthénopée et des jeux mêmes de Némée, tout nous révèle une âme argienne. Et quelle que soit l'habileté de l'auteur — habileté dont nous ne pouvons plus juger aujourd'hui — toujours nous sentons la contradiction qui a fait croire à Bethe, qu'il avait existé deux poèmes. C'est elle qui nous empêche de voir nettement si Tydeus en mourant a dévoré ou non le crâne de son ennemi, si Ampha-

(1) Voir plus haut, pages 45 sqq.

(2) Je sais bien que l'étymologie des vieux mots grecs est toujours incertaine, et que, fût-elle assurément vraie, une étymologie n'est pas une biographie. Cependant, il y a des noms parlants, et il me paraît impossible que ces noms, comme « Étéocle » et « Polynice », aient été donnés au hasard.

raos a été tué ou englouti vivant, etc.; car là où nous pourrions dire avec assurance : « ceci est Thébain, donc appartient à la *Thébaïde* », le souvenir de l'Argien auteur du poème nous oblige à douter ; et d'autre part les légendes thébaines étant fort anciennes et sans nul doute fort répandues, elles ont pu à la rigueur pénétrer dans l'*Iliade* avant qu'existât la *Thébaïde*, si bien que de conclure de l'*Iliade* à la *Thébaïde*, c'est s'exposer à l'erreur. Enfin c'est ce désaccord primordial qui nous empêche de saisir exactement le lien qui unissait la *Thébaïde* aux *Épigones*. La *Thébaïde* prévoyait-elle les *Épigones* ? Les annonçait-elle dans quelque prophétie d'Amphiaraos disparu, ou plutôt d'Aréion ? Cela paraît probable, car il est étrange qu'une épopée argienne finisse sur un désastre argien, mais il y a de grandes chances pour que les traditions thébaines n'en parlassent pas. Alors ?

Quant à la date de cette épopée, je ne puis rien dire de plus précis que précédemment (p. 19 sqq.). Mais si l'on admet, pour fixer la chronologie des œuvres poétiques, la démarcation établie par Wilamowitz (*D. Opf. am Grabe*, 20 sqq.) entre les poèmes qu'on peut appeler pré-delphiques et les poèmes post-delphiques, je ne puis attribuer la *Thébaïde* qu'au VIIIe siècle. C'est une supposition fausse en effet qui a fait croire à Wilamowitz (*op. cit.* 21) comme à Bethe, que la *Thébaïde* — la *Thébaïde* qu'il prétend refondue *(Die Bearbeitung der Thebaïs)*, — a subi l'influence d'Apollon Delphique. On ne rencontre dans ce poème « l'intervention du dieu qui rend des oracles » que si on y fait rentrer l'histoire de Laïos engendrant Œdipe malgré l'oracle du dieu. Hypothèse invraisemblable, nous l'avons assez vu : la *Thébaïde* n'a pas pu refaire l'*Œdipodie ;* c'est bien plutôt au contraire l'*Œdipodie* qui, en dépit de Bethe, a subi cette influence de Delphes, et qui par là même est démontrée postérieure à la *Thébaïde*. Peut-on dire encore avec Wilamowitz que la ruine des Sept est la conséquence de la désobéissance de Laïos, parce que dans le poème seuls sont

sauvés les prophètes du dieu Tirésias et Manto à qui Apollon donna asile ? que la loi de Delphes est exprimée par Amphiaraos, quand à son départ il ordonne à son fils Alkméon de tuer sa mère pour le venger? Non sans doute, puisque Tirésias et Manto ne sont sauvés que dans les *Épigones* qui ne sont pas la seconde partie de la *Thébaïde*, mais un autre poème; et puisque, nous l'avons vu, rien n'autorise à assurer qu'il ait été question de la vengeance d'Amphiaraos et d'Alkméon, avant ces mêmes *Épigones* ou peut-être — ou probablement — avant l'*Alkméonide*.

CHAPITRE IV

Les Épigones (1) et l'Alkméonide

I. — LES SOURCES

a) Homère, *Iliade*, IV, 405 sqq. « Nous nous glorifions d'être bien meilleurs que nos pères, car nous avons pris, nous, Thèbes aux sept portes, ayant conduit moins de guerriers contre ses murailles chères à Arès, mais confiants dans les présages des dieux et l'aide de Zeus : eux au contraire ont péri par leur présomption. »

VI, 222 sqq. : « Je ne me souviens pas de Tydeus, car il me laissa encore tout petit, quand sous Thèbes périt l'armée des Achéens (2). »

(1) Les *Épigones* et l'*Alkméonide* ayant traité partiellement du moins, le même sujet, ces deux poèmes ne peuvent guère être étudiés séparément. Je les sépare cependant, mais je serai forcé d'étudier une partie de l'*Alkméonide* en traitant des *Épigones*. Je ne ferai guère, dans les pages intitulées *Alkméonide*, que tirer les conclusions des recherches faites sur les *Épigones*.

(2) Bethe (*op. cit.* 66) s'appuie sur ces passages d'Homère (IV, 409), pour prouver que selon l'épopée première (*Amphiaraïde*) tous les Argiens et Adrastos lui-même périssaient dans la première expédition. Cet argument est d'autant moins concluant que IV, 405 sqq., c'est Sthénélos fils de Kapaneus qui parle, et VI, 222 sqq., c'est Diomède. Ces deux guerriers ayant perdu leur père sous Thèbes — et d'ailleurs un seul homme ayant été sauvé —, disent très naturellement que tous ont péri.

b) PAUSANIAS. IX, 9-4 : « Peu d'années après, avec Thersandros, Thèbes fut attaqué par ceux que les Hellènes appellent Épigones. On sait que ceux-ci ne furent pas soutenus seulement par les Argiens, les Messéniens et les Arcadiens, mais qu'ils eurent aussi les Corinthiens et les Mégariens pour alliés. Quant aux Thébains, ils furent secourus encore par leurs voisins, et une bataille acharnée se livra à Glisas entre les deux armées. Parmi les Thébains, les uns aussitôt après la défaite s'enfuirent avec Laodamas, les autres furent assiégés et se rendirent ».

Cf. IX, 33, 1 et 2, où Pausanias nous montre les Thébains pris, que les Argiens conduisent à Delphes. Tirésias meurt près de la source Tilphossa (cf. Strab. IX, 2-36), et Manto est envoyé à Kolophon.

Cf. IX, 5, 14 et 8, 6, où la fuite des Thébains et de Laodamas est très brièvement racontée; les uns fuyant vers l'Illyrie, les autres vers la Thessalie et Homolé (1).

c) THÉON. *Sc. Laur. ad Ap. Rh.* I, 308 : « Ceux qui ont écrit la *Thébaïde* disent que les Épigones consacrèrent à Apollon Manto, fille de Tirésias et l'envoyèrent à Delphes ; mais elle y rencontra Rakios, fils de Lébès, Mycénien. Et l'ayant épousé... elle vint à Kolophon ; elle y perdit courage et pleura la perte de sa patrie. De là le nom de *Klaros* à cause de ses larmes (δακρύων) (2). Cf. DIODORE DE SICILE (IV, 66, 5), qui appelle la fille de Tirésias Daphné et non Manto.

d) D'autres détails sont à recueillir chez PINDARE (*Pyth.* 39 sqq., *Ol.* II, 43 sqq.), chez Diodore (IV, 66 sqq.), et surtout chez APOLLODORE, III, 7-2 sqq.).

(1) D'autres renseignements sont à prendre chez Pausanias : nous en userons au besoin, mais sans y ajouter une foi absolue, car ils ne paraissent nullement tirés des *Épigones* mêmes, non plus du reste que IX, 33, 1 et 2, IX, 5, 14, IX, 8,6.

(2) Sur l'étymologie de Klaros et les études auxquelles elle a donné lieu, voir Bethe, 120, note 21.

L'AUTEUR du *Cert. Hom, et Hesiodi* (19 sqq., Éd. Nietzsche) nous a conservé le 1er vers du poème (de même le Sc. D'ARISTOPHANE, *Paix*, 1240).

HÉRODOTE rapporte (IV, 32) que dans les *Épigones* il était question des Hyperboréens ; et comme cette mention se rencontre dans un groupe de chapitres consacrés à Apollon, on y a vu une allusion au culte d'Apollon (cf. Bethe, *op. cit.* 39).

Wilamowitz (*Homer. Unters.* 345, 26) reproche durement à Kinkel d'omettre deux vers des *Épigones* cités par le SCOLIASTE D'*Œdipe à Colone*, 378, et signalés par Kirchhof, Mais cette attribution, déjà fort attaquée par Bergk (cf. Nauck, *Tr. gr. fr.*[2] 221) a été, démontrée fausse par Immisch (*Klaros*, 155).

e) Nous avons aussi plusieurs citations de l'*Alkméonide* : SCH. *Eurip. Andromachae*, 687 : « Tu n'aurais pas dû tuer Phôkos, ton frère (fils d'Æakos et de Psamathé) », dit Ménélas à Péleus dans la tragédie. L'AUTEUR DE L'*Alkméonide* dit au sujet de Phôkos : « Alors Télamon, égal aux dieux, de son bouclier rond le frappa à la tête, et Péleus, étendant rapidement la main, de sa hache d'airain l'atteignit au milieu du dos. »

ATHÉNÉE, XI, 460 B : « Simonide est, à ma connaissance le premier qui ait parlé de ποτήρια.... et l'auteur de l'*Alkméonide* écrit : « Ayant étendu sur une large couche de gazon les cadavres gisants, il leur présenta un abondant festin et des coupes (ποτήρια), et plaça des couronnes sur leur tête. »

Etymol. Gud. au mot Ζαγρεὺς (p. 227, 37) : L'auteur de l'*Alkméonide* dit : « Terre vénérable, et toi, Zagreus, le plus grand de tous les dieux... »

ATHÉNÉE, VII, 317 A, cite sans nom d'auteur deux vers que j'attribue à l'*Alkméonide* (1). « Fais comme le polype (la

(1) C'est sans doute un fragment d'un oracle rendu à Amphilochos par son père Amphiaraos, dans son temple de Béotie. (Cf. Pind. *Pyth.*, VIII, 39 sqq.)

poulpe ?) héros Amphilochos, mon fils : accommode-toi aux mœurs du peuple chez lequel tu vis. »

f) Apollodore, I, 8. 5. 2 : Tydeus s'exila parce qu'il avait tué... « selon l'auteur de l'*Alkméonide* les enfants de Mélas qui tendaient des embûches à Œneus son père : Phineus, Euryalos, Hyperphlaos, Antiochos, Eumédès, Sternops, Xanthippos, Sténélaos. »

Strabon (X. 2. 9) : L'auteur de l'*Alkméonide* dit que le père de Pénélope, Ikaros, eut deux fils, Alyzeus et Leukadios, et que ceux-ci régnèrent en Akarnannie avec leur père. Éphoros dit qu'ils donnèrent leur nom à (ces) deux villes.

Sc. Eurip. Orestis. 997 : « L'auteur de l'*Alkméonide* dit que le berger qui amena le troupeau à Atreus s'appelait Ant...». (Il s'agit du fameux troupeau où se trouvait l'agneau à la toison d'or envoyé, disent quelques-uns, par Hermès pour venger la mort de son fils Myrtilos tué par Pélops : c'est la version d'Euripide dans le chœur annoté par le scoliaste).

Sur les pérégrinations d'Alkmaéon, il faut citer Éphoros (Strabon, X, III, 25 et 26 — *H. G. f.*, I, 240), Apollodore (III, 7 5, 3 sqq.), Pausanias (VIII, 247 sqq.).

II. — LES ÉPIGONES

a) Rapports entre les « Épigones » et l' « Alkméonide »

Que les *Épigones* aient été pour ainsi dire calqués sur la *Thébaïde*, mais qu'ils aient modifié et précisé, selon les idées de l'époque où ils furent composés, certains détails de la grande épopée qu'ils contenaient, rien ne le prouve d'une façon certaine puisqu'il ne nous en reste rien, mais beaucoup d'indices nous permettent de le croire.

Selon l'auteur du *Certamen Homeri et Hesiodi* (Édit. Nietzsche, p. 19 sqq.), les *Épigones* avaient exactement le

même nombre de vers que la *Thébaïde* (1). Le premier vers du poème rappelait à dessein l'épopée antérieure. (Et maintenant, Muses, chantons des guerriers plus jeunes) (2). Les enfants des Sept, ou plutôt des princes, quelque nombreux qu'ils fussent, de la première expédition — étaient les chefs de cette nouvelle guerre. Ils combattirent à Glisas avant d'assiéger Thèbes, comme leurs pères avaient combattu sur l'Isménos (3). De ces ressemblances indiscutables on pourra déduire d'autres épisodes peut-être et les principales différences entre les *Épigones* et l'*Alkméonide* dans leur partie commune. Mais on ne peut pas entrer dans les détails, ni prétendre à beaucoup de certitude : les documents anciens sont trop peu nombreux.

Bethe (109-120) a bien vu la part probable des *Épigones* et de l'*Alkméonide* dans les souvenirs des mythographes sur le second siège de Thèbes. Il semble hors de doute que deux versions ont existé : on les distingue à deux signes principaux.

1° Selon plusieurs auteurs (Eur. *Suppl.* 1216 ; *Sc. Il.* IV, 404), Aegialeus, fils d'Adrastos est chef des Argiens, comme l'avait été son père dans la première expédition.

Selon d'autres (Apd. III, 7-21 et Diodore, IV, 66-1), c'est

(1) 7000. Welcker (II, 376) a nié ce chiffre et a lu : sept chants. Il s'est même efforcé de reconstituer la *Thébaïde* et les *Épigones* chant par chant : c'est une fantaisie qu'il nous est impossible d'imiter.

(2) J'ai déjà dit (p. 22) que ce premier vers est un des arguments de Bethe en faveur de sa thèse *Thebaïs-Épigones*. Pourquoi ce comparatif, dit-il (*op. cit.* 37 sqq.), sinon pour mettre en opposition les Épigones avec leurs pères ? Mais (cf. O. Gruppe, *Jahresb.*, 1894, III, 97) le comparatif et le mot αὖτε peuvent très bien indiquer la relation du second poème avec le premier (et ils l'indiquent même certainement), sans pour cela prouver que les deux poèmes n'en font qu'un. Ainsi l'hymne homérique εἰς Ἥλιον a dans son premier vers αὖτε ; cela prouve que l'auteur a chanté déjà Hélios, mais le second hymne (XXXI) est cependant distinct du premier.

(3) De même si Adrastos seul perd à cette guerre son fils Aegialeus, c'est parce que lui seul a échappé dans la première expédition : une sorte d'équilibre est ainsi rétabli.

Alkméon, fils d'Amphiaraos, qui est chef. Pausanias ne nomme pas le chef principal : il dit que, selon la tradition des Mégariens, Adrastos assistait à la guerre, et mourut au retour (I, 43-1). A un endroit (II, 20, 5) citant le nom des Épigones et leurs statues à Argos, il nomme le premier Aegialeus ; à un autre (X, 10-4) il nomme en tête Sthénélos et Alkméon : les deux groupes de statues, l'un à Argos, l'autre à Delphes sont d'origine argienne (1). De Pindare (*Pyth.* VIII, 46) on ne peut tirer d'indication sur ce point.

2° Dans le combat qui précède le siège (les uns disent à Glisas, les autres (Diod. IV, 664) ne nomment pas l'endroit), Laodamas, qui a tué Aegialeus, est vaincu et s'enfuit avec un groupe de Thébains (Hellanikos, selon le Sc. de Pind. *P.* VIII 68, Paus. IX, 513 et IX, 95, Hérod., IV, 61).

Selon d'autres (Apd. VII, 73), Laodamas est tué par Alkméon (Diod. IV, 66 sqq., ne dit rien de Laodamas) : une partie de son armée s'enfuit (2).

(1) Bethe (110 sqq.) a fait état des divergences dans les listes des Épigones pour prouver l'existence de deux versions. Il est certain que les poètes, les mythographes et les statuaires ne s'entendent pas plus sur les noms des Épigones que sur ceux des Sept. Mais cela tient sans doute à la même raison : il y avait un assez grand nombre de chefs dans les deux poèmes ; leur chiffre ayant été plus tard réduit à Sept (huit pour les Épigones, car Amphiaraos est remplacé par ses deux fils), chacun a choisi arbitrairement sept noms dans les épopées. Il est même arrivé plus tard que, pour mettre d'accord les tragiques, on citât plus de 7 noms ; c'est ainsi que Paus. a vu (II, 21, 5) les statues de *onze* Épigones (il donne à cet endroit trois fils à Polynice).

(2) Bethe, comme je l'ai dit, trouve une troisième preuve dans les différences entre les listes des Épigones, et une quatrième dans ce fait que Pausanias (IX, 513, 86, 94) fait partir la troupe de Laodamas vers l'Illyrie (où étaient déjà des descendants de Kadmos. Cf. Hérod., V, 61). Mais Pausanias (IX, 8, 6) déclare que la moitié des compagnons de Laodamas se dirigèrent vers la Thessalie, où ils fondèrent Homolé. Or, toute cette région est semée de Thébains (Str., IX, 5). Il se peut donc que Paus. n'ait pas ici mêlé deux versions. En tout cas, l'argument est de peu de valeur, en ce qui concerne *Épigones* et *Alkméonide*. Quant à dire (*op. cit.* 114, note 11) que la ville d'Histiaeôtis en Eubée n'avait

Qu'on doive attribuer aux *Épigones* la priorité donnée à Aegialeus, et la fuite, non la mort, de Laodamas, tandis qu'il faut revendiquer pour l'*Alkméonide* le commandement suprême d'Alkméon et la mort de Laodamas, tué par le chef argien, cela s'impose rigoureusement, d'autant plus que dans son chapitre IX, 9, résumé à tendances rationalistes des deux poèmes thébains, Pausanias assure que Laodamas s'enfuit.

b) Les « Épigones » et la deuxième guerre contre Thèbes

C'est donc un point acquis : les *Épigones* faisaient d'Aegialeus le chef de l'armée argienne et le montraient tué à Glisas par Laodamas, qui s'enfuyait avec un parti de Thébains.

D'autres détails peuvent être considérés comme aussi certains : c'est la fuite de Laodamas et de quelques Thébains en Thessalie où ils fondent Histiaeôtis (Apd. III, 7, 3, 4, Hérod. IV, 67, Paus. IX, 8-6) — C'est aussi la consécration de Tirésias et de Manto à Apollon, la mort de Tirésias près de Tilphossa (Diod. Apd. Paus. *loc. cit.*), et probablement l'envoi de Manto à Kolophon (Diod. Théon, Apd. *l. c.*).

Il est presque aussi certain que — selon les *Épigones* — les Thébains ont établi Thersandros, fils de Polynice, roi de Thèbes : cela était très naturel, et Pausanias le dit (IX 5. 14). Cependant Suidas et Photius. (art. Τευμεσία) écrivent que d'après Aristodémos et le *cycle épique* Thèbes fut ravagée par un renard que les dieux (Paus. IX, 191, spécifie et dit *Dionysos*) avaient envoyé pour punir les habitants qui n'avaient plus de roi de la race de Kadmos. Or Laodamas et Thersandros étaient des descendants de Kadmos : l'histoire de ce renard appartient donc à une époque plus tardive que l'expédition racontée par les *Épigones*, si les *Épigones* ont

aucun rapport avec les Kadméens, c'est s'avancer beaucoup. Strabon (IX, 517) dit que Histiaeôtis de Thessalie fut ainsi nommée à cause des nombreux habitants d'Histiaeôtis d'Eubée qu'y avaient amenés les Perrhèbes.

mis Thersandros sur le trône de Thèbes. Ne l'y auraient-ils donc pas mis ? C'est assez invraisemblable, et il faut donc conclure que ce poème du cycle épique, auquel fait allusion Suidas, n'est pas les *Épigones*, ni probablement l'*Alkméonide* (1).

Voilà par conséquent les principaux faits de la seconde guerre de Thèbes assez nettement délimités. Les Argiens ont pour chef Aegialeus : ils battent les Thébains à Glisas : ceux-ci ou s'enfuient vers l'Ossa avec Laodamas, ou s'enferment dans Thèbes ; assiégés, ces derniers se rendent ; les Argiens mettent sur le trône Thersandros, et consacrent à Apollon Tirésias, qui meurt sur le chemin de Delphes, à Tilphossa, et Manto, qui plus tard va à Kolophon.

c) Les points obscurs.

Mais il y avait évidemment autre chose dans les *Épigones* ; les préparatifs, la marche de l'expédition, les démêlés d'Alkméon et d'Eriphylé, sa mère, Sur tous ces points la route est hérissée d'obstacles et très obscure.

Encore pour les préparatifs aurons-nous un mot d'Homère et l'analogie avec la *Thébaïde* ; mais pour l'épisode du voile d'Harmonie et du meurtre d'Euriphylé, nous n'aurons rien que des confusions de mythographes.

Il est assez vraisemblable qu'un souvenir de la première guerre commençait le poème. Là peut-être étaient rappelés et embellis certains faits merveilleux, comme la disparition

(1) Cette conclusion paraît d'autant plus probable que Thersandros est représenté comme ayant pris part à l'expédition contre Troie et tué en Mysie par Téléphos (*Cypria*, Kink. *op. cit.* 18 sqq. — Paus., IX, 5, 14). Après sa mort, son fils Tisamenos étant trop jeune pour lui succéder, les Thébains prirent pour roi Pénéleos (Paus., *ib.*, 15), et c'est sans doute pendant le règne de celui-ci que, selon quelque chant aujourd'hui perdu, Dionysos irrité envoya à Thèbes le renard de Teumesse. En tout cas il est inexplicable que Welcker (II, 393, 6) ait fait entrer cet épisode dans le poème des *Épigones* (qu'il confond, il est vrai, avec l'*Alkméonide*) et l'ait placé avant la guerre.

d'Amphiaraos ou la foudre de Zeus écrasant Kapaneus. En tout cas on ne peut guère douter que les *Épigones* ne marquassent plus fortement que la *Thébaïde* le mauvais vouloir de Créon et des Thébains à l'endroit des morts argiens. Je ne serais pas surpris — comme je l'ai déjà dit — qu'ils eussent inventé l'édit prohibitif de Créon, sinon, bien entendu, l'intervention de Théseus. Si, à l'époque de l'*Iliade* et de la *Thébaïde*, il ne paraissait pas très surprenant qu'on laissât les morts sans sépulture (cf. Achille et les menaces à Hector, *Il.* XXII), au moment où furent composés les *Épigones*, les idées et les mœurs avaient dû prendre plus d'humanité, et accuser les Thébains d'impiété à l'égard des morts, c'était assez sans doute pour expliquer la colère des dieux sur eux, et pour justifier pleinement la seconde expédition.

Au reste les présages furent plus favorables aux Épigones (*Il.* IV, 408) (1), et animés par le désir de venger leurs pères tués et laissés quelques jours sans sépulture, par les souvenirs et les exhortations d'Adrastos, ils se résolurent à la guerre.

Mais de même que le concours d'Amphiaraos était nécessaire aux Sept, de même les Épigones ne pouvaient se passer d'Alkméon ; et de même qu'Amphiaraos n'était parti qu'à contre-cœur, de même Alkméon voulait demeurer à Argos (2). Ériphylé, séduite par Polynice et le collier d'Har-

(1) Peut-être l'*Iliade* emploie-t-elle une expression figurée pour montrer que la deuxième expédition devait réussir : aux yeux d'Homère, les dieux dirigent tout par eux-mêmes ; une guerre aussi importante ne pouvait qu'échouer si les dieux ne la conseillaient pas (cf. IV, 381). Il ne faut pas croire que les poètes de l'*Iliade* aient connu les *Épigones*. Outre qu'on ne trouve ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Odyssée* aucun trait précis emprunté à la seconde guerre thébaine, la date des *Épigones* paraît relativement récente, nous le verrons.

(2) Cela était assez mal imaginé : Amphiaraos ne voulait pas partir parce qu'il savait les dieux contraires; mais les dieux étant ici propices pourquoi Alkméon refuse-t-il de suivre les Argiens ? C'est le besoin de symétrie qui aura fait inventer cet épisode, qui était évidemment dans

monie, aurait décidé Amphiaraos, c'est elle aussi qui, séduite par Thersandros et le péplos d'Harmonie, décida Alkméon.

Un nouveau dénombrement des forces argiennes se déroulait à cet endroit de l'épopée : les fils étaient décrits, et les anciens alliés et les nouveaux, Mégariens et Corinthiens (Paus. IX, 9, 4) (1). Et l'expédition se mettait en marche.

En passant à Némée, les Épigones, peut-être, restauraient les jeux Néméens, fondés par leurs pères. Du moins Pausanias le dit (2) (X, 25, 7). Il n'est pas certain, nous l'avons vu,

les *Épigones*. Fera-t-on intervenir la demande d'Amphiaraos exigeant de son fils qu'il tuât sa mère avant de se joindre à l'expédition ? Alors on attribuerait encore à la *Thébaïde* un fait qui ne s'y trouvait pas, nous l'avons vu ; mais de plus le parallélisme cherché par l'auteur des *Épigones* rend bien plus vraisemblable l'épisode du péplos donné par Thersandros à Ériphylé. Sans doute il y a ici un nouvel obstacle : comment la mère pouvait-elle décider son fils à suivre les Argiens ? On s'explique déjà mal comment elle a pu décider Amphiaraos dans la *Thébaïde*. Ici on se heurte à plus de difficultés encore, car ses pièges devaient être éventés. Mais les *Épigones* n'avaient rien d'un chef-d'œuvre ; et l'auteur était content pourvu qu'il eût donné une seconde édition de quelque trait de la *Thébaïde*. — Quant au meurtre d'Ériphylé, il me paraît impossible de lui trouver une place à ce moment du poème (si tant est que le poème en ait parlé nulle part). Tout au plus Alkméon menaçait-il sa mère à son départ, si dans la *Thébaïde* Amphiaraos l'avait menacée.

(1) Cette mention des Mégariens et des Corinthiens, prenant part seulement à la seconde expédition, à l'expédition heureuse, prouve-t-elle que le poème a été composé par un Corinthien, ou dans une ville alliée de Corinthe, Kolophon, par exemple, comme l'a pensé Bethe ? L'indice est vraiment trop léger pour qu'on puisse conclure (sur l'absence des Corinthiens de la 1re expédition, voir p. 48, n. 2). La *Thébaïde* et les *Épigones* peuvent très bien avoir été composés dans une ville ionienne de l'Asie Mineure et à Kolophon même ; mais on n'a aucune preuve. Sur ce passage de Pausanias, Welcker remarque que Pausanias suit la tradition et non la *Thébaïde* même (ou plutôt les *Épigones*), parce qu'il emploie ces mots : δῆλοι δέ εἰσιν. Ce n'est pas une preuve. Au surplus j'ai déjà observé que Pausanias rationalise la *Thébaïde*, et tient trop à en faire de l'histoire.

(2) Cf. Pindare (*Ol.* II, 48) : « Thersandros honoré dans les *luttes de la jeunesse*, et dans les combats de la guerre ». N'y a-t-il pas une allusion à une victoire dans les Jeux, et dans quels jeux, sinon les Néméens restaurés par les Épigones ?

que les Sept eussent institués ces jeux dans la *Thébaïde* ; et nous ne saurions assurer que Pausanias ait tiré des *Épigones* ni même d'aucune épopée ce qu'il dit ici. Mais le fait paraît probable, car la *Thébaïde* avait parlé vraisemblablement de quelque difficulté rencontrée à Némée : le poète des *Épigones* pouvait donc se croire obligé de faire arrêter ses héros au même lieu, et ne trouvait rien de plus à propos que de célébrer le rétablissement des jeux en attribuant l'honneur de leur fondation aux premiers chefs.

Puis on arrivait en Béotie (1).

La guerre, on l'a vu, ses péripéties et son issue sont ce que nous connaissons le mieux du poème ; mais comment se terminaient les *Épigones* ? Il paraît certain qu'à l'époque homérique on les croyait revenus simplement dans le Péloponnèse que quelques-uns d'entre eux quittèrent peu après pour prendre part à l'expédition troyenne. Diomède, par exemple, est venu d'Argos à Troie; et sous Troie, il parle d'Argos comme de sa patrie. « Aussi maintenant, dit-il à Glaukos, je suis ton hôte au milieu d'Argos » (*Iliade*, VI, 224-5). Et après la prise de la ville ennemie, c'est à Argos qu'il se hâte de retourner : « Quatre jours après, les compagnons du fils de Tydeus, Diomède dompteur de chevaux, amenèrent à Argos leurs vaisseaux bien construits. » (*Od.* III,

(1) Doit-on attribuer aux *Épigones* ou à l'*Alkméonide* la prophétie d'Amphiaraos aux Épigones (Pind. *P.* VIII, 39 sqq.)? On ne sait. A propos de ces vers de Pindare on a fort discuté (Boeckh sur ce passage, Unger, *Paradoxa thebana*, 167, Schneidewin II, 308) sur la façon dont les Épigones avaient consulté l'oracle et où ils l'avaient consulté. La question est insoluble. Si l'on suppose les Argiens à Glisas, ils se trouvaient près de Knopia et de Harma où l'on disait Amphiaraos englouti ; et Pindare paraîtrait donc désigner l'un ou l'autre de ces lieux; mais ni l'un ni l'autre ne se trouve sur les bords de l'Isménos, où Pindare, dans un autre endroit (*Ném.* IX, 13 sqq.), le représente disparu. A la vérité, il semble résulter des vers *P.* VIII, 67, que les Argiens sont devant Thèbes même : et les habitants de Potnies, voisine de Thèbes, croyaient aussi qu'Amphiaraos avait été englouti sur leur territoire; seulement l'Isménos ne coule pas davantage à Potnies.

180 sqq.) Mais plus tard les cités grecques, ayant fondé des colonies sur différents points de la Grèce et notamment aux bouches de l'Achéloos, imaginèrent, selon une coutume bien connue (Hérodote, V, 95, 2, Curtius, *Hist. gr.* I, 152-153), de se réclamer d'ancêtres des temps héroïques, et prétendirent que des Épigones avaient conquis déjà ces rivages. C'est même pour justifier ces prétentions que fut probablement composée l'*Alkméonide*, sorte d'épopée coloniale. A l'époque des *Épigones*, ces légendes avaient-elles déjà cours ? C'est fort possible ; mais il est probable pourtant que les *Épigones* n'en parlaient pas, ou du moins ne faisaient que les indiquer : leur but était de compléter la *Thébaïde* et de s'adapter à elle aussi exactement qu'il était possible : ils finissaient donc logiquement au retour des chefs à Argos.

Mais à Argos même, était-il question du meurtre d'Ériphylé ? Disons d'abord que si les *Épigones* parlaient de ce meurtre c'était après l'expédition, non avant — comme l'a cru Welcker. La version d'Apollodore paraît sur ce point la seule admissible : « Après la ruine de Thèbes, dit-il, Alkméon qui avait su que sa mère avait reçu des présents pour le livrer lui aussi, fut plus irrité encore contre elle ; et sur un oracle d'Apollon il la tua... Puis il fut poursuivi par l'Érinys... (Apd. III, 7, 5, 1). Il est vrai que le même Apollodore a dit (III, 7, 2, 3) : « Alkméon refusait de commander l'expédition avant d'avoir tué sa mère ; cependant il partit, car Eriphylé ayant reçu de Thersandros le péplos d'Harmonie, etc... » Ces deux versions se contredisent évidemment, et la dernière est absurde. Comment supposer qu'Alkméon, ayant reçu l'ordre de tuer sa mère avant de partir contre Thèbes, parte pourtant et sur l'invitation même de sa mère corrompue par Thersandros ? Apollodore a certainement mêlé dans la même phrase deux traditions contraires, sans prendre garde que l'une détruit l'autre. J'attribue l'invention du péplos d'Harmonie (tout au moins de l'usage qu'en font Thersandros et Ériphylé) à l'auteur des *Épigones*, qui veut rivaliser avec l'histoire du collier ;

321437B

et j'attribue au même poète le retard de la vengeance d'Alkméon et la première version d'Apollodore (III, 7.5.1.), parce que je ne m'imagine pas comment les Épigones auraient pris avec eux un homme souillé du meurtre de sa mère sur l'ordre de son père et d'Apollon.

Au surplus, il n'est pas absolument certain que les *Épigones* aient montré Alkméon tuant sa mère. Cela est probable puisque le mythographe que nous citons donne deux versions différentes à la vérité, mais deux versions assurant le meurtre, et que nous connaissons précisément deux épopées qui ont traité ce sujet; mais il a pu y en avoir davantage, et il y a eu en tout cas l'*Ériphylé* de Stésichore qui renfermait, nous le verrons, des nouveautés surprenantes, et qui a servi aux tragiques.

d) Conclusion sur les « Épigones »

Nous n'avons donc pu établir que sur une seule partie du poème, la guerre de Thèbes, le contenu probable des *Épigones*. Le reste est simplement matière à controverses, et à controverses assez vaines, il faut l'avouer. Les documents sont trop rares pour qu'on puisse aboutir à des conclusions vraisemblables. L'analogie seule avec la *Thébaïde* a pu nous diriger; mais nous connaissons trop mal la *Thébaïde* pour en tirer des inductions certaines. Et déjà dans ce premier poème nous nous étions heurtés à des contradictions fondamentales qui nous empêchaient de saisir partout la légende adoptée par le poète : l'*Iliade* presque seule nous guidait souvent et l'idée que nous avions affaire à un aède de talent. Mais ici l'*Iliade* ne pouvait plus nous servir, et, à cette imitation servile qu'accusent très nettement plusieurs indices, nous avons reconnu un assez pauvre poète. Tout est donc possible, même les contradictions poussées presque à l'absurde : le champ le plus vaste est ouvert aux suppositions et l'incertitude est toujours maîtresse.

La date du poème est elle-même très douteuse. Je la crois

pourtant récente : non seulement l'épopée est inconnue aux époques homériques, mais le 1er vers révèle une conception différente et bien plus jeune de la poésie et de la muse. L'invocation ne s'adresse plus à *la déesse*, comme dans l'*Iliade* et la *Thébaïde*, ou à la *Muse*, comme dans l'*Odyssée*; mais aux *Muses*. Il en est de même, je le sais, dans la *Théogonie* et les *Travaux et Jours* (1); mais dans l'un et l'autre de ces poèmes au début surtout, les interpolations sont certaines. Wilamowitz (*Hom. Unters*, 345, note 25) a cru pouvoir dater le poème par les deux vers du Sc. d'*Œdipe à Colone* (378, cf. Nauck, *T. gr. fr.* 183¹) (2) : l'orthographe de κοῖλος (au lieu du κόϊλος épique) et le nom de χθόνιος donné à Hermès lui assuraient les *Épigones* très récents. Mais Immisch (*Klaros*, 155) a démontré fausse son opinion.

On ne peut donc fournir une solution certaine.

III. — L'ALKMÉONIDE

Nous savons déjà que l'*Alkméonide* avait une partie commune avec les *Épigones*, et, en séparant dans les souvenirs des mythographes ce qui appartient au dernier poème, nous avons par là même distingué le premier.

a) La guerre thébaine. — Un oracle informe les Épigones qu'ils doivent prendre pour chef Alkméon : celui-ci — après quels combats, nous l'ignorons — prend la tête de

(1) Ce premier vers semblerait donc trahir un poète de l'école béotienne. De même qu'il y a des chances pour que l'*Œdipodie* ait été faite dans la Grèce d'Europe afin de servir d'introduction à la *Thébaïde* ionienne, de même les *Épigones* auraient été le complément européen de la même épopée.

(2) ἐκ μὲν ἄρα Χθονίου ποτιμάστιον ἔσχεθε κοῦρον
Αὐτόλυκον πολέων κτεάνων σίνιν Ἄργεϊ κοίλῳ.

Le sc. disait ἐκ μὲν Ἐριχθονίου. La correction de W. M. est approuvée par Nauck (*loc. cit.*).

l'expédition, tue à Glisas le roi de Thèbes Laodamas, meurtrier d'Aegialeus, conquiert Thèbes et revient à Argos (1).

Il est vraisemblable que cette partie de l'*Alkméonide* était peu développée, et que l'essentiel était consacré aux errements d'Alkméon. C'est donc cela surtout que nous devons examiner. Mais il faut d'abord nous occuper du meurtre d'Ériphylé.

b) Le meurtre d'Ériphylé. — Il y a, nous l'avons vu, deux versions principales : l'une plaçant le meurtre après l'expédition : c'est, à notre avis, celle des *Épigones ;* l'autre avant l'expédition : celle-ci nous est connue par Apollodore (III, 7, 2-3) qui mêle du reste toutes les traditions, et par Asklépiades de Tragilos (*Sc. Od.* XV, 326) : «... Amphiaraos partit... mais il ordonna à Alkméon de ne pas marcher contre Thèbes avec les Épigones avant d'avoir tué sa mère. Et on dit qu'Alkméon exécuta tous ces ordres, et devint fou à cause du meurtre de sa mère. Mais les dieux le guérirent parce qu'il avait pieusement vengé son père en tuant sa mère. » Bethe (*op. c.*, 130 sqq.) rapproche ces mots des premières lignes d'Éphoros : « Alkméon, fils d'A., ayant entrepris et mené à bonne fin la guerre de Thèbes avec Diomède et les autres Épigones, s'unit à Diomède pour punir les ennemis d'Œneus...» Et comme Éphoros ne parle pas du meurtre d'Ériphylé, Bethe conclut de ce rapprochement qu'Alkméon tua sa mère avant toute chose, fut absous par les dieux, et marcha alors contre Thèbes, puis contre les ennemis d'Œneus et les barbares des bouches de l'Achéloos. Plus hardiment encore, il en tire cette autre conclusion qu'Éphoros nous a laissé fort exactement un résumé de

(1) Nous avons vu (p. 98, n. 1) que la prophétie d'Amphiaraos (Pind. *Pyth.* VIII, 39 sqq.) pouvait aussi bien appartenir à l'*Alkméonide* qu'aux *Épigones*. — Pour ce qui est de la bataille qui précéda le siège, Hellanikos et Pausanias disent qu'elle fut livrée à Glisas. Diod. (IV, 66, 4) et Apd. (III, 7, 3, 2) ne nomment pas le lieu. Il est possible que les *Épigones* aient dit Glisas, et que l'*Alkméonide* n'ait rien spécifié.

l'*Alkméonide* (1). Nous aurons occasion de voir que rien n'est moins prouvé. Mais pour ce qui est du meurtre d'Ériphylé, il est vraiment difficile de tirer argument d'Éphoros, qui n'en dit absolument rien. Reste donc Asklépiades. Celui-ci écrit qu'après avoir tué sa mère, Alkméon devint fou et que les dieux le purifièrent; mais comment le purifièrent-ils? Ni Asklépiades ni Éphoros ne nous l'apprennent : il faut se reporter à Apollodore (III, 7. 5. 3 sqq.) et à Pausanias (VIII, 24, 7 sqq.) qui le disent réfugié à Psophis chez Phégeus. Or, si l'on accepte ces pérégrinations — et il est d'autant plus difficile de les rejeter que toute la tradition les a consacrées, et qu'on ne s'explique les fondations de colonies et les établissements d'Alkméon que par cette poursuite des Érinys maternelles — il faut donc accepter aussi bien que le meurtre d'Ériphylé a eu lieu après l'expédition thébaine (et c'est l'hypothèse la plus naturelle), ou bien qu'il s'est écoulé un assez long temps entre le meurtre d'Ériphylé et l'expédition thébaine, et que par suite l'*Alkméonide* se serait divisée en trois parties : 1° Meurtre d'Ériphylé et errements d'Alkméon à Psophis. 2° Guerre de Thèbes. 3° Alkméon en Étolie et en Akarnanie. Une telle disposition est possible sans doute mais elle paraît cependant peu vraisemblable (2). On ne

(1) Pour Bethe, le pseudo-Pisandros a résumé l'*Œdipodie*, Pausanias a résumé la *Thébaïde* et les *Épigones* (122 sqq.), Éphoros a résumé l'*Alkméonide*. Il semble, à l'en croire, que les scoliastes et mythographes anciens (car il considère le pseudo-Pisandros comme un scoliaste) se soient entendus pour laisser chacun le résumé d'un des poèmes thébains à la postérité.

(2) Il est peut-être permis de tirer argument contre cette opinion d'un fragment de vers d'Euripide (*Suppl.* 1217) : « Le fils de Tydeus, Diomède, venu d'Étolie ». Voici tout le passage (1214 sqq.): « Vous détruirez, devenus grands, la ville d'Isménos, vengeant la mort de vos pères tués. Et toi, Aegialeus, nommé chef à la place de ton père (Adrastos), et Diomède, fils de Tydeus, venu d'Étolie (παῖς τ' ἀπ' Αἰτωλῶν μολὼν Τυδέως). » Oserait-on conclure de ces mots que Diomède était d'abord allé en Étolie — avec Alkméon — et qu'il en revenait au moment de l'expédition contre Thèbes? Conclusion audacieuse, et qui d'ailleurs prouverait peu ici, car

pourrait l'accepter que si réellement Éphoros nous avait résumé toute l'*Alkméonide*, car il ne parle que d'Alkméon en Akarnanie, après avoir dit un mot du siège de Thèbes ; et l'on en pourrait conclure qu'Alkméon avait donc tué sa mère bien auparavant, et qu'il avait eu le temps de se faire purifier par Phégeas en Arcadie. Mais quoi qu'en ait cru Bethe (*op. cit.* 130 et 131), Éphoros ne contredit nullement Apollodore, ni Pausanias : il rapporte seulement — avec plus de détails — une partie de l'histoire d'Alkméon que les autres ont esquissée en entier ; et cela est tout naturel, puisqu'il écrit la géographie et l'histoire des côtes akarnaniennes et étoliennes (Strabon, X, 2). Il n'a donc pas à s'occuper des autres parties de la Grèce où a pu errer Alkméon, et il n'a ni prétendu donner ni donné un sommaire de l'*Alkméonide*. Éphoros étant ainsi écarté — sans le moindre doute possible — nous nous trouvons en présence de cette autre disposition : 1° Alkméon à Thèbes, 2° Alkméon à Psophis, 3° Alkméon en Étolie et en Akarnanie.

C'est assurément la plus naturelle. Mais alors, où placerons-nous le meurtre d'Ériphylé ? Après la guerre de Thèbes, c'est évident. Et si l'on objecte l'autorité d'Asklépiades confirmée par Apollodore (III, 7. 2. 3), rien ne sera plus légitime que de supposer l'influence de quelques poètes — probablement des tragiques — qui ont pour une raison inconnue placé le meurtre d'Ériphylé avant l'expédition thébaine. Apollodore suit très souvent sans les nommer Eschyle et Sophocle, qui ont à ses yeux autant d'autorité en général que les anciens poètes et les premiers logographes : d'Euripide seul il se méfie, comme nous le verrons à propos même d'Alkméon. Quant à Asklépiades, ses Τραγῳδούμενα sont sans doute consacrés à raconter les légendes épiques, d'où sont tirées les pièces des Tragiques (1), et cela donne

Euripide n'est pas l'auteur de l'*Alkméonide*, et les *Suppliantes* ne peuvent faire préjuger du poème épique.....

(1) Cf. Werfer, *Acta Philol. Monac.* II 491 sqq. et C. Müller. *H.G.F.*, III, 298 sqq.

une haute importance à ses indications; mais qui nous dit que le scoliaste de l'*Odyssée* n'a pas extrait un passage où son auteur résumait une tragédie ?

c) LES ERREMENTS D'ALKMÉON. — L'étude des sources dans la question précédente nous sert pour celle-ci : Apollodore et Pausanias pour l'ensemble, Éphoros pour une partie doivent nous guider; aucun ne contredit l'autre : à peine un nom changé de ci de là. Voici les points principaux du récit d'Apollodore (III, 7.5-3 sqq.); Alkméon, après le meurtre de sa mère, est chassé par les Furies, et cherche un refuge à Psophis, chez Phégeus qui le purifie, et dont il épouse la fille Arsinoë (Alphésibée, selon Paus. VIII, 24, 8, cf. Théodektés, *Alkm.* fr. 2). Il donne à celle-ci le collier et le péplos (Pausanias ne parle pas du péplos); puis, une disette étant survenue à cause de lui (selon Pausanias, la folie l'ayant repris), un oracle lui dit d'aller vers l'Achéloos et d'y fonder une ville (1). Il s'en va donc, passe d'abord par Kalydon, chez Œneus (2), puis arrive aux sources de l'Achélôos qui le purifie, et lui donne en mariage sa fille Kallirrhoé.

(1) Paus. (VIII, 24, 8) donne plus de détails sur l'oracle; le dieu ordonne à Alkméon de chercher une terre toute neuve et sortie de la mer depuis la mort d'Ériphylé. Il va donc s'établir sur une terre formée récemment par les alluvions de l'Achéloos. — En revanche, sur la fin de l'histoire, Pausanias est bien plus concis qu'Apollodore et ne dit rien notamment de la demande de Kallirrhoé à Zeus, ni d'Arsinoé enfermée dans un coffre par ses frères et réfugiée à Tégée où la retrouvent les fils de Kallirrhoé.

(2) C'est ici que trouve place le récit d'Éphoros. Selon lui, Alkméon accompagne Diomède en Étolie, punit avec lui les neveux d'Œneus qui l'avaient attaqué (cf. le fragm. de l'*Alkm.* conservé par Apd. I, 8, 5, 2) et passe en Akarnanie. Puis la guerre contre Troie survenant, il résiste à l'appel d'Agamemnon, écouté par Diomède, et demeure. Il fonde la ville d'Argos Amphilochikon. Thucydide (II, 68) attribue la fondation de cette ville à Amphilochos lui-même, à son retour de Troie. C'est une légende locale probablement (cf. Immisch, *Klaros*, 185). Hérodote (III, 91) fait aller Amphilochos en Pamphylie; cf. Théopompe (*H. G. F.*, I, 296). — Le récit d'Éphore n'est nullement en désaccord avec l'exposé plus général d'Apollodore.

Kallirrhoé désire bientôt le collier (et le péplos) ; et Alkméon est forcé d'aller les redemander à sa première épouse. Il essaye de tromper Phégeus, mais il est découvert, et Phégeus le fait tuer par ses fils, malgré les efforts de sa première femme Arsinoé. Or, Kallirrhoé, qui avait deux fils en bas-âge, Amphotéros et Akarnan, demande à Zeus, pour prix de quelques complaisances, de les rendre adultes en un instant pour qu'ils puissent venger leur père. Elle est exaucée ; ses fils tuent les fils de Phégeus, Pronoos et Agénor (Pausanias dit : Téménos et Axion), puis, dans Psophis, Phégeus lui-même ; et rentrés en possession du collier, qu'ils ont reçu d'Arsinoë retrouvée, ils le consacrent à Apollon Delphien. Ensuite ils s'avancent vers l'Épire, rassemblent des compagnons et fondent des villes en Akarnanie.

Apollodore et Pausanias s'accordent très bien, comme on le voit. Les différences de noms prouvent peu : l'un a pu prendre dans l'épopée même, ou plutôt dans un logographe qui la suivait de près, le nom arcadien d'Arsinoë, l'autre prendre chez les Tragiques le nom d'Alphésibée (1). Quant à prétendre avec Wilamowitz (*De Tr. gr. fr.*, 15) et Bethe (*op. cit.* 137) que l'un et l'autre, ainsi qu'Ovide (*Mét.* IX, 410-18) dépendent d'un même mythographe antérieur, à quoi bon ? Mais en tous cas, nous avons trouvé chez eux vraisemblablement l'essentiel de l'épopée.

Mais à côté de cette version, il y en a deux autres qui s'y ajustent assez mal. L'une a été mise en œuvre (et peut-être inventée) par Euripide dans son *Alkméon à Corinthe*. Elle suppose qu'Alkméon, au temps de sa folie, avait épousé Manto, fille de Tirésias, et en avait eu deux enfants, Amphilochos et Tisiphoné, qu'il confia à Créon, roi de Corinthe. Mais la femme de Créon, jalouse de la beauté de Tisiphoné,

(1) Cette supposition est appuyée par cette phrase d'Hygin, qui, nous le verrons suit surtout les Tragiques. Parmi ceux qui tuèrent leurs gendres (*f.* 245) : « Phegeus, Alphei, Alcmaeonem, Amphiarai filium... » Parmi ceux qui tuèrent leurs parents : « Phegeus, Alphei filius, *Alphesibœae* filiae suae filiam. »

la fit vendre comme esclave, et elle fut achetée — puis reconnue — par Alkméon lui-même. Alkméon revint à Corinthe, y prit son fils, et avec ses deux enfants alla, sur l'ordre d'Apollon, habiter Argos Amphilochikon (1) (Apd. III, 7.7.2).

Que cette version romanesque soit d'Euripide lui-même, inspiré peut-être par quelque légende corinthienne, rien de plus vraisemblable, et il n'y a nullement lieu de l'attribuer à l'*Alkméonide*.

L'autre tradition est rapportée par Apollodore (I, 8, 6). Les fils d'Agrios... ayant détrôné Œneus et donné son royaume à leur père, jetèrent Œneus en prison et l'outragèrent. Mais Diomède, arrivant d'Argos avec Alkméon, les tua presque tous, puis il ramena son grand-père accablé de vieillesse dans le Péloponnèse, et après sa mort l'ensevelit à l'endroit appelé depuis Œnoë. Ensuite il épousa Aegialée, fille d'Adrastos, et partit à Thèbes, puis à Troie (2).

Pausanias nous donne en partie la même version (II, 25, 2). Au delà du Charadros est un bourg appelé Œnoë, qui tire son nom d'Œneus. Œneus en effet, chassé de

(1) Il est remarquable qu'Euripide, après ces pérégrinations d'Alkméon, très différentes de celles que lui attribuent Apd. et Pausanias, le fait cependant, comme ces deux auteurs, revenir à Psophis pour y mourir (dans *Alkméon à Psophis*). Wilamowitz. (*De Tr. gr. fr. comm.* 16 et 17) en conclut qu'Alkméon était un dieu local de Psophis, d'où on ne put jamais entièrement l'arracher.

(2) Les derniers mots d'Apollodore n'infirment pas l'ordre que j'ai proposé : 1° Alkméon va à Thèbes; 2° Alkméon tue sa mère; 3° Alkméon, chassé par l'Érinys, va à Psophis, puis en Étolie et en Akarnanie. Il ne faut attacher ici aucune importance à Apollodore qui raconte une légende empruntée à quelque tragique et la rapporte même avec des confusions. La voici bien plus justement citée par Hygin (*f.* 175) : « Agrius, Porthaonis filius, ut vidit Œneum fratrem orbum liberis factum, egentem regno expulit, atque ipse regnum possedit. Interim Diomedes Tydei filius, Ilio devicto, ut audivit avum suum regno pulsum, pervenit in Aetoliam cum Sthenelo Capanei filio. Agrium egentem regno expulit atque Œneo... regnum restituit. » C'est après la prise de *Troie*, donc bien après l'expédition de Thèbes, que Diomède — selon un poète tragique probablement, p. e. Euripide dans son *Œneus* — vengea son aïeul.

Kalydon par ses neveux, était venu à Argos. Diomède, à la tête d'une armée, alla le venger en Étolie même, puis le ramena à Argos, et après sa mort l'enterra dans un lieu auquel il donna le nom de son aïeul. Il ne faut voir là qu'une tradition locale du bourg d'Œnoë, due à la ressemblance des noms : rien ne prouve que jamais un poète l'ait célébrée.

d) Le but du poème. — Sa date. — Immisch (*Klaros*, 183), approuvé par Bethe (*op. cit.* 132 sqq.), fait de ce poème, comme je l'ai déjà dit, une sorte d'épopée coloniale, destinée surtout à relier l'épopée thébaine à l'épopée troyenne. Cette supposition est fort vraisemblable. L'auteur, frappé de ne trouver parmi les peuples et les chefs de l'expédition troyenne qu'une partie des pays de la Grèce et des Épigones eux-mêmes, imagina une explication. Agamemnon les avait appelés tous et plusieurs l'entendirent : Diomède, Sthénélos, Thersandros, et la plupart des peuples grecs. D'autres restèrent sourds, Alkméon et les Akarnaniens. C'est que les Akarnaniens étaient demeurés chez eux à cause d'Alkméon, irrité contre Agamemnon, comme le rapporte Éphore ; de même les Psophidiens, brouillés avec Agamemnon à cause du même Alkméon (Paus. VIII, 25, 10).

L'*Alkméonide* a de plus cet avantage, comme je l'ai dit déjà, de créer des droits mythiques à quelques villes de la Grèce sur les pays où elles avaient fondé des établissements. Corinthe surtout avait colonisé l'Akarnanie : n'avait-elle pas imaginé, pour consacrer mieux sa prise de possession, de faire de l'Achélôos le père de Peiréné (E. Curtius, *Peloponn.*, II, 519)? Aussi Bethe (*op. cit.* 141) s'est-il cru autorisé à donner pour patrie à l'*Alkméonide* Corinthe ou un pays de culture corinthienne. L'hypothèse est vraisemblable.

Trois des fragments qui nous sont restés du poème le datent assez bien. Les noms d'*Alyzeus* et de *Leukadios* (Strab. X, 2-9) indiquent que l'*Alkméonide* n'a pu être faite avant l'an 600 (cf. Wilamowitz, *Hom. Unt.*, 73, n. 2).

De même Athénée semble dire (XI, p. 460, 3) que l'auteur de l'*Alkméonide* a écrit le mot ποτήρια après Simonide d'Amorgos, poète ïambographe qui vivait vers le milieu du VIIe siècle. En tout cas, dans le fragment cité par Athénée, la coutume de couronner les morts révèle une époque assez récente, comme l'a justement remarqué Rohde (*Psyché*, 204, 2). On ne la rencontre en effet nulle part avant l'*Alkméonide*.

Enfin l'invocation à Zagreus se rapporte à la même date, elle sent la théogénie orphique (cf. Bernhardy, *Griech. Litt.* II, 140, et Wilamowitz. *Hom. Unt.*, 214, n. 13).

On a aussi tiré argument du mythe de Péleus et d'Aegine (*Sc. Eur. Andr.*, 687); mais, en dépit de H. D. Muller (*Myth. der Griech. Stämme*, I, 73 sqq), il est difficile de préciser l'antiquité de cette légende, et la façon dont la présentait l'*Alkméonide*.

CONCLUSION

De ces reconstitutions de quatre épopées presque entièrement disparues, les deux dernières surtout sont purement conjecturales et tout à fait incertaines. J'ai dû me guider sur l'analogie et la vraisemblance, et me fier souvent à cette espèce de flair qu'on se flatte parfois d'avoir acquis par une assez longue étude des fragments anciens. Au reste je n'aurais probablement pas entrepris de rechercher le contenu des *Épigones* et de l'*Alkméonide*, si de hardis savants ne m'avaient entraîné sur leurs pas. C'est en suivant le chemin qu'ils me traçaient et en remarquant leurs erreurs que j'ai pris l'audace de donner moi-même mon avis. Mais il est trop certain que j'ai pu seulement montrer qu'ils s'égaraient, sans prétendre indiquer la bonne voie.

CHAPITRE V

De l'Épopée aux Tragiques

Les Épopées thébaines — je parle surtout ici de la *Thébaïde*, plus ancienne que les trois autres, que l'*Alkméonide* notamment — n'avaient pas épuisé toutes les légendes relatives à Œdipe et à la guerre de Thèbes. Il est hors de doute qu'elles avaient négligé quelques récits locaux que leur gloire effaça, mais n'anéantit point ; il est même certain qu'elles en firent naître de nouveaux (cf. *Hist. Gr. Fr.*, III, 336, 6, 338, 8) (1). Parmi ces variantes, les unes furent recueillies par les poètes dits généalogiques, les autres par les poètes lyriques (2), d'autres encore peut-être par les logographes. Mais il y en eut aussi qui furent plus longtemps inconnnues : localisées autour d'un bois ou d'un temple obscurs — dont on pouvait dire comme Sophocle de Colone : « Voilà ce que tu dois savoir, étranger, de ces lieux moins célèbres au loin qu'honorés par les habitants du voisinage (*Œd. à C.* 62-3) » —, elles durent attendre jusqu'aux Tra-

(1) Cf. aussi la légende d'Œneus à Œnoë en Argolide, p. 107.

(2) Pindare, à maintes reprises, nous en fournit la preuve : citons seulement le passage où il dit (*Isthm.*, V, 19-21) que dès qu'il aborde à Ægine, toujours il répand l'éloge sur les Æakides.

De même Bacchylide pour les traditions de Céos (Cf. *Journ. des Savants*, 1898, 49.)

giques, jusqu'aux poètes érudits comme Antimaque et les Alexandrins, jusqu'aux voyageurs même comme Polémon et Pausanias, pour acquérir quelque renom. De ces dernières, nous n'avons pas à nous occuper en ce moment. Car en ce qui concerne Antimaque et les Alexandrins, si nous savons qu'ils ont raconté beaucoup de vieilles légendes, nous ignorons s'ils les ont empruntées à des souvenirs locaux ou à des poètes primitifs. De même, nous trouvons chez Pausanias la trace de plusieurs mythes, inconnus d'ailleurs, mais dont on ne peut pas absolument conclure, malgré leur caractère évidemment local, qu'aucun poète n'en ait parlé avant lui : ainsi l'épisode de Théseus et de Minos sur le navire qui porte en Crète les jeunes Athéniens ne nous était guère connu que par Pausanias (I. 17. 3), d'après une peinture de Mikon sur le troisième côté du temple de Théseus (1) : on l'a retrouvé enrichi de brillants détails dans le n° XVII de Bacchylide (éd. F. Blass).

Nous nous bornerons à passer en revue les poètes de l'école béotienne, les lyriques et les premiers logographes.

I. — LES POÈTES GÉNÉALOGIQUES

Ces poètes sont surtout connus sous le nom de poètes généalogiques : la plupart en effet écrivirent des sortes de catalogues à l'imitation des *Grandes Éées*. Tantôt ce n'était que des généalogies, souvent c'était l'histoire d'un pays : les

(1) Nous avons déjà essayé de tirer des sculptures du trône d'Amyklai, du Coffret de Kypsélos et de quelques vases peints des indications sur la légende thébaine; nous en tirerons encore. Mais il ne faut pas croire que les sculpteurs et les peintres n'aient rien ajouté à l'épopée; bien au contraire, et autant les vieux poèmes ont influé sur eux, autant peut-être ils ont eux-mêmes influé sur des poètes postérieurs, comme Euripide (cf. J. H. Huddilston : *The attitude of the greek Tragedians towards art*, London, 1898). Je reviendrai à la fin du chapitre sur cette importante question.

Naupaktia, les *Korinthiaka*, par exemple : d'autre fois l'histoire d'un homme : la *Phoronide*, les *Herakléides*. C'est dans ce dernier genre que rentre l'*Alkméonide*, comptée parmi les poèmes cycliques parce qu'elle a pour but probablement de rattacher, nous l'avons vu, l'épopée thébaine à l'épopée troyenne : de même sans doute l'*Œdipodie*, et certainement ce poème sur Œdipe (s'il n'est pas le même que l'*Œdipodie*) dont parle le *Sc. Townl. ad Iliad* XXIII 679, (cf. page 47).

Que ces épopées et bien d'autres dont on trouvera les fragments trop rares dans le 1er volume de Kinkel (*Fragm. Epic. graec.* Teubner, 1879) aient recueilli des légendes locales et aient influé sur les âges postérieurs, directement ou par l'intermédiaire des logographes, c'est ce dont on ne saurait douter. Ainsi, selon Phérékyde, Œdipe épousait sa mère, et il en avait deux enfants, tués par les Minyens et Erginos. Or, Phérékyde n'inventait sans doute pas : il suivait quelque chant épique. Mais lequel? Là est l'insoluble question (1). On pense d'abord à la *Minyade*, et l'on a tort probablement, car la *Minyade* paraît avoir eu un tout autre sujet (cf. Welcker, *D. Ep. Cycl.*, I, 253 sqq.). Du reste la *Minyade* n'est pas le seul poème inspiré par les légendes d'Orchomène. Chersias (cf. Paus. IX, 38,9) a dû les raconter tout au long dans ses ἔπη ; je lui attribuerais volontiers quelques-uns des changements qui eurent plus tard tant de fortune, et d'autres encore qui rencontrèrent moins de crédit, par exemple cette étrange histoire d'Œdipe racontée par Nicolas de Damas (*F. H. G.*, III, 366) : Œdipe allant à Orchomène acheter des chevaux, rencontre Laïos son père au mont Laphystios, et le tue sans le connaître, puis s'enfuit dans la montagne et revient à Corinthe, tandis qu'Épikasté fait

(1) N'oublions pas que dans une épopée — où l'on ne se serait guère attendu à trouver la légende d'Œdipe — les *Kypria*, Nestor racontait à Ménélas, entre autres histoires, τὰ περὶ Οἰδίπουν (Kinkel, p. 18). C'était sans doute un récit analogue à celui d'Ulysse dans l'*Odyssée*, effleurant beaucoup de sujets et ne donnant sur aucun un grand nombre de détails. Néanmoins un trait de ce récit a pu être accueilli et répandu par d'autres poètes.

enterrer Laïos à l'endroit même où il est tombé (1). N'est-ce pas une légende qui porte bien le caractère local, et née sans doute dans un défilé, analogue à celui de Potnies et de la Phocide, où l'on montrait un tombeau dit de Laïos ?

Du reste, il serait très imprudent de vouloir préciser : tant de poètes ont pu parler de ces célèbres aventures d'Œdipe et de ses fils ! Car le titre de poèmes *généalogiques* ne doit pas nous abuser (2). Leurs auteurs ne se bornaient pas à une sèche énumération de noms ; ils y joignaient d'assez longs développements sur les principaux exploits de leurs héros, nous en avons une preuve dans les *Naupaktia :* que dans ce poëme l'expédition des Argonautes ait été assez longuement racontée, c'est ce que démontrent les nombreuses citations du *Sc. Laur. ad Ap. Rh. Argonaut.* (Kinkel, *Fr. Ep. gr.*, I, 199 sqq.) (3). Il est donc permis — et presque nécessaire — de croire que dans les généalogies d'Asios il est souvent question des descendants de Kadmos (4) (Kinkel, *op. cit.*, 202 sqq.). La légende d'Œdipe et de

(1) C. Müller (III, 366, note 15) croit aussi que Nic. de Damas a rapporté un récit fort ancien tiré des *Orchomenia* de Chersias. Mais il donne comme intermédiaire, entre Chersias et Nic. de Damas, Hellanikos, sous ce prétexte que Hellanikos était renommé pour ses légendes inusitées. Pour ma part, si je rapproche ce récit de la mort de Laïos, de la version de Phérékyde sur les enfants d'Œdipe et de Jokasté, je crois plutôt que c'est de Phérékyde que s'inspirait Nicolas de Damas.

(2) Voir, sur les poètes généalogiques, Stahl, *Fleckeisen Jahrbüch.*, 1896, 369 sqq.

(3) Quamvis accuratiore cognitione careamus, hoc pro certo poni videtur posse, in quo omnes nunc consentiunt, hoc carmine celebratas fuisse illustres in fabulis feminas una cum earum prosapiis, ut Heynius dicit. ... Nec tamen intra genealogiarum tenuitatem poetam se continuisse, sed satis copiose de heroum rebus gestis exposuisse ex iis credi potest quae scholiasta ad Apollonium de Argonautarum expeditione ex hoc carmine affert. » Marckscheff., p. 255 sqq.

(4) Dans le fragm. cité par Pausanias (II, 6, 3) il est question d'Antiope, fille d'Asôpos qui engendra — de Zeus et d'Épôpeus, pasteur de peuple — Zéthos et le divin Amphion. Homère (*Od.* XI, 260 sqq.) suit exactement la même légende (bien qu'il ne parle pas d'Epôpeus). Une épopée anté-

Thèbes y dut être aussi effleurée tout au moins, et altérée. Asios ne faisait-il pas d'Alkméné la fille d'Amphiaraos et d'Eriphylé ? (Paus. V, 17, 8.)

De même, Eumélos, l'auteur de l'*Europia* et des *Korinthiaka* (Paus. IX, 5, 8), toucha aux choses thébaines. Aucun des fragments qui nous restent de lui (Kink. *op. c.*, 197 sqq.) ne nous en donne la preuve certaine ; mais les rapports entre Thèbes et Corinthe ont été trop fréquents (cf. *Sc. ad. Pind. Ol.* XIII, 74) pour qu'un Corinthien n'en ait pas parlé. C'est à lui ou à un de ses concitoyens qu'il faut peut-être attribuer l'importance que Corinthe prit peu à peu dans la légende d'Œdipe.

Faut-il parler encore de ces poèmes récités à Sicyone en l'honneur d'Adrastos et dont Hérodote (V. 67) nous a laissé un écho ? Mais tout en est évanoui, et ce serait de gaîté de cœur se lancer dans les conjectures trop incertaines.

II. — LES LYRIQUES

Nous avons vu (p. 21) qu'au témoignage de Pausanias (IX, 9, 5) Kallinos d'Éphèse qui composait ses élégies au commencement du VIIe s. parlait de la *Thébaïde cyclique*, et l'attribuait à Homère. C'est même l'indication la plus sûre pour fixer la date du poème ; mais Kallinos n'a laissé aucun détail ; Mimnerme de Kolophon (1) (né vers 632),

rieure avait dû célébrer Antiope et ses fils, autochtones et véritables fondateurs de Thèbes, avant Kadmos (cf. *Od.* XI, 263).

Apd. (III 55) et Hygin (8) ont raconté l'histoire d'Antiope, mais en y ajoutant des détails tirés évidemment de la pièce d'Euripide (Nauck, *Tr. gr. fragm.*[2]).

(1) La *Thébaïde* est citée par Kallinos *d'Éphèse;* un fragment se rapportant à la guerre thébaine nous vient de Mimnerme de *Kolophon*. Une *Thébaïde* a été écrite par Antimaque *de Kolophon*. Cette réunion de trois noms du même pays pour un même sujet a suffi à C. Robert (*Bild und Lied*, 22) pour croire que la *Thébaïde* a été composée à Kolophon. Bethe a accepté d'enthousiasme cette hypothèse qu'il essaie de renforcer en attribuant la *Thébaïde* à Antimaque de Téos, *op. cit.* 35, mais ce sont là d'insuffisantes preuves. Cf. O. Gruppe, *Jahresb.* 1894, III, 100.

nous donne un renseignement sur la guerre de Thèbes : selon lui Isméné conversant avec Théoklyménos (C. Robert, *Bild und Lied*, 21 note — propose de lire Périklyménos), avait été tuée par Tydeus sur l'ordre d'Athéné (1). Mais rien ne prouve qu'il eût emprunté ce détail à la *Thébaïde* (cf. p. 77 et note 1)

Athénée (II, 365, Ed. Teubner) nous a conservé deux vers de Simonide de Céos (556-468), deux vers touchant évidemment aux Jeux Néméens et à l'expédition des Sept : « Entre autres choses, écrit Athénée, il a dit d'Archémoros :

(Εὐρυδίκας ?) (2) ἰοστεφάνου γλυκεῖαν ἐδάκρυσαν
ψυχὰν ἀποπνέοντα γαλαθηνὸν τέκος.

La mort d'Opheltès et la fondation des Jeux Néméens sont aussi célébrées dans une ode du neveu de Simonide, Bacchylide de Céos (VIII, 1-22, p. 73, Éd. Blass.). « Accordez, Charites aux fuseaux d'or, un éclat persuasif à mes chants, et vous aussi, divin porte-parole des Muses aux paupières de violette. Je chante et Phlionte et la fertile plaine de Zeus Néméen où Héra aux bras blancs nourrissait un lion ravageur de troupeaux, à la voix profonde, le premier des travaux si renommés d'Héraklès. Car c'est là que les demi-dieux aux boucliers de pourpre (3), les premiers des Argiens pour la première fois, luttèrent en l'honneur d'Archémoros, que le dragon aux verts regards d'une force excessive, tua lorsqu'il cueillait des fleurs (4), indice de la mort à venir.

(1) Selon le même Scoliaste (*Arg. Soph. Antig.*), Ion de Chios (vers 450) donnait une version différente. Antigone et Ismène avaient été brûlées (?) dans un temple par Laodamas. Bethe (*op. cit.* 27, note 38) imagine que cet épisode peut bien être tiré de l'*Œdipodie*. En réalité, il est impossible de savoir d'où il vient, de même que celui auquel fait allusion Mimnerme.

(2) Bergk (*Lyr. gr.*, *fr.* 52), a restitué le nom probable d'Eurydiké, femme de Lykourgos.

(3) Texte controversé.

(4) ἀωτεύοντα corr. de Jebb.

O force du destin! Il ne les persuada pas, l'Œklide, de retourner en arrière vers leurs villes peuplées. L'espérance dérobe aux hommes leur bon sens (1) : c'est elle qui alors envoyait à Thèbes Adrastos le Talaïonide, hôte de Polynice exilé (2). »

Je ne cite que pour mémoire un passage obscur du scoliaste des *Oiseaux* d'Aristophane (v. 1536. Blades, pars 4ª, p. 423), d'où il paraît résulter que, selon Bacchylide, Athéna voulait offrir l'immortalité à Tydeus : c'est une allusion à la mort de Tydeus et de Mélanippos (cf. page 78).

Mais avant Bacchylide, avant Simonide lui-même, un poète illustre dans l'antiquité, auteur d'hymnes héroïques qui ont exercé une grande influence sur les tragiques, Stésichore, né vers 640 et mort vers 550, avait imprimé une marque puissante — n'en doutons pas — sur une partie au moins des légendes thébaines.

Un des poèmes lyriques de Stésichore, « ce second Homère » (Antipater, *Anth. Pal.*, VII, 75) avait pour titre *Ériphylé*. Qu'il y fut question du rôle joué par la femme d'Amphiaraos avant la première expédition thébaine, rien n'est plus clair ; mais soit que le poète eût décrit en traits rapides l'expédition tout entière, soit que dans une revue des héros qui y devaient prendre part, il marquât fortement le caractère et la destinée de chacun, toujours est-il qu'il montrait Kapaneus et Lykourgos (3) ressuscités par Aisklépios (Apd. III, 10). Sans rechercher, faute d'indications, ce

(1) Texte controversé.

(2) D'après la correct. de Blass. C'est dans Simonide que nous voyons nettement — pour la première fois — l'épisode des Jeux Néméens et d'Hypsipylé — lié à l'épopée thébaine. Nous avons vu (p. 71 sqq.) qu'on ne saurait, sans quelque risque d'erreur, attribuer la fondation de ces Jeux à la *Thébaïde*. Pindare suit Simonide, comme nous le verrons tout à l'heure. Simonide (Bergk, *fr.* 205) fait aussi allusion à la lutte que les Lemniennes soutinrent alors contre les Argonautes.

(3) Il est fort possible que ce Lykourgos soit un fils de Pronax, et un des chefs de l'expédition contre Thèbes (Voir p. 71, note 1).

qu'il a pu ajouter ou changer sur d'autres points à la *Thébaïde cyclique*, on peut du moins se demander si ce n'est point lui qui a imaginé cette version d'Ériphylé menacée par son mari, et tuée par son fils sur l'ordre d'Amphiaraos ? Si Stésichore — ce qui est possible — a écrit son *Ériphylé* avant les *Épigones* et l'*Alkméonide*, l'innovation doit être de lui. On sait (A. Croiset, *H. de la L. G.* II, 320 sqq.) qu'il ne se borna pas à mettre en œuvre les inventions surprenantes des poètes antérieurs, de Pisandros par exemple dans son *Héraklée* (1), mais qu'il inventa lui aussi (2) : il fut le premier, suivant le Sc. d'Apollonios de Rhodes à représenter Athéné s'élançant toute armée du front de Zeus (Bergk, *fr.* 62), il a donc pu innover dans plusieurs parties de la légende thébaine. — En tout cas, qu'il ait donné le ton à l'*Alkméonide* et aux *Épigones*, ou qu'il les ait suivis, son exemple a été décisif pour les tragiques (3).

Pindare a touché aussi à la légende, à presque toutes les parties de la légende, et nous voyons nettement, dans quelques passages de ses poèmes triomphaux qu'il connaissait non seulement la *Thébaïde*, mais des légendes particulières, notamment celles de Thèbes, sa patrie.

Il connaît « la sagesse d'Œdipe » (*Pyth.* IV, 263) ; mais il connaît aussi ses malheurs, accomplissement de l'oracle. *Ol.*, II, 42 : « Depuis que, conduit par le destin, le fils de Laïos tua son père dans une rencontre, et accomplit l'antique oracle de Pytho, l'œil perçant de l'Érinys l'a vu, et elle a fait périr dans un meurtre mutuel sa race vouée à Arès.... (4) »

(1) La peau de lion d'Héraklés (cf. Strabon, XV, 1, 9) et la coupe du soleil, *fr.* 8. Cf. Athénée XI, p. 469 c.

(2) Cf. Flach (*Hist. de la Poés. lyr.*, 338-40).

(3) On sait que son *Orestie*, en plusieurs livres, a été sans doute imitée par Eschyle qui paraît y avoir pris la première idée du songe de Clytemnestre.

(4) Date inconnue.

Il a célébré les deux expéditions thébaines et les principaux chefs, Adrastos, Amphiaraos, Alkméon.

Ném. IX, 17 sqq. : (1) « Et voici qu'alors, contre Thèbes aux sept portes, ils (les fils de Talaos) conduisirent une armée de guerriers, non sur un vol favorable d'oiseaux ; et Kroniôn par les zigzags de ses éclairs n'encourageait pas à partir ces héros en délire, mais à s'épargner l'expédition (2). Et l'armée se hâtait vers un malheur manifeste avec ses armes d'airain et les harnais de ses chevaux ; et sur les rives de l'Isménos, écartés du doux retour, ils engraissèrent de leurs corps la blanche fumée, car sept bûchers dévorèrent ces guerriers aux jeunes bras (3), et sous Amphiaraos Zeus fendit de sa foudre toute puissante le sein profond de la terre et l'y cacha avec ses chevaux, avant que, frappé au dos par la lance de Périklyménos, son cœur généreux fût rempli de honte. »

Ol. VI, 12 sqq. : (4) « ... l'éloge vrai que de sa langue juste Adrastos prononça sur l'Œklide Amphiaraos, le devin, après que la terre l'eut englouti, lui et ses brillantes cavales. Et ensuite sept bûchers ayant consumé les morts, le Talaïonide devant Thèbes, dit cette parole : « Je pleure l'œil de mon armée à la fois bon devin et bon au combat de la lance. »

Pyth. VIII, 39 sqq. (5) ; « ... les mots que jadis le fils d'Oïklés, ayant vu devant Thèbes aux sept portes les fils qui attendaient de pied ferme le combat, chanta lorsque d'Argos les Épigones vinrent pour la seconde invasion. Tandis qu'ils combattaient, il dit : « La nature fait briller dans les fils le cœur noble des pères : je vois clairement Alkméon agitant le dragon tacheté de son bouclier étincelant, le premier aux

(1) 490 ou 468 selon Bergk, 474 ou 473 selon W. Christ.

(2) Cf. Hom. *Il.*, IV, 381 et 409.

(3) Pindare ignore donc — ou méconnaît — l'édit de Créon empêchant de rendre les derniers honneurs aux Argiens. Il est à noter que nulle part, dans ce qui nous reste de lui, il ne parle d'Antigone, ni d'Isméné.

(4) 468.

(5) 446, selon Bergk, 450 selon W. Christ.

portes de Cadmos. L'autre, éprouvé par sa première douleur, est maintenant rempli de la nouvelle d'un meilleur présage : c'est le héros Adrastos. Maïs dans les siens il souffrira ; car, seul de l'armée des Danaens, ayant recueilli les os de son fils mort, il atteindra avec son armée intacte la large ville d'Abas. » Ainsi parla Amphiaraos. »

En même temps Pindare a expliqué, d'après la *Thébaïde* peut-être, comment Adrastos avait été roi de Sicyone avant de régner à Argos, et il peint d'un trait rapide le caractère des deux héros. Amphiaraos est un héros au cœur hardi, Ἀμφιάραόν τε θρασυμήδεα (*Nem.* IX, 3) (1). Il a chassé Adrastos et tous les autres Talaïonides. C'est un très vaillant guerrier, la guerre même, la nuée foudroyante, μάντιν Οἰκλεΐδαν πολέμοιο νέφος (2) (*Nem.* X, 9) (3), d'ailleurs facile à tromper par les caresses d'une femme, Ériphylé, ανδροδάμαν (*Ném.* IX, 16).

Adrastos est prudent : : ce que n'a pu la force de son père de ses frères et la sienne, sa politique adroite l'obtient. Par sa langue habile il calme Amphiaraos, il le dompte en lui donnant sa sœur en mariage, χρεισσων δὲ χαππαύει δίχαν τὰν πρόσθεν (*Ném.* IX, 15 sqq.).

Pindare fait aussi allusion à la fondation des Jeux Néméens dans deux *Néméennes*, et ces deux allusions se contredisent. Dans la IX[e] (8 sqq.) il attribue l'institution de ces jeux à Adrastos, encore roi de Sicyone : « Mais animons la lyre à redire ces luttes sublimes de coursiers qu'en l'honneur d'Apollon institua Adrastos, près du courant de l'Asôpos ; en les rappelant j'ornerai d'honneurs illustres le *héros qui, régnant alors à cet endroit*, par des fêtes nouvelles et par des luttes de guerriers vigoureux et de chars sculptés, faisait briller la gloire de la ville. »

Mais à la fin de la VIII[e] *Néméenne* (5) le poète paraît

(1) La IX[e] *N.* est comme on l'a vu de 474 ou 473, selon Christ.

(2) On peut rapprocher de cette expression *Il.*, XVII, 243, ἶσος ἀέλλῃ, et *Énéide*, X, 809, belli nubes.

(3) La X[e] *Ném.* est de 465 ou 461, selon Christ.

(4) VIII[e] *Ném.*, composée en 461 ou 459.

suivre l'opinion commune : « Certes, dit-il, l'hymne louangeur excitait (la vertu des héros) avant qu'éclate la querelle d'Adrastos et des Kadméens (51-52). »

Conclura-t-on de ces deux passages que, Pindare ayant donné deux versions qui se contredisent, mais dont l'une semble plus ancienne et antérieure à la *Thébaïde* même, la *Thébaïde* faisait donc honneur de la fondation des Jeux aux Argiens, et dépouillait ainsi Sicyône au profit d'Argos ? Argos aurait alors accaparé les Jeux Néméens comme elle a accaparé Adrastos lui-même et d'autres héros. Cela est possible ; mais il se peut tout aussi bien que la *Thébaïde* ait attribué à Adrastos roi de Sicyone l'institution des Jeux, et qu'une épopée postérieure, les *Épigones* par exemple, l'attribuant à Adrastos et aux Argiens, Pindare ait suivi d'abord la *Thébaïde*, ensuite la version des *Épigones*, généralement adoptée. En résumé, ce n'est pas encore Pindare qui nous permettra de trancher cette question.

Remarquons enfin que Pindare est le premier des poètes anciens dont nous ayons le témoignage sur les massacres de Lemnos (cf. p. 72 sqq.). L'*Iliade*, on l'a vu, savait qu'une tradition faisait passer les Argonautes par Lemnos et parlait d'Eunéos, fils de Jason et d'Hypsipylé (*Il.*, VII, 478 ; XXIII, 747) ; mais elle ne fait aucune allusion à la scène de sauvagerie connue surtout par Apollonios de Rhodes (I, 910 sqq.) et les mythographes. Cependant, à l'époque homérique, le navire Argo était déjà célèbre, Ἀργὼ πᾶσι μέλουσα (*Od.* XII, 70). Il en faut donc conclure, semble-t-il, que cette horrible légende est née à la suite d'une autre racontant un massacre des femmes athéniennes par les Pélasges habitants de Lemnos (Hérod. VI, 138). Mais Pindare est le premier poète, à notre connaissance, qui en ait parlé. Célébrant dans la IVe *Pythique* (1) l'expédition des Argonautes, il dit (446 sqq.) : « Sur les plaines de l'Océan et la mer rouge ils s'unissent

(1) Date inconnue.

à la race des femmes lemniennes, meurtrières de leurs époux (1). »

Comment cette légende se souda à la légende de Némée, nous l'avons entrevu dans Bacchylide. Mais les tragiques seuls nous l'apprendront clairement.

III. — LES LOGOGRAPHES (2)

Les logographes ont joué un rôle important dans la fixation de la légende, non qu'ils s'accordent toujours entre eux ou avec eux-mêmes, mais parce qu'ils ont fourni aux écrivains postérieurs l'essentiel des poèmes généalogiques qu'il paraissait trop long de lire. En fait, les logographes et les historiens doivent nécessairement et par profession remonter sinon toujours aux sources, du moins aux premiers âges, et c'est ainsi que l'on rencontre chez des contemporains des tragiques et même chez des hommes du IVe et du IIIe siècles des versions si différentes de celles des tragiques; il n'est donc pas étonnant que dès l'antiquité ceux qui s'occupaient des anciens temps aient eu si souvent recours à eux.

(1) Pindare a-t-il puisé dans les *Argonautika* attribuées à tort par Diog. Laërte (I, 10, 5) à Épiménide de Crète? Ne s'est-il pas plutôt servi de la *Minyade* ou plus probablement encore des *Korinthiaka?* Cf. *Sc. ad Pind. Ol.*, XIII, 74, (Kinkel, I, 188 sqq.). J. A. Scott (*A comparative Study of Hesiod and Pindar*, Chicago 1898, 29 sqq.), a cru sur une indication du scoliaste d'Apollonios de Rhodes (*ad Arg.*, IV, 258, 259), accouplant les noms d'Hésiode et de Pindare, que la IVe *Pythique* était inspirée d'un poème d'Hésiode célébrant l'expédition des Argonautes : Hésiode aurait donc pu aussi parler des massacres de Lemnos. Mais E. Knorr (*De Apoll. Rhod. fontibus quæst. selectae* ; Leipzig, 1902) a combattu une opinion analogue émise par Grœger (*De arg. fab. histor. qq. selectae*; Breslau, 1889), et ses arguments paraissent convaincants. Cf. G. Knaack (*Berl. Phil. Woch.*, 1904, c. 579). Quoi qu'il en soit, la légende de ce massacre courait probablement avant Pindare, puisque une autre légende de massacre lemnien avait été propagée par Hékatée de Milet (vers 520) et recueillie par Hérodote (VI, 138).

(2) Voir, sur les Logographes, Drerup, *Jahbr. f. Kl. philol.* Suppl. Bd. 27.

Qu'ils aient suivi les poèmes généalogiques cela nous est assuré par les anciens : « Les historiographes Eumélos et Akusilaos, dit Clément d'Alexandrie (*Strom*. VI, p. 629 A) ont traduit en prose les histoires d'Hésiode et les ont données comme leurs. »

A la vérité, les anciens (Josèphe, *Contre Apion*, I, 34) parlent aussi de dissentiments entre eux et de corrections apportées par les logographes à Hésiode (1). Quoi de plus naturel, puisqu'il existait un nombre infini de poèmes généalogiques de l'école béotienne sinon d'Hésiode, et qui s'efforçaient sans doute, en donnant beaucoup de versions locales, de se distinguer les uns des autres ?

Au surplus, Platon lui-même (*Symp*. 178 C.), le Scol. d'Apoll. de Rhodes à plusieurs endroits (notamment IV, 57), le Sc. d'Hésiode (*ad Theog*. 870) reconnaissent qu'Akusilaos s'inspire d'Hésiode. On ne doit point douter qu'il en aille de même de presque tous les autres, et nous avons eu occasion de remarquer que les fragments d'Hellanikos et de Phérékyde, qui nous ont servi, ne pouvaient provenir que de ces ἔπη, sources de l'histoire.

Mais comme je l'ai déjà dit, il y avait beaucoup d'ἔπη et qui s'efforçaient de renouveler les légendes, et selon donc que les logographes s'inspirent d'un poème ou d'un autre, des divergences apparaïssent. Parfois, l'on peut dire avec quelque vraisemblance que telle version racontée par l'un d'eux est de tel pays, parce que ce scoliaste lui-même est de ce pays ; mais jamais on ne peut entrer dans le détail, et souvent même il est impossible de prétendre localiser même une version importante : avec Hellanikos notamment la difficulté est extrême, et avec Phérékyde, qui est de Léros, nous n'avons pu que supposer (voir plus haut, p. 112) pour une histoire très particulière d'Œdipe une source orchoménienne. Au reste, il est vraisemblable que les logographes — comme plus tard Apollodore — citaient concurremment

(1) Cf. Wilam. Mœll. *Hom. Unters*, 347.

plusieurs versions, et comment distinguer d'après les scoliastes celles qu'ils adoptaient ?

Ajoutons aussi que les logographes, se trouvant en présence de légendes différentes — à un moment où la raison se refusait à accepter toutes les fables qui avaient eu cours jusque-là —, choisissaient et arrangeaient, avec une préoccupation évidente et avouée de rendre les choses raisonnables et historiques. Voici un début d'un des plus vénérés et des plus anciens, assez souvent cité par Hérodote lui-même : « Hékatée de Milet parle ainsi : J'écris ces choses comme elles me semblent être vraies ; car les discours des Grecs sont divers et selon moi ridicules. » (*H. G. F.* I, fr. 332.)

On voit combien nous avons de raisons de les discuter, et combien aussi de nous en servir : n'ont-ils pas beaucoup servi aux Anciens eux-mêmes, à un historien comme Hérodote qui cite quatre fois Hékatée, à des mythographes comme le pseudo-Apollodore qui cite Phérékyde douze fois, Akusilaos neuf fois, c'est-à-dire deux ou trois fois plus souvent qu'Homère lui-même (1)? Je n'ose compter les citations de Strabon.

Mais il est fort possible que les tragiques eux-mêmes en aient usé. Je sais ce que dit Athénée (VIII, p. 348 E) que les œuvres d'Eschyle étaient des morceaux de la riche table d'Homère », et (*ib.* VII, 277 E) « que Sophocle aimait le cycle épique et y puisait des drames tout entiers ». J'imagine pourtant qu'ils compulsaient les logographes, fort célèbres alors, comme Sophocle lisait et imitait Hérodote (2).

(1) Il est remarquable qu'Apd. ne cite pas Hellanikos, peut-être parce que celui-ci recherche trop les traditions inusitées. Strabon ne le cite guère que pour le gourmander et le contredire (Strabon, XI, 6, 3, X, 2, 6 et pass.).

(2) Sophocle dans *Antigone* (909-912) a certainement imité ce passage d'Hérodote (III, 119, 5) où la femme d'Intaphernés ayant à choisir entre la vie des princes conjurés contre Dareios, choisit son frère et donne les singulières raisons de son choix. — J. Wassmer, *N. Jahrb. für Ph. und Paëd.*. 1897, fasc. 10, a prouvé que les vers d'*Antigone* 905 sqq. sont bien de Sophocle et que le poète, comme l'historien, reproduit des idées fort anciennes sur le droit naturel.

IV. — LES ŒUVRES D'ART

Mais il ne faut pas oublier, parmi les facteurs importants des modifications apportées aux légendes thébaines, les artistes, peintres ou sculpteurs, qui ont reproduit des scènes empruntées à l'épopée. On connaît assez le mot de Pausanias : « Polygnote a suivi, si je ne me trompe, le poème intitulé *Minyade*... en peignant Charon déjà vieux. »(Paus. X, 28, 2). Au reste dans six chapitres (X, 25-31), Pausanias décrit ces peintures de Polygnote, une des illustrations de Delphes, et toutes sont empruntées aux vieux cycles épiques. Il en va de même pour le coffret de Kypsélos (Paus. V, 17) et pour le trône d'Amyklai (*ib.* III, 18), dont nous avons déjà parlé plus d'une fois (cf. Frazer, *Pausanias*, III, 605 sqq. et St. Jones, *Journ. of Hell. Stud.* 1894, 30-80). Ces deux dernières œuvres, archaïques, ont été maintes fois reproduites sur des vases peints ou des urnes funéraires (voir notamment le combat d'Étéocle et de Polynice (Baumeister, *Denkmaler*, 1760, fig. 184). Dans une série de fresques, un artiste postérieur, Onasias, collaborateur de Polygnote, avait peint à Platées toute la guerre de Thèbes (Paus. IX, 4,1, IX, 5, 11). Il est difficile de juger de ces œuvres, dont quelques reproductions plus ou moins imparfaites nous sont à peine parvenues : les fresques d'Onasias seules ont quelque chance d'avoir été sauvées — en partie du moins, car le sujet dont parle Pausanias (IX, 5, 11) nous fait défaut — dans l'herôon de Ghieul Baschi (voir Collignon, *Hist. de la Sc. gr.*, II, 209). Nous en savons assez toutefois par les débris que nous ont conservés les vases peints et par le texte des anciens auteurs, pour juger que les artistes, même primitifs, prenaient, avec le récit des épopées, d'assez grandes libertés (voir notamment l'amphore de style corinthien sur lequel est représenté Tydeus tuant Isméné, Pottier, *Vases ant. du Louvre*, I, 59, pl. 50, et à propos du même vase Robert, *Bild und*

Lied, 20). Il s'ensuit que, s'il s'est trouvé plus tard un poète ayant le goût des œuvres d'art, celui-ci a dû s'inspirer presque autant des sculpteurs et des peintres que des poètes. Et cela est certain d'un au moins, d'Euripide, comme l'a très bien prouvé J.-H. Huddilston (*The attitude of the greek Trag. tow. art*, 38-108) (1). Et je me demande si ce poète n'a pas emprunté une partie de sa description du duel entre Étéocle et Polynice (*Phén.* 1390 sqq.), à une des scènes du coffret de Kypsélos (Pausanias, V. 19, 6), si pareillement il n'a pas pris dans les fresques d'Onasias (Paus. IX, 5, 11), l'idée de faire venir la mère des enfants d'Œdipe sur leurs cadavres (*Ph.* 1430 sqq.) (2). Eschyle, et Sophocle surtout, ont été moins frappés, semble-t-il, par les œuvres d'art que par les spectacles de la nature : Huddilston découvre cependant chez Eschyle du moins des traces non douteuses de quelques influences artistiques (*op. cit.*, 22 sqq.). Quoi qu'il en soit, ce nous est une raison de plus d'hésiter à attribuer telle quelle à l'épopée une scène reproduite par une œuvre d'art ou un épisode d'Euripide. Comme les poètes généalogiques, comme les lyriques, comme les logographes, les artistes sont de précieux auxiliaires sans doute dans une étude comme celle-ci, mais des auxiliaires qu'il faut discuter et critiquer avec soin.

(1) « Were Aeschylos, Sophokles und Euripides influenced by works of art, and, if so, to what extent? ...... It is not going to far too say that we are able to assign to Euripides at least a wholly unique position among ancient poëts » (Pref. VII).

(2) Un exemple frappant nous est encore fourni par le *fr.* 69 : « C'est mon père qui me l'a ordonné, *quand il montait sur son char* pour aller à Thèbes. » N'est-ce pas une imitation dirccte de la scène décrite sur le coffret de Kypsélos (Paus., V, 17, 7 et 8) et sur plusieurs vases peints? Voir notamment S. Reinach, I, 199 B.

CHAPITRE VI

Les Épopées thébaines et les Tragiques

Les derniers lyriques sont contemporains des grands tragiques grecs, Bacchylide même est plus jeune qu'Eschyle d'une vingtaine d'années, et les *Odes* de Pindare sont, à peu d'années près, de la même date que la tragédie des *Sept contre Thèbes* (467). A cette époque la légende thébaine a déjà subi, nous l'avons vu, des changements profonds. Les chants primitifs éclos dans toute la Grèce centrale ont été fondus ensemble et altérés par le poète de la *Thébaïde*, puis par l'auteur de l'*Œdipodie*, par les *Épigones* et *l'Alkméonide*. Malgré la renommée de ces poèmes, du premier surtout, les versions locales ont subsisté, un peu modifiées peut-être; d'autres poètes épiques s'en sont emparés; les auteurs de généalogies, les poètes didactiques, les lyriques les ont à leur tour accueillies et transformées encore. Les logographes, devant un amas de traditions différentes ou contradictoires, ont fait leur choix, tantôt au hasard sans doute, tantôt sous des influences locales ou selon des préoccupations rationalistes. Les artistes enfin, s'inspirant librement des vieux poèmes, ont reproduit mais modifié, comme il est naturel, quelques-unes des légendes les plus connues. Voici très brièvement ramassée, d'après les études qui précèdent, la matière riche et variée sur laquelle vont pouvoir s'exercer les Tragiques.

I. — RÉSUMÉ DE LA LÉGENDE AVANT LES TRAGIQUES

Laïos, maudit par Héra parce qu'il a enlevé le fils de Pélops, Chrysippos (*Thébaïde*), a d'Épikasté, malgré la défense d'Apollon (*Œdipodie*), un fils, Œdipe, qui est exposé sur le Cithéron, et élevé à Corinthe (à Sicyone, selon la *Thébaïde*).

Œdipe, devenu grand, tue son père sans le connaître, soit entre le Cithéron et Thèbes (*Thébaïde*), soit en Phocide (*Œdipodie*?). Puis il tue la Sphinx qui désolait Thèbes, épouse Épikasté et règne (*Œdipodie* et *Thébaïde*). — Des légendes très différentes nous sont connues par Nicolas de Damas (d'après Phérékyde, et les *Orchoméniennes* de Chersias ? ?) (1). — Son parricide et son inceste sont bientôt découverts. Épikasté se pend, et lui-même se crève les yeux (*Odyssée*, *Œdipodie*) ; puis il épouse Eurygané, fille d'Hyperphas et en a quatre enfants, Étéocle, Polynice, Antigone, Isméné (*Œdipodie*, Fresques de Platées par Onasias). Ces enfants sont nés d'Épikasté elle-même selon la *Thébaïde*.

Une légende rapportée par Phérékyde et probablement d'origine minyenne, prétend qu'avant les quatre enfants d'Eurygané, il en a eu d'Épikasté deux qui furent tués par les Minyens.

Maltraité par ses fils, Œdipe les maudit : l'un d'eux, Polynice, s'exile volontairement et épouse la fille d'Adrastos,

(1) J'ai fait allusion déjà à diverses opinions sur la Sphinx et sur ses relations avec Œdipe, rapportées par Lysimaque d'Alexandrie, selon le sc. des *Phéniciens* (26) et par Suidas. Elles paraissent aussi récentes que bizarres. Le même Lysimaque, selon le Sc. d'*Œd. à Colone* (91) a donné plusieurs versions de la mort et de l'enterrement d'Œdipe. Selon un *faux Épiménide* (*Sc. Phénic*, 13), Laïos aurait eu deux femmes, Euryklée et Épikasté : invention récente aussi.

roi d'Argos, puis à la mort de son père, revient à Thèbes (*Œdipodie* et *Thébaïde*). Légendes diverses sur la mort d'Œdipe (Lysimaque, *Sc. Œd. C.* 91). Il dispute le trône à Étéocle, injustement (légendes thébaines primitives, Hellanikos), justement, selon la *Thébaïde*. Il est forcé de s'exiler et la guerre éclate. Sur la mort d'Œdipe et le second exil de Polynice, les tragiques broderont.

Pendant les préparatifs de l'expédition, les Argiens ont grand'peine à décider Amphiaraos à partir avec eux ; car Amphiaraos sait que les dieux sont hostiles à cette guerre, mais il est forcé par Ériphylé (*Odyssée, Iliade, Thébaïde*).

Selon d'autres légendes, il refuse de partir parce qu'il sait sa mort assurée, et irrité contre Ériphylé (1), il ordonne à son fils Alkméon de venger sa mort (*Épigones ? Stésichore ? Alkméonide*). Jeux à Némée, en l'honneur de Prônax (légendes argiennes, Pindare) (2) — en l'honneur d'Archémoros, fils de Lykourgos (*Thébaïde*, *Épigones*, Pindare, Simonide, Bacchylide).

Liaison des Jeux Néméens et des massacres de Lemnos (*Korinthiaka ? ?* Simonide ?)

Arrivée de l'expédition en Béotie, et message de Tydeus (*Iliade*, *Thébaïde*).

Première bataille favorable aux Argiens (*Thébaïde*). Assaut de Thèbes ; mort des chefs ; Parthénopaeos tué par Périklyménos, Kapaneus foudroyé par Zeus lui-même qu'il a provoqué (*Thébaïde*) — Kapaneus plus tard ressuscité par Aisklépios (Stésichore).

Lutte et mort des deux frères (*Thébaïde*, Coffret de Kypsélos).

Eurygané se lamentant sur leurs cadavres (Onasias).

Sortie des Thébains, et mort de Tydeus qui dévore le crâne de son ennemi (*Thébaïde*, Mimnerme, Phérékyde), Amphiaraos englouti (*Thébaïde*, Pindare).

(1) Cf. coffret de Kypsélos et vase peint de Caeré : Dumont-Pottier, 224, S. Reinach, I, 199.

(2) Lutte d'Amphiaraos et de Lykourgos (*Thébaïde*.— Trône d'Amyklai).

Mort des autres chefs, à l'exception d'Adrastos (*Thébaïde*) — Détails sur ces morts dans Apollodore, tirés probablement des logographes et des légendes locales et poèmes généalogiques. En l'absence d'une tradition ferme, les Tragiques varieront à leur gré.

Adrastos s'enfuit seul, grâce à Aréion (*Thébaïde*).

Antigone (?).

Refus de la sépulture aux Argiens (?).

Les Tragiques célébreront l'intervention de Théseus et d'Athéné, mais on n'en trouve aucune trace avant eux. Est-ce une légende locale d'Éleusis, de l'Attique en général, ou bien est-ce un trait inventé par quelque *Théséide?* On ne sait.

Les Épigones se préparent à venger leurs pères : Alkméon trahi par sa mère (*Épigones*) part sous le commandement d'Aegialeus (*Épigones*) — d'Alkméon (*Alkméonide*). Oracle d'Apollon promettant la victoire aux Argiens (*Alkméonide?* Pindare). Victoire des Argiens à Glisas, Aegyaleus est tué par Laodamas (1), fils d'Étéocle (*Épigones*) — Laodamas à son tour est tué par Alkméon (*Alkméonide*) — Laodamas et une partie des Thébains fuient vers la Thessalie (*Épigones*). — Puis la ville est assiégée et se rend (*Iliade*, *Épigones*, *Alkméonide*). Thersandros, fils de Polynice, est mis sur le trône; Tirésias et sa fille Manto sont conduits à Delphes, hommage à Apollon. Tirésias meurt en route près de Tilphossa et Manto va en Asie Mineure, où elle fonde l'oracle de Klaros (*Épigones*).

Les Épigones reviennent, et sur un oracle d'Apollon Alkméon tue sa mère (*Épigones?* *Alkméonide*), puis il erre d'abord à Psophis, chez Phégeus dont il épouse la fille, puis vers l'Étolie où il lutte avec Diomède contre les ennemis d'Œneus — guerre de Troie —, enfin en Akarnanie où il fonde des villes et revient mourir à Psophis (*Alkméonide*),

(1) Laodamas brûle, dans un temple, Antigone et Ismène (*Épigones? Alkméonide?* Ion de Chios. S. Reinach, I, 160, 4). — Isméné tuée par Tydeus (*Œdipodie? Thébaïde?* Mimnerme et Phérékyde).

— Diverses autres légendes locales — des légendes corinthiennes surtout — célébraient les aventures d'Alkméon poursuivi par l'Érinys. C'est de là qu'Euripide notamment tirera son *Alkméon à Corinthe*.

Les Tragiques, tous attirés, comme on le verra, par les dramatiques catastrophes d'une race coupable, ont donc à leur disposition une riche mine de légendes qui leur permettront de varier selon leur génie ce sombre fond de malheurs et de crimes. Tous se conformeront à l'épopée sur les points capitaux (1). Mais chacun introduira des détails nouveaux. Nous étudierons successivement (2) ces trois grands Tragiques, recherchant l'apport personnel de chacun d'eux, et nous efforçant d'établir ce qu'on peut appeler *la moyenne de la légende* à leur époque.

(1) Eschyle venu le premier, s'inspire surtout de la *Thébaïde* qui était le poème le plus populaire; ainsi, sans parler de l'origine des malheurs qui fondent sur la famille de Laios, il donnera aux imprécations d'Œdipe la même cause que la *Thébaïde*, le représentera comme mort avant la guerre, ainsi que le faisait la *Thébaïde*, fera de Tydée le principal instigateur de l'expédition, comme la *Thébaïde*, restera fidèle aux vieilles traditions en parlant de Tirésias (πυρὸς δίχα, *Sept*, 25) etc., mais s'éloignera aussi de la *Thébaïde* sur plusieurs points. Nous marquerons au passage ces ressemblances ou ces divergences. Remarquons seulement que le nombre des ressemblances permet de croire que dans les parties essentielles de la légende la *Thébaïde* a toujours inspiré Eschyle, et qu'en conséquence on peut se fier très souvent à Eschyle pour reconstituer la *Thébaïde* (cf. Wecklein, *art. cité*, 674). C'est du reste ce que nous avons fait. — En revanche, Sophocle et Euripide, pour renouveler le sujet, imitent quelquefois l'*Œdipodie*, poème moins populaire que la *Thébaïde*. Nous noterons aussi le détail de leurs imitations. Mais le mélange est trop visible et trop fréquent chez eux pour qu'il soit possible de reconstituer, avec autant de probabilité, d'après leurs tragédies, les points importants de l'*Œdipodie*.

(2) Cet ordre n'est peut-être pas très logique; car si Sophocle n'a pas influé sur Eschyle, du moins a-t-il subi quelquefois l'influence d'Euripide plus jeune que lui, et il conviendrait donc d'étudier les pièces des trois Tragiques dans leur ordre chronologique; malheureusement les dates de leurs tragédies sont presque toutes inconnues, et l'on est forcé d'étudier à part chacun des poètes.

II. — ESCHYLE

Nous n'avons d'Eschyle que les *Sept contre Thèbes* et quelques fragments insignifiants, qui touchent aux légendes thébaines. Nous n'essayerons nullement de reconstituer les pièces perdues, les éléments faisant tout à fait défaut ; mais les *Sept* nous donneront des indications importantes sur la façon dont Eschyle se représentait l'histoire de la famille d'Œdipe et de ses maux. Un passage de Plutarque (*Thésée*, 29), qui fait connaître l'idée principale d'une autre pièce, les *Éleusiniens*, nous permettra encore quelques conclusions certaines sur l'évolution de la légende des Sept.

Des légendes anciennes, rappelées par le pseudo-Pisandros faisaient remonter l'origine des malheurs de Laïos et de sa race à un amour coupable pour Chrysippos, fils de Pélops et à la haine d'Héra. L'*Œdipodie*, suivant des légendes plus récentes, montrait Laïos puni pour avoir méprisé un oracle d'Apollon ; mais l'*Œdipodie* gardait des traces de la première légende, puisque l'oracle avait précisément défendu à Laïos d'avoir des enfants. C'est bien Héra, gardienne du mariage, qui venge ainsi l'outrage fait à l'amour légitime. Laïos devait à son amour contre nature, ou à son mépris d'Apollon, d'être tué par son fils ; Œdipe, de tuer son père et d'épouser sa mère ; les fils d'Œdipe, Étéocle et Polynice, de se haïr et de s'entre-tuer sous la malédiction de leur père. Et ce rejaillissement ininterrompu de calamités descendait d'autant plus sûrement de Laïos que chacun des crimes qui suivirent celui de Laïos n'avait qu'un prétexte insignifiant (1).

Eschyle, lui aussi, a fait remonter jusqu'à Laïos les malheurs des Labdakides. « Je parle de cette antique faute au châtiment rapide : elle demeure jusqu'à la troisième

(1) Le Sc. Laur. *ad Soph. Œd. Col.* 1375 après avoir indiqué les motifs de la colère d'Œdipe dans la *Thébaïde* ajoute : « Mais lui maudit ses fils, μικροψυχῶς καὶ τελέως ἀγεννῶς. »

génération. » (*Sept*, 741-3, cf. 680 sqq., 832-3). Quelle est cette antique faute? Est-ce l'enlèvement de Chrysippos? Est-ce le mépris d'Apollon? Le poète évidemment le disait dans sa pièce de *Laïos* (1) ; mais il paraît bien ne penser ici qu'au mépris d'Apollon : « Quand, en dépit d'Apollon qui trois fois par ses oracles de Delphes, centre de la terre, lui avait ordonné de mourir sans enfants pour sauver sa patrie, Laïos enfanta etc... » (*S.* 745 sqq.).

Au reste, si ce crime unique est l'origine de toutes les calamités, il cause aussi d'autres crimes qui expliqueront ces malheurs. Œdipe, dans Eschyle comme dans la *Thébaïde*, n'épouse pas seulement sa mère après avoir tué son père : il en a des enfants, non pas deux fils tués de bonne heure, comme l'avait dit un poète inconnu où a puisé Phérécyde, mais Étéocle et Polynice, Antigone et Ismène, les enfants d'Œdipe et d'Eurygané selon l'*Œdipodie*.

Pourquoi Eschyle, et, après lui, tous les Tragiques, ont suivi cette tradition, plus horrible que toutes les autres, on se l'explique sans peine : elle était d'un tragique intense et prêtait aux situations dramatiques désespérées. Aussi, malgré son goût si vif des innovations, Euripide lui-même, comme on le verra, n'a jamais sacrifié sur ce point à la version de l'*Œdipodie* la version de la *Thébaïde*. Quoi qu'il en soit, le chœur dans les *Sept* nous retrace toute cette nouvelle histoire d'Œdipe. « Œdipe, meurtrier de son père (2), qui, ayant ensemencé le champ sacré de sa mère où il avait été formé, produisit des rejetons sanglants » (*S.* 752). Cette effroyable naissance ne peut pas ne pas entraîner la

(1) La Tétralogie se composait de *Laïos*, *Œdipe*, *Sept contre Thèbes* et *Sphinx*, drame satyrique : jouée en 467 (Didascalie découverte en 1848 par J. Franz, *Didaskalie zu Aeschylos Septem contra Thebas*. Berlin, 1848).

(2) Selon Eschyle, Œdipe avait tué Laïos à Potnies. « Ainsi nous arrivions aux confins de notre pays, et nous passions dans un carrefour où se rencontrent les trois routes de Potnies. » C'est là, ajoute le sc., que se rencontrent Œdipe et Laïos (*Esch.* fr. 172 Nauck [2]). Imitation de la *Thébaïde* probablement.

perte des fils d'Œdipe, bien qu'innocents : de même qu'Œdipe s'est crevé les yeux (*S.* 779 sqq.) en punition d'un double forfait qu'il n'avait pas voulu, de même ses fils expieront leur monstrueuse naissance.

D'ailleurs Eschyle a conservé le souvenir de la malédiction paternelle. Il la renouvelle sans lui donner un autre prétexte : « Il (Œdipe) a lancé contre ses fils des malédictions, irrité de la nourriture (1) qu'ils lui donnaient, des malédictions d'une langue amère, souhaitant qu'entre eux un jour ils se partagent, le fer à la main, leur héritage. » (*S.* 785 sqq.)

Puis Œdipe meurt (710-11, 1004) (2), et Etéocle règne à sa place, non sans craintes, car il a toujours présentes à la mémoire les malédictions de son père (653-5), même dans ses rêves (710-11). Et, en effet, Polynice, qui s'est retiré à Argos, privé de sa part d'héritage (3) (648), contracte une alliance avec Adrastos, et, soutenu par une forte armée argienne et péloponnésienne, vient revendiquer ses droits au trône paternel (4).

(1) Le texte du vers 785 est douteux ; il a été fortement controversé et amendé ; mais Weil (Teubner, 1891) est revenu à la vieille lecture ἐπικότους τροφᾶς, avec raison, je crois. Cf. le texte de la 2e malédiction d'Œdipe dans la *Thébaïde*, et les vers cités par le scol. d'*Œd. à Col.* 1375. Ces vers sont du reste relativement récents et probablement extraits d'un drame satyrique. Cf. Wecklein, *Soph. Trag.* I, *Œd. Col.* XIII.

(2) Bethe (*op. cit.* 105) ne croit pas possible de déterminer si dans les *Sept* d'Eschyle Œdipe est considéré ou non comme mort : Eschyle le considère certainement comme mort. Cf. Sophocle, *Antigone*, 49 sqq. C'est encore une imitation de la *Thébaïde*.

(3) Eschyle ne dit pas de quelle manière ; il suit probablement les légendes thébaines, rapportées par Hellanikos et favorables à Étéocle et à Thèbes (voir p. 45 sqq.). Nous reviendrons sur cette question.

(4) On sait le fameux serment des Sept avant leur départ (*Sept*, 42 sqq.). Dans le cours de leur expédition, ils instituèrent selon Eschyle les Jeux de Némée, en l'honneur d'*Archémoros, fils de Némée*, ἐπ' Ἀρχεμόρῳ τῷ Νεμέας παιδί (Sc. *Pind. Ném.* Boeckh. 424 et 425). Il ne nous est d'ailleurs rien resté de cette pièce.

Eschyle avait fait aussi une pièce sur *Hypsipylé* (Nauck², 79) ; mais

Nous avons vu que Pausanias à deux reprises (II, 20, 5) attribue à Eschyle l'honneur de cette expression : « Les Sept contre Thèbes » ; mais nous avons vu aussi que Pindare, avant Eschyle (*Ol.* VI, 15 sqq., *Ném.* IX, 24 sqq.) avait partagé l'armée argienne en sept corps, et qu'Eschyle d'ailleurs ne dit nullement qu'il n'y eût que sept chefs argiens, mais parle seulement de sept commandants de corps, un pour chaque porte. Au-dessus et à côté d'eux, il pouvait y en avoir d'autres, et il y en avait certainement un, que le poète mentionne : « voulant laisser des souvenirs d'eux-mêmes à leurs proches et à leur maison, ils en couronnaient de leurs mains le char d'Adrastos, versant des pleurs, mais sans qu'une plainte sortît de leur bouche » (*S.* 49-51).

Ces sept chefs sont, avec les adversaires que leur oppose Étéocle :

1°	aux portes	Proetides	Tydeus (1)	contre	Mélanippos	(375 sqq.)
2°	—	Électres	Kapaneus	—	Polyphontès	(422 sqq.)
3°	—	Néistées	Étéoklos	—	Mégareus (2)	(456 sqq.)
4°	—	Onka-Athéna	Hippomédon	—	Hyperbios	(486 sqq.)
5°	—	Boréennes (Hypsistéennes)	Parthénopaeos (arcadien (3) non argien)	—	Aktor	(526 sqq.)
6°	—	Homoloïdes	Amphiaraos	—	Lasthénès	(568 sqq.)
7°	—	Dircéennes (Crénéennes)	Polynice	—	Etéocle	(631 sqq.)

Le caractère des chefs est bien celui que nous leur avons déjà reconnu dans les légendes et les épopées : tous sont

il n'est pas probable que cette pièce fût jointe à celle de Némée, quoi qu'en dise Nauck (*ib.*) : cf. Sc. *Apoll. Rh.* I, 173 ; il faudrait plutôt la joindre aux *Kabeiroi*. Eschyle connaissait les massacres des Lemniennes (*Choeph.* 631-34).

(1) Eschyle représente Tydée comme partisan acharné et auteur de la guerre. C'est une imitation de la *Thébaïde*. Cf. *Il.*, IV, 376 sqq.

(2) Mégareus, fils de Créon, de la race des *Semés* (474), est sans doute le même que Ménoikeus dont parle Euripide (*Phénic.* 1090 sqq.) ; il n'est pas question ici de sa mort volontaire et de son suicide, non plus que dans Sophocle, qui l'appelle aussi Mégareus (*Antig.* 1303).

(3) Au contraire la *Théb.* le disait Argien (voir p. 70) et elle lui donnait pour adversaire Périklyménos.

violents, Tydeus et Kapaneus surtout : un seul parmi eux est juste et ami des dieux, c'est Amphiaraos, celui qui « ne veut pas paraître le meilleur, mais l'être » (592), qui reproche amèrement à Tydeus son imprudente férocité et à Polynice son attaque à main armée contre sa patrie.

Eschyle condense en un rude mais bref assaut toute la guerre : il ne dit rien de la bataille en plaine, mais note pourtant que les Argiens se sont arrêtés sur les bords de l'Isménos (378). D'ailleurs il ne décrit même pas l'assaut : il en annonce seulement l'issue en quelques mots (1) : les ennemis ont péri : « Notre cité a échappé au joug de l'esclavage ; elles sont tombées, les vantardises des guerriers féroces » (793-4) (2).

Étéocle et Polynice, comme Œdipe l'avait souhaité, ont péri sous les coups l'un de l'autre : « La septième porte, le vénérable dieu Apollon se l'est réservée, punissant sur la race d'Œdipe l'antique folie de Laïos » (800-802). « Ils sont tombés sous les mains meurtrières l'un de l'autre » (821).

Ils sont morts l'un et l'autre sans postérité, ἀτέκνους (828).

(1) La brièveté du récit paraît excessive et très contraire aux habitudes d'Eschyle, non moins qu'à l'intérêt de l'action ; on attend des explications plus complètes. Le poète ne les a-t-il pas fournies à dessein, voulant nous laisser sous une impression de terreur d'autant plus forte que la nouvelle est formulée en termes plus courts, mais énergiques et comme pleins de la sensation de l'Érinys présente ? Ou bien les a-t-on retranchées plus tard pour y ajouter une scène nouvelle : l'édit prohibitif de Créon et le dévouement d'Antigone ? Question très controversée, nous allons le voir. J'incline par la seconde hypothèse, d'autant plus qu'on lit dans les *Suppliantes* d'Euripide (846-856) une critique évidente d'un passage d'Eschyle ; or, cette critique ne touche pas la grande scène des *Sept* (373-676), mais une scène où le combat était raconté avec quelques détails. Toutefois, M. Hauvette (*Mél. Weil.*, 175) pense que cette description de la bataille avait déjà été faite dans une des trois pièces, 'Αργεῖαι, 'Ελευσίνιοι, 'Επίγονοι, antérieures à la trilogie *Laïos-Œdipe-Sept* ; voir plus loin p. 137, note 1.

(2) Allusion à l'engloutissement d'Amphiaraos (587-8) à Kapaneeus, foudroyé, 444 sqq. Sur la fin des autres chefs (Étéocle et Polynice exceptés), pas un mot.

La race coupable est éteinte. « Le trophée d'Até se dresse aux portes où ils ont combattu, et, deux fois vainqueur, le dieu se repose » (956-960).

Et le Sénat thébain (les πρόβουλοι ou πρόστατα), remplissant ici par un anachronisme assez fort le rôle de Créon, nommé roi, décrète que Polynice sera privé de la sépulture, comme ennemi public. Antigone accompagnée de sa sœur Isméné et d'une partie du chœur va rendre à son frère, malgré cette défense, les derniers honneurs.

L'authenticité de cette dernière scène a été fort attaquée et il paraît étrange en effet qu'alors que la pièce même, la véritable pièce, est comme étranglée à la fin, une nouvelle commence ici qui ne pourra pas avoir et n'aura pas de dénouement. Aussi Bergk (*Philol.* XII, 579) pense-t-il qu'elle n'est pas d'Eschyle, mais d'un poète postérieur, qui, lors d'une reprise des *Sept*, crut devoir modifier cette tragédie, conformément à la tradition créée par Sophocle et unanimement adoptée. M. Weil (*Rev. des Ét. grecques*, 1888, 1 sqq.) n'ose pas se prononcer absolument, mais pour des raisons choriques il se rangerait assez volontiers à l'opinion de Bergk (1). Je n'hésiterais guère pour ma part à l'accepter si les *Éleusiniens*, dont nous allons parler, étaient certainement postérieurs aux *Sept*. Je ne trouve en effet qu'un argument en faveur de l'authenticité : c'est qu'elle fournit une transition entre la *Thébaïde cyclique*, qui vraisemblablement ne parlait pas du refus de sépulture ni du dévouement d'Antigone, et l'*Antigone* de Sophocle, qui se dévoue seule jusqu'à la mort. Dans la scène finale des *Sept*, il n'est pas dit que la désobéissance au décret du Sénat thébain doive être punie de mort, et ce n'est pas seulement Antigone qui se sacrifie, mais Isméné et même une moitié du chœur.

Mais si Eschyle n'a rien dit dans les *Sept* du refus de

(1) Au contraire Wecklein (*op. cit.*, 675 sqq.) croit cette dernière scène authentique, et attribue à la *Thébaïde* le dévouement d'Antigone.

sépulture et du dévouement d'Antigone, il a pu en parler dans une autre pièce, les *Éleusiniens* (Cod. Médic. n° 18), et en tout cas le fond de cette tragédie, comme son nom l'indique, c'est l'interdiction de la sépulture aux Argiens tués sous Thèbes, interdiction que font lever Thésée et les Athéniens, qui enterrent les morts à Éleusis. Plutarque raconte en effet (*Thésée*, 29) : « Thésée rendit avec Adrastos les derniers honneurs à ceux qui étaient tombés sous la Kadmée, non — comme l'a dit Euripide dans sa tragédie (*Suppliantes*) — après avoir vaincu les Thébains dans une bataille, mais après les avoir persuadés et leur avoir donné rançon, car c'est ce que disent la plupart des auteurs... Les tombeaux des simples soldats se voient à Éleuthères, ceux des chefs à Éleusis, Thésée ayant fait cette faveur à Adrastos... Le témoignage des *Suppliantes* d'Euripide est combattu notamment par les *Éleusiniens* d'Eschyle. »

Il ne nous est malheureusement rien resté de cette pièce, dont nous ignorons aussi la date.

Des autres pièces empruntées au Cycle thébain nous avons moins encore puisque le sujet même de quelques-unes nous est tout à fait inconnu. On devine ce qu'il pouvait y avoir dans *Laïos* et dans *Œdipe*, dans la *Sphinx* aussi; mais que pouvons-nous savoir des *Argiens ?* Un seul fragment, très corrompu, nous en apprend quelque chose (*fr.* 17, Nauck), c'est que Kapaneus a été foudroyé : à quoi se rapportait d'ailleurs cette tragédie ? Était-ce même une tragédie ou un drame satyrique, comme Hermann (*Trag. gr.*, 30) l'a conjecturé d'après un texte très corrompu et très obscur d'Hésychius (*fr.* 19) ? Il est impossible d'en rien savoir.

De même pour les *Épigones*, le fragment 55, rapporté par le Scoliaste de Pindare (*ad Isth.* VI, 10), ne peut rien nous apprendre (1).

(1) On ne sait comment ranger ces trois pièces : Wecklein (Αἰσχύλου δράματα σωζόμενα, II, 587 sqq.) adopte cette disposition de la Trilogie : Ἀργεῖαι, Ἐλευσίνιοι, Ἐπίγονοι, et la fait remonter au delà de 470, mais

Tenons-nous en donc aux données certaines. Voici comment la légende sort des puissantes mains d'Eschyle.

De la faute de Laïos contre Apollon découlent le meurtre de Laïos à Potnies, la désolation de Thèbes, l'inceste d'Œdipe, la naissance de filles et de fils incestueux, et la mort misérable d'Œdipe qui déjà s'est crevé les yeux.

De la malédiction d'Œdipe — conséquence du crime de Laïos —, et aussi d'une atroce naissance, sortent la querelle et le meurtre mutuel des enfants d'Œdipe tués sans postérité, la violation du droit de sépulture, la ruine de Thèbes.

La malédiction d'Œdipe, l'Érinys, domine toute la tragédie des *Sept :* Étéocle sent qu'il lui est livré en proie (70, 655, 689 sqq., 709 sqq.). Le chœur à maintes reprises signale ses pas (720 sqq., 790 sqq.), et tremble devant sa complète victoire (956 sqq.). Mais ce n'est pas ici, comme dans les *Euménides*, l'Érinys luttant seule, malgré les autres dieux, malgré Apollon; au contraire, elle s'acharne sur la race de Laïos pour venger l'injure faite à Apollon (742 sqq.). Dans la pensée d'Eschyle à ce moment, la lutte n'est pas encore commencée entre les anciens dieux et les nouveaux : tous du moins se liguent contre une famille coupable.

Il est vraisemblable que dans les anciennes épopées déjà l'action de l'Érinys était manifeste (cf. *Theb.* fr. 2), mais Eschyle l'a renforcée encore : elle plane sur toute la pièce et la remplit d'une sorte d'épouvante mystérieuse; quand la pièce se termine, Œdipe est mort, ses fils sont morts et morts sans postérité; le sang impie est répandu jusqu'à la dernière goutte, et il n'en reste plus sur la terre que l'horrible souvenir. L'épopée (1) avait donné à Étéocle et à Polynice des enfants, victimes encore de nouvelles cala-

sans preuves. Selon M. Hauvette (*Mél Weil,* 175 sqq.), elle aurait renfermé une oraison funèbre, imitée peut-être de celle de la *Thébaïde* (V. page 83) et parodiée par Euripide (*Suppl.* 846 sqq.).

(1) Les *Épigones* du moins (voir p. 94). On ne sait rien de la version de la *Thébaïde* sur ce point, mais il est probable qu'ici, comme souvent, c'est elle qu'Eschyle imite.

mités, mais moins terribles. Pindare (*Ol.* II, 41 sqq.) célèbre dans le fils d'Aenésidémos, Théron, le glorieux descendant de Thersandros, de Polynice et d'Œdipe, car, dit-il, « la Moire qui assure à cette race (celle de Théron) un bonheur héréditaire, après une félicité divine, lui amène la souffrance *qui doit encore s'enfuir un jour;* depuis que, conduit par le destin, le fils de Laïos tua son père dans une rencontre et accomplit l'antique oracle de Pytho, l'œil perçant de l'Érinys l'a découvert, et elle a tué sous leurs coups mutuels ses enfants voués à Arès ; mais Thersandros survit à Polynice tombé, Thersandros, honoré dans les jeux et dans les combats, rejeton sauveur de la maison des Adrastides. » (1) Sophocle viendra qui honorera, après la mort des fils, Œdipe lui-même et sa fille Antigone. Eschyle, lui, ne se laisse pas fléchir : Œdipe meurt avant ses fils ; ses fils meurent sans enfants : l'Érinys est satisfaite, et la terre lavée de la souillure qu'elle portait.

Ce n'est pas d'ailleurs le seul changement qu'Eschyle ait apporté à la légende, mais les autres lui sont dictés par ses sentiments patriotiques et politiques. Pourquoi montre-t-il les Argiens ensevelis seulement grâce à l'intervention d'Athènes, sinon pour célébrer l'humanité et la piété de sa patrie ? Car il est bien remarquable qu'Eschyle ne se montre pas l'ennemi de Thèbes dans les *Sept* : au contraire toute sa haine va à Polynice, et s'il ne peut que condamner Étéocle, du moins il le représente brave, vraiment roi, et misérable victime de l'Érinys. Mais un seul Argien trouve grâce à ses yeux : c'est Amphiaraos, qui condamne cette guerre, parce que les dieux la condamnent et parce qu'elle est impie : un homme n'a jamais le droit de marcher contre sa patrie, et personne n'a le droit de le soutenir. C'est un écho des idées politiques du poète : Plutarque a raconté qu'au théâtre, lorsque l'acteur prononça le vers célèbre « Il ne veut pas paraître juste, mais il veut l'être » (592), tous les spectateurs

(1) Pindare suit ici probablement des traditions de famille ou de ville.

se tournèrent vers Aristide. Eschyle assurément prenait parti pour Aristide contre Thémistocle : on sait que dès 472 il ne nommait pas le glorieux vainqueur de Salamine, dans sa tragédie des *Perses* et sa description de la bataille ; en 467 il n'était bruit que de la trahison de Thémistocle exilé d'abord à Argos, puis en Perse et compromis dans la conspiration de Pausanias : le Tydeus et le Polynice si éloquemment condamnés par Amphiaraos (570 sqq., notamment 580-587), c'est bien Pausanias et Thémistocle qu'ils représentent, et Aristide est le héros préféré d'Eschyle.

Je ne dis rien ici des noms des Sept et de leurs adversaires, qu'Eschyle a choisis à son gré sans doute parmi les guerriers que nommait la *Thébaïde* (voir page 168 sqq.). Nous verrons plus loin le désaccord complet qui existe sur ce point entre les poètes.

Telle est la part d'Eschyle dans le développement des légendes thébaines : son génie vigoureux et dur, son patriotisme ardent, ses partis-pris politiques, non moins que ses fortes idées religieuses, ont imprimé sur l'histoire des Labdacides une marque ineffaçable.

III. — SOPHOCLE

Bien que Sophocle ait enrichi merveilleusement quelques parties de la légende, par exemple le dévouement d'Antigone — il ne l'a pas traitée dans toute son étendue, comme Eschyle, peut-être parce qu'il n'usait plus, comme son illustre aîné, du système des quatre pièces liées. Ainsi il n'a pas de pièce pour Laïos, pas de pièce qui ait pour sujet principal les *Sept contre Thèbes*, pas de pièce analogue aux *Éleusiniens*. Mais il a célébré les derniers jours d'Œdipe, dans son *Œdipe à Colone*, et il a composé une tragédie sur Alkméon. De celle-ci il ne reste qu'un tout petit nombre de fragments (Nauck, *fr.* 104, 105 et 106) ; de même pour ses *Épigones* ou *Ériphylé*. Il a fait aussi un drame satyrique

sur Amphiaraos, dont il est impossible de rien dire, et qui peut bien — comme son *Oeklés* — appartenir moins aux légendes thébaines proprement dites qu'aux légendes argiennes ou à la *Mélampodie*. Une pièce que lui attribue Dindorf, *Œneus*, — dont il ne reste en tout cas que le nom — n'est probablement pas de lui (cf. Nauck, *op. cit.* 233). Mais nous avons conservé trois pièces très importantes : *Œdipe-Roi* (composé vers 430), *Œdipe à Colone* (406), *Antigone* (440), qui nous font connaître exactement la façon, variable avec le temps, dont il a envisagé le drame thébain.

Il rappelle à maintes reprises la malédiction qui pèse sur la race de Laïos « l'antique ruine de la race qui a étendu la main sur la malheureuse maison d'Œdipe » (*O. C.* 359), « l'Érinys d'Œdipe, cause de tous ses maux » (*Ib.* 1299). — « Je vois, dit le Chœur dans *Antigone* (593 sqq), les souffrances de la maison des Labdacides s'entassant les unes sur les autres, et nulle génération n'y échappe, mais sur toutes pèse un dieu, et elle n'a pas de délivrance. Ce dieu... aveugle Érinys... (1). »

D'où est née cette malédiction, Sophocle ne le dit pas. Il se borne à nous apprendre sommairement par la bouche de Jokasté (*O. R.* 711 sqq.) que « un oracle vint un jour à Laïos lui annonçant qu'il était destiné à mourir de la main du fils qui naîtrait de lui et de son épouse. »

Et le crime s'accomplit, en dépit de vaines précautions, Œdipe, exposé sur le Cithéron, les pieds percés et élevé chez Polybe et Mérope à Corinthe, tua son père en Phocide (2), et ayant délivré Thèbes de la Sphinx, épousa sa

(1) Cf. *Antigone* (856) : « Tu payes quelque crime de tes ancêtres », et (951) : « La destinée est une puissance terrible ». — Nous verrons que dans *Antigone*, pièce plus ancienne, Sophocle se rapproche davantage d'Eschyle, par ses idées sur la destinée aveugle et l'Érinys inévitable, que dans les pièces postérieures comme *Œdipe-Roi* et surtout *Œdipe à Colone*. Ses idées morales vont s'épurant et s'humanisant.

(2) « C'est le pays de Phocide qu'on l'appelle, là où deux chemins se rencontrent, l'un venant de Delphes, l'autre de Phocide » (*O. R.*, 733). On

mère Jokasté dont il eut deux fils, Polynice et Étéocle et deux filles, Antigone et Isméné. Apprenant (1) ces souillures involontaires, tandis que Jokasté se pendait il se creva les yeux, et retenu d'abord par Créon (2), quand il voulait s'exiler (*O. R.* fin), il fut plus tard chassé par le même Créon et par ses deux fils devenus grands, « ceux qui, lorsque j'étais, moi leur père, si honteusement chassé, ne me retinrent ni ne me secoururent, mais au contraire je fus par eux renvoyé et proclamé exilé ». (*O. C.* 427 sqq.)

Et c'est peu après qu'éclata entre les deux frères la guerre « voulue par la destinée » (*O, C.* 421).

Œdipe errait alors vers l'Attique, aveugle et misérable, guidé par Antigone. Les dieux, voulant honorer sa vieillesse, et montrer que le destin peut rendre quelqu'un le plus malheureux des mortels, mais non pas le plus coupable, proclamèrent que « les hommes devaient un jour le rechercher pour leur bonheur, vif ou mort » (*O. C.* 389-90).

Aussi Polynice, l'aîné des frères, selon Sophocle, (*O. C.* 374-5), chassé par Étéocle et appuyé par Adrastos, roi d'Argos, dont il a épousé la fille, s'efforce, pour reconquérir Thèbes, de gagner la faveur de son père. Étéocle, de son côté, tâche, pour se défendre, de ramener Œdipe et de le placer « auprès de la terre Kadméenne, sans qu'il entre dans la terre même » (*O. C.* 399-400). Mais Œdipe s'indigne, et après avoir maudit ses fils à deux reprises (3), il se donne à

sait qu'Eschyle plaçait le meurtre à Potnies. Le sc. d'Euripide (*Phén.* 37), qui parle de la Phokide paraît désigner cependant Potnies, lui aussi : « là, dit-il, où se coupent la route qui va sur la Béotie et sur Thèbes, et la route qui va vers l'Attique et vers Corinthe ». — Mais l'*Œdipodie* faisait tuer Laïos en Phocide.

(1) Dans cette découverte Sophocle a dû suivre d'assez près l'ancienne *Œdipodie*, tout en resserrant les faits, comme il convient dans un drame.

(2) Sur l'histoire d'Œdipe dans l'intervalle qui sépare *Œdipe-Roi* d'*Œdipe à Colone*, voir Wecklein (*Sophoclis Tragœdiae*, 1875, « *Œdipus Coloneus* », IX).

(3) « Eh bien ! que les dieux n'éteignent pas cette querelle fatale, et qu'en moi soit le droit de décider sur eux de cette guerre qui les possède

Colone, terre attique, et y meurt dans un endroit connu du seul Thésée, roi pieux et hospitalier d'Athènes (1).

Or, les imprécations d'Œdipe purifié sont entendues des Dieux : l'assaut contre Thèbes est repoussé, et tous les chefs argiens, aux boucliers éclatants, sont tués (2) (*Antig.* 141-7); Étéocle et Polynice tombent sous les coups l'un de l'autre. Et Créon refuse la sépulture à Polynice, et défend sous peine de mort qu'on l'inhume ou le pleure (*Ant.*, 21 sqq.) Antigone, modèle de piété filiale et paternelle, brave ses menaces, et en dépit de l'approbation des dieux (*ib.* 988 sqq.) et de l'amour d'Hémon, le propre fils de Créon, meurt de son dévouement.

Dans *Œdipe à Colone* (1313-22), Sophocle énumère les sept chefs argiens : ce sont les mêmes que chez Eschyle : Amphiaraos, Tydeus, Etéoklos, Hippomédon, fils de Talaos, Kapaneus, Parthénopaeos, fils d'Atalante, Polynice. Dans aucune de ses pièces complètement sauvées, il ne nous indique leur caractère, ni leur genre de mort (3), mais dans *Élektre*, il fait une allusion évidente à l'engloutissement d'Amphiaraos (*Él.* 837), et un fragment que Dindorf attribue aux *Épigones*, et que Nauck classe dans les *incerta* (873, Strab. IX, I, 22), dit que « la poussière de Thèbes se fendant le reçut avec ses armes et son quadrige ». Un autre fragment (Nauck, 731) nous montre « Tydeus mangeur de chair crue,

maintenant et dresse leurs lances; car alors ni celui qui tient le sceptre et le trône ne les gardera, ni celui qui a été chassé ne rentrera » (*O.C.*, 421 sqq. — « Ces imprécations, déjà je les ai lancées sur vous deux, et maintenant encore je les appelle et les prie de venir à mon secours, afin que vous appreniez à honorer ceux qui vous ont enfantés » (*ib.*, 1375 sqq.).

(1) Dans *Antigone*, Sophocle ne songeait pas encore, à cette fin d'Œdipe, réconcilié avec les dieux ; il le montre mourant « odieux aux hommes et déshonoré » (*Antig.* 50). — Nous verrons que c'est peut-être Euripide qui lui a donné l'idée de faire mourir Œdipe à Colone, après que la guerre a éclaté entre ses fils.

(2) Sophocle compte ici Amphiaraos parmi les tués, mais il admet la légende de l'engloutissement, comme on le voit quelques lignes plus bas.

(3) Sauf pour Kapaneus (*Ant.*, 126 sqq.).

dévorant sous Thèbes la cervelle du fils d'Astakos dont il a brisé le crâne ».

Après leur mort, la sépulture est refusée à tous les Argiens (1); mais Sophocle n'a écrit aucune pièce sur l'intervention de Thésée et des Athéniens.

Sophocle n'a pas seulement mis sur le théâtre Œdipe et ses enfants : il s'est transporté à Argos au milieu des Épigones, et il s'est inspiré des épopées ou des poèmes lyriques qui représentaient Alkméon tuant sa mère, et poursuivi par les Furies. Dans une pièce intitulée les *Épigones* ou *Ériphylé* (2), il a montré Ériphylé tuée par son fils : les fragments qui subsistent de cette tragédie sont insuffisants pour permettre une reconstruction, même si on ajoute les débris d'une pièce d'Accius, citée par Cicéron (*De opt. gen. or.* 6, 18). La tentative de Welcker est très ingénieuse mais bien plus incertaine encore : de même celle d'Ahrens (Didot, 301 sqq.). Il est même impossible de décider exactement si Sophocle faisait tuer Ériphylé avant ou après l'expédition des Épigones; il est cependant plus probable que le meurtre avait lieu avant la seconde guerre. Le fragment 199 (καὶ γὰρ 'Αργείους ὁρῶ) et l'explication donnée par le *Prov. codex Athous* (Miller, *Mél. de litt. gr.* 363) n'ont assurément rien de tout à fait convaincant, mais les arguments

(1) *Antig.* (10) : πρὸς τοὺς φίλους στείχοντα τῶν ἐχθρῶν κακά. Jebb croit que Polynice est ici menacé, après sa mort, de la même peine que les ennemis de Thèbes. — Il est vrai qu'on peut entendre autrement ce vers très obscur; mais le texte est très clair à un autre endroit (1079 sqq.) : « Voici que sont troublées toutes les villes dont les concitoyens ont leur corps déchiré par les chiens et les bêtes sauvages, etc. — Plusieurs éditeurs déclarent les quatre vers interpolés. Peut-être, en ce cas, l'interpolation date-t-elle d'une représentation d'*Antigone*, postérieure aux *Éleusiniens* d'Eschyle ou aux *Suppliantes* d'Euripide (cf. la dernière scène des *Sept*). La question d'interpolation paraît insoluble.

(2) Welcker, communément approuvé, croyait déjà qu'il n'y a qu'une seule pièce sous ces deux titres : O. Immisch (*Philol.* XLVIII (1889), 554) est arrivé à la même conclusion en étudiant un fragment très obscur de Philodémos, περὶ μουσικ., 87 sqq. (passage cité par Nauck, *op. cit.* 173).

d'Ahrens contre Welker (Didot, 301) (1), l'affirmation du Sc. de l'*Odyssée* (XI, 326), disant qu'Alkméon, selon l'ordre de son père, tua Ériphylé avant de marcher contre Thèbes, me paraissent décisifs.

Quelques fragments nous font voir Alkméon tantôt hésitant, mais vaincu par les oracles (197 : « comment lutter, mortel, contre la divinité ? »), tantôt faisant à sa mère des reproches sanglants (187 : « femme, qui as tout osé, et plus que tout osé, etc. »). Des autres, sortes de maximes générales, on ne peut à peu près rien tirer (2).

Si dans la pièce précédente Sophocle s'était inspiré des *Épigones*, dans une autre il suivit l'*Alkméonide ;* mais de cette tragédie, imitée aussi par Accius, il reste en tout trois fragments sûrs (Nauck, *fr.* 104, 105, 106) (3), et deux sont insignifiants. Par le fragment 104 « plaise aux dieux, que je te voie sain d'esprit... », on peut juger qu'Alkméon était à ce moment la proie de l'Érinys vengeresse : il se trouvait donc sans doute chez Phégeus, ou près de l'Achéloôs (p. 105 sqq.).

Par quelques fragments (110, 113, 114), il est manifeste que le drame satyrique intitulé *Amphiareôs* avait pour scène la campagne. Le *fragm.* 109 parle d'un « chœur parasite du devin », mais on ne connaît pas le sujet. Que

(1) Bethe (*op. cit.* 131) n'a fait que traduire Welcker et Ahrens pour prouver que dans l'*Alkméonide* Alkméon tuait sa mère avant toute expédition ; il cite les mêmes autorités, Asklépiadès notamment, et reprend les mêmes arguments. Mais la démonstration est bien moins convaincante pour le poème épique que pour la tragédie : Asklépiadès (*ad Od.*, XI, 326) suivait sans doute une pièce de théâtre, non l'épopée. Mais alors, dira-t-on, où Sophocle a-t-il pris l'idée de faire tuer Ériphylé avant la guerre, si les épopées la faisaient tuer après? — Il pouvait bien avoir de lui-même cette idée, et puis Stésichore, dans son *Ériphylé*, où il a dû resserrer et condenser tous les événements, contredisait probablement l'épopée et Sophocle a pu le suivre.

(2) Si l'on accepte la correction proposée par Nauck au *fragment* 198 : ἄπελθε · κινεῖς ὕπνον ἰατρὸν νόσου, on peut croire qu'après son meurtre Alkméon était livré à l'Érinys sur la scène même.

(3) Deux autres vers, attribués à Sophocle par les anciens éditeurs, viennent de l'*Alkméon* de Théodektès dont Aristote (*Rh.* II, 23, 3) cite aussi un fragment intéressant (cf. Nauck., 801).

fait Amphiaréôs à la campagne? Le poète suppose-t-il qu'il s'y est caché pour échapper à la guerre contre Thèbes (cf. Stace, *Théb.* III, 570 sqq. et Hygin, *f.* 73)? S'agit-il de quelque épisode de sa vie, célébré non par la *Thébaïde*, mais par la *Mélampodie*? On ne sait; il est seulement clair que la partie risible du drame, ce n'est pas Amphiaraos lui-même, mais son entourage de paysans (*fr.* 117).

Je ne dis rien des *Lemniennes* (Nauck, 215), ne sachant pas si cette pièce se rattache, chez Sophocle, au Cycle Thébain, ou aux légendes des Argonautes (cf. Sc. *Apoll. Rh.*, I, 769 et Sc. *Pind. Pyth.* IV, 303).

Eschyle était resté, malgré de profondes modifications, bien plus près de l'épopée que Sophocle. Sophocle du reste s'est éloigné de plus en plus de l'épopée et d'Eschyle, nous allons le voir. Les changements qu'il a introduits dans les vieilles légendes viennent soit de son patriotisme, soit enfin et surtout de ses idées morales plus épurées.

Polynice était partout représenté comme le cadet d'Étéocle (1) : dans son *Œdipe à Colone*, Sophocle en fera

(1) Bethe (107) a cru que, dans la *Thébaïde*, Étéocle était le cadet, et que Sophocle a emprunté cette idée à l'épopée. Il en voit la preuve dans le nom de Polynice prononcé par la *Thébaïde* (texte de la première malédiction d'Œdipe, conservé par Athénée, voir p. 31), et dans ce fait que la *Thébaïde*, voulant donner raison à Polynice et aux Argiens, ne pouvait le faire qu'en disant Polynice l'aîné. La première raison est sans valeur évidemment, mais la seconde est sérieuse, car sur le cas de Polynice, exilé une seconde fois, l'explication de la *Thébaïde*, que nous ne connaissons pas, apparaît très difficile (voir p. 62), et l'hypothèse de Bethe expliquerait quelque chose. Cependant je la crois fausse. Sophocle est le seul qui ait dit Polynice l'aîné (cf. le scol. auteur du 1er Arg. des *Sept*). L'auteur du deuxième argument des *Sept* le répète d'après Sophocle et son témoignage n'a aucune valeur quant à l'épopée. Euripide affirme (*Phénic.* 71 et pass.) que Polynice est le cadet, et explique son exil par cette raison même : si la *Thébaïde* avait dit qu'il était l'aîné et prouvé ainsi son droit, pourquoi Euripide ne conservait-il pas cette version? Puisqu'il tenait à renforcer les droits de Polynice, il n'aurait sûrement pas hésité. Mais il ne l'a pas fait; c'est donc que la *Thébaïde* n'en disait rien. Sophocle lui l'a fait, mais pour des raisons d'ordre théâtral, on va le voir, et peut-être aussi, parce que dans sa pièce, composée après celle d'Euripide, il ne voulait pas paraître plagier Euripide en lui prenant son invention.

l'aîné (*O. C.* 367 et 1295). Il y a à cela deux raisons : d'abord le poète ne voulait pas froisser l'opinion publique plus favorable alors à Polynice et à Argos qu'à Étéocle et à Thèbes. Eschyle avait bien, soixante ans auparavant, pris nettement parti pour Étéocle, mais les circonstances particulières, qui expliquaient ce démenti aux épopées thébaines, n'existaient plus : les *Suppliantes* et les *Phéniciennes* d'Euripide — antérieures à l'*Œdipe à Colone* — étaient pour Polynice et pour Argos; Sophocle devait donc donner le droit à Polynice. En second lieu, pour exciter l'émotion des spectateurs il fallait montrer Polynice coupable sans doute, mais moins que son frère, et plus malheureux encore que coupable. Puisque Sophocle est forcé de sacrifier Étéocle à la tradition et à l'opinion athénienne, il doit sous peine de faire une pièce très froide et sans intérêt dramatique, surtout à la fin, montrer en Polynice une victime de l'impitoyable destinée, bon malgré son crime envers Œdipe, plus juste qu'Étéocle et plus malheureux, digne enfin d'inspirer la pitié à la sublime Antigone (*O. C.* 1280 sqq., 1415 sqq.), et capable d'attendrir Œdipe, si Œdipe dans ses longs malheurs avait conservé quelque chose d'humain.

Rien de plus pathétique, en effet, que cette entrevue de l'exilé avec son père et avec sa sœur : autant Étéocle et son envoyé Créon nous ont paru odieux dans le cours de la pièce, autant Polynice est pitoyable et émouvant (*O. C.* 1254-1456).

Si Sophocle choisit Colone pour y ensevelir Œdipe, c'est qu'il veut glorifier l'Attique toute entière et son bourg natal, jugés dignes par les dieux de réparer les injures des hommes et de la destinée. Eschyle, dans le dessein de louer aussi son pays, avait montré Thésée intervenant pour les Argiens morts. Euripide devait l'imiter (et même l'avait imité, puisque les *Suppliantes* sont certainement plus anciennes qu'*Œdipe à Colone*). Sophocle, on l'a déjà dit, ne parle pas de cette intervention de Thésée; mais chez lui l'hospitalité donnée à Œdipe partout réprouvé est peut-être pour Athènes

un honneur plus grand encore que les derniers devoirs rendus aux Argiens tués sous Thèbes, et ses os, ensevelis en terre attique, sont une garantie plus forte de la faveur des dieux (1).

Enfin, d'autres altérations de la légende — et ce sont les plus importantes — témoignent d'idées morales de plus en plus épurées : ainsi ce double dévouement d'Antigone si supérieur à celui que lui avait donné Eschyle (si même Eschyle y avait songé). « Ce n'est pas Zeus qui a proclamé cet édit, ni Diké, compagne des dieux de la sépulture, qui a fixé aux humains de telles lois ; et je ne pensais pas que tes édits fussent assez forts pour obliger un mortel à transgresser les lois non écrites et non faillibles des dieux, car celles-ci existent non pas d'aujourd'hui ni d'hier, mais de toujours et nul ne sait quand elles apparurent. » (*Ant.* 450 sqq.)

Au reste, tout révèle, — même les modifications inspirées par le sentiment national — une morale plus humaine que celle d'Eschyle, et à laquelle Sophocle lui-même n'est parvenu que progressivement. On a vu que dans *Antigone* (représentée vers 441) Sophocle acceptait tout entière la légende d'Œdipe, telle qu'il la tenait de la *Thébaïde* et d'Eschyle : Œdipe mourant avant le siège de Thèbes, coupable et sans rachat. « Songe, ma sœur, dit Isméné à Antigone, comme notre père est mort haï, déshonoré, par suite de la découverte de ses crimes (πρὸς αὐτοφώρων ἀμπλακημάτων), après s'être arraché les yeux de ses propres mains, etc... » (*Ant.* 49 sqq.) (2).

(1) L'idée de faire mourir Œdipe en terre attique, à Colone, n'est peut-être pas de l'invention de Sophocle, en dépit des vers 62 et 63, déjà cités : du moins nous verrons qu'Euripide fait allusion à cette légende dans les *Phéniciennes* (1705-1707) ; les *Phéniciennes* sont antérieures à *Œdipe à Colone* (étant de 412 environ). Mais peut-être y a-t-il dans les *Phéniciennes* une interpolation. — En tout cas, il se peut fort bien que Sophocle ait non créé, mais accepté une légende de Colone. Cf. une tradition analogue à Étéonos (Sc. *ad Œd. Col.*, 91 ; *F.H.G.*, III, 336, 6.

(2) Dans cette même pièce, Sophocle, à la suite d'Eschyle, paraît con-

Mais Sophocle n'en est pas resté à cette idée si dure : plus tard, dans *Œdipe à Colone*, sa dernière œuvre, il a fait mourir Œdipe au bourg attique de Colone, sans doute, comme on l'a vu, pour honorer Athènes, mais aussi parce que à ses yeux, la Fatalité n'était plus capable de rendre seule l'homme coupable. « J'appris, dit Œdipe, que mon esprit m'avait fui (quand il se creva les yeux), trop dur vengeur des antiques fautes. » (*O. C.* 438-9.) Les dieux doivent à celui qui fut malgré lui parricide, incestueux, une réparation, et ils la lui donnent éclatante : sa tombe sera un signe de l'amitié durable des dieux. Il y a plus : si Œdipe est cruellement puni, certes il le doit aux crimes que lui imposa le destin, mais il le doit à lui-même aussi, à son caractère trop impétueux et trop irascible. On a souvent noté ce trait dans la scène fameuse de l'*Œdipe-Roi* entre Œdipe, Tirésias et Créon. Dans l'*Œdipe à Colone*, si Œdipe maudit ses fils, ce n'est plus en aveugle, poussé par l'Érynis de sa race et pour une cause futile comme dans l'épopée et dans Eschyle (1), mais parce que ceux-ci, non contents de l'avoir exilé, veulent se servir de lui et des oracles des dieux pour le seul bénéfice de leur tyrannie (*O. C.* 419), et sans désir de lui rendre l'honneur dont l'entourent à la fin les dieux justes (*O. C.* 400) (2).

Ces fils mêmes, victimes selon les autres poètes et selon Sophocle jeune (3) de la seule Fatalité, sont pour Sophocle

sidérer aussi Polynice comme le plus coupable des deux frères (*Ant.* 111). — Comme Eschyle encore, il dit qu'Étéocle et Polynice sont morts sans enfants (*ib.*, 173 sqq.). Sur ce point du reste il ne semble pas avoir varié. Il a réhabilité Œdipe, mais non sa race, comme l'avait fait Pindare (*Ol.* II).

(1) Cf. sc. *Soph. O. C.* 1375.

(2) Sur le caractère d'Œdipe, et en général sur tous les personnages empruntés au cycle thébain, il convient de lire Ad. Müller, *Aesthetisch. Komment. zu den Trag. des Sophokles*, Paderborn, 1904, chap. III, 1-9. Cette étude n'est pas sans doute exempte de confusion et d'obscurité, mais elle est complète et intéressante.

(3) « Une génération n'affranchit pas une autre génération, mais un dieu les abat, et ils n'ont pas de délivrance. » (*Ant.* 596 sqq. — C'est l'idée du chœur tout entier.)

mûri et plus éclairé victimes aussi de leur cœur coupable : « et maintenant des dieux et de leur âme coupable est venue à ces hommes trois fois infortunés une querelle funeste ». (*O. C.* 371-2).

Aux mains de Sophocle donc, la légende thébaine, malgré les droits de la tradition, a pris une haute signification morale : ce n'est plus la Fatalité qui rend l'homme coupable, c'est l'homme lui-même. En dépit de toutes les apparences, l'homme est vraiment responsable : il peut être éprouvé par les dieux, il n'est puni que des crimes qu'il a voulus; à l'innocent, justice est tôt ou tard rendue.

En somme, comme Eschyle l'avait déjà entrevu dans l'*Orestie*, ce n'est plus l'Érinys aveugle, fille de la nuit, qui mène les hommes : c'est le dieu de la lumière, Apollon, la divinité hellène par excellence. Un détail est symbolique (1) : tandis qu'Eschyle plaçait la rencontre meurtrière d'Œdipe et de Laïos à Potnies (Nauck, 173), siège des Érinys, Sophocle la place en Phocide, dans le domaine d'Apollon. Avec Sophocle la Fatalité est vaincue : c'est la transformation la plus importante qu'ait subie la légende thébaine au cours de son évolution. Euripide n'y fera qu'ajouter l'humanité.

IV. — EURIPIDE

Euripide a traité dans presque toutes ses parties la légende thébaine, depuis la faute de Laïos dans *Chrysippos* jusqu'à la folie et à la mort d'Alkméon dans *Alkméon à Psophis*. Voici du reste celles de ses pièces qui sont extraites du Cycle thébain : *Chrysippos*, *Œdipe*, Les *Phéniciennes*,

(1) Cela ne veut pas dire que Sophocle, en plaçant le meurtre en Phocide, n'ait eu que l'intention de mettre Œdipe au pouvoir d'Apollon lui-même : il suivait sans doute l'*Œdipodie*. Mais ce détail n'en mérite pas moins d'être relevé, comme l'a remarqué avec raison Jebb dans son Introduction à l'*Œdipe-Roi*.

Les *Suppliantes*, *Antigone*, *Alkméon à Corinthe*, *Alkméon à Psophis*, et, si l'on veut, *Œneus*, *Hypsipylé*. Deux seulement nous ont été conservées en entier, les *Phéniciennes* et les *Suppliantes*, mais il nous reste de presque toutes les autres un assez grand nombre de fragments qui nous donnent une idée à peu près suffisante de la façon dont Euripide a traité les légendes thébaines. De plus, dans le Prologue des *Phéniciennes*, Euripide nous a donné tout l'essentiel de la légende de Laïos et d'Œdipe. Nous en ferons notre profit plus tard pour dégager ce que j'ai déjà appelé la moyenne de la légende à l'époque des Tragiques (1).

Euripide suppose dans les *Phéniciennes* (représentées vers 407, Sc. *ad Arist. Ranas*, 53) que Jokasté existe encore ; elle ne s'est pas pendue après qu'elle a découvert son inceste, mais elle a continué de vivre misérable, s'efforçant en vain de réconcilier ses fils, cependant qu'Œdipe aveugle gémit en un coin obscur de Thèbes. Ses efforts n'ont pas réussi, et au moment où commence l'action, Polynice, à la tête des troupes argiennes, va tenter l'assaut de Thèbes. En dépit d'une rencontre, dernière chance de paix, qu'elle a ménagée entre les deux frères, la lutte s'engage. Grâce au dévouement de Ménoikeus, fils de Créon, les Argiens sont mis en fuite et leurs chefs tués. Le messager qui annonce la victoire à Jokaste lui apprend aussi que les deux frères ont résolu de vider leur querelle dans un combat singulier. Jokaste court, les trouve mourants et se tue sur leurs cadavres (1456 sqq.). Créon, sur l'avis de Tirésias et dans sa douleur paternelle, ordonne à Œdipe qui gémit sur ses fils (1561) (2)

(1) Il est vrai que, comme Sophocle, et bien plus encore, Euripide a souvent varié, et s'est même contredit ouvertement, dans ses différentes pièces. Nous aurons occasion de le faire remarquer.

(2) Donc Œdipe, selon Euripide, survit à ses fils ; c'est une innovation hardie que Sophocle n'a pas osé ou n'a pas voulu imiter dans son *Œdipe à Colone*. Mais les artistes l'ont fait, car on voit sur un vase peint (Overbeck, Taf. 5, 14) Œdipe entre ses fils morts, avec une Érinys. Et si cette peinture ne peut pas être attribuée avec certitude à une influence

de s'exiler (1585 sqq.) ; en même temps il déclare que sur la demande d'Étéocle lui-même, Polynice, ennemi public, sera privé de sépulture. Antigone le brave, annonce qu'elle conduira son père à Colone où les dieux ont fixé qu'il devait mourir (1703-9), puis qu'elle reviendra inhumer Polynice (1746).

Sur la fuite d'Œdipe à Colone, nous ne savons pas autre chose, Euripide n'ayant pas composé de pièce analogue à celle de Sophocle ; mais dans une *Antigone* très mutilée il avait célébré le dévouement de l'illustre fille d'Œdipe. Selon Aristophane de Byzance, l'affabulation de cette *Antigone* était la même que chez Sophocle, le dénouement excepté : dans Euripide, Antigone découverte avec Haemon tandis qu'elle remplissait son pieux devoir, était donnée à celui-ci en mariage et elle en avait un fils, Maeon. Le Sc. de Sophocle (*Ant.* 1350) donne la même version, mais dit de plus qu'elle avait été découverte à cause de l'amour d'Haemon (διὰ τὸν Αἵμονος ἔρωτα), Haemon l'ayant sans doute suivie pour la protéger et l'ayant ainsi indiquée sans le vouloir aux gardes de son père (1).

Si cette pièce est perdue, en revanche nous possédons celle où il montrait, à l'exemple d'Eschyle dans ses *Éleusiniens*, mais avec quelque différence les cadavres argiens

des *Phéniciennes*, du moins celle qu'étudie C. Robert (*Homer. Becher*, 59 sqq.) vient directement de la tragédie d'Euripide, comme le prouve nettement l'inscription : Œdipe demande qu'on le conduise à l'endroit où gisent sa mère, qui est aussi sa femme, et ses fils. Cf. *Phénic.* 1481 sqq., 1693 sqq.

(1) Voir les fragments dans Nauck [2], 404. Il est probable que l'heureux dénouement de cette Antigone était dû, selon une coutume d'Euripide, à l'intervention de Dionysos (cf. *fragm.* 177), le même dieu qui selon Euripide encore avait envoyé la Sphinx aux Thébains (Sc. *Phénic.* 1031). — Mais on a quelquefois prétendu (cf. Klügmann, *Ann. dell' Institut.*, 1876, 180 et J. H. Huddilston (*Am. Journ. of Arch.* 1899, 183-201) que le sujet de cette *Antigone* d'Euripide était tout autre, et que l'indication du grammairien Aristophane a trait non à la pièce, mais aux antécédents de la pièce. Nous examinerons plus loin la question. Voir page 169.

inhumés grâce à l'intervention de Thésée : les *Suppliantes* (jouée en 421). Cette pièce est aussi précédée d'un prologue que nous citerons plus loin, mais qui contient peu de renseignements. Sur les instances d'Adrastos, des femmes argiennes et de sa mère Aethra, Thésée, bravé par Créon (467 sqq.) marche contre lui à la tête de son armée, et ne pouvant le persuader par sa parole, le bat sous les murs de Thèbes ; il use avec une grande modération de sa victoire, n'entrant pas dans la ville et réclamant seulement les corps des Argiens. Les simples soldats sont inhumés à Éleuthères (759), les chefs à Éleusis où se passe l'action. Adrastos, en présence de Thésée, prononce leur éloge funèbre, et, quand ils vont être brûlés, Évadné, veuve de Kapaneus, se jette sur le bûcher de son époux, malgré les supplications de son père Iphis (1071 sqq.). Athéné, apparaissant à la fin de la pièce, montre aux Argiens la reconnaissance qu'ils doivent à Athènes, et promet aux enfants des Sept, présents avec leurs mères, qu'un jour, devenus hommes, ils prendront Thèbes (1213 sqq.).

On ne voit pas que dans aucune pièce Euripide ait célébré le meurtre d'Ériphylé et l'expédition des Épigones. Mais il en a mis les conséquences sur le théâtre dans deux pièces qui ont Alkméon pour héros, *Alkméon à Corinthe* et *Alkméon à Psophis*.

Il serait très hasardé de tenter une reconstruction de ces deux pièces avec les fragments qui subsistent, d'autant que pour beaucoup on ignore s'ils appartiennent à l'une ou à l'autre (Nauck, 380). Mais nous connaissons certainement sinon le sujet, du moins la matière d'où était tiré *Alkméon à Corinthe* (1). Apollodore écrit en effet (III, 7, 7-2) qu'Alkméon au temps de sa folie avait épousé Manto, fille de Tirésias et en avait eu deux enfants, Amphilochos et Tisiphoné, qu'il amena à Corinthe et confia au roi de cette ville Créon. Mais la femme de Créon, jalouse de la beauté de Tisiphoné, la vendit comme esclave, et elle fut achetée par Alkméon lui-même. « Puis celui-ci retourna à Corinthe

et y prit son fils ; et sur un oracle d'Apollon il alla fonder Argos Amphilochikon. » Apollodore attribue cette histoire à Euripide. Il la raconte mal assurément, car il reste dans son récit bien des choses inexpliquées, notamment la façon dont Alkméon reconnut sa fille, et reprit son fils : et c'était cela sans doute qui était le sujet même de la pièce. Les fragments ne nous apprennent à peu près rien, sauf 75 et 76 : dans le premier un personnage s'adresse à Amphilochos qu'on croit fils de Créon ; dans le second on voit Créon, à qui l'on attribuait un fils auparavant, maintenant privé d'enfants, ἄπαις γέρων (1).

Que cette pièce n'ait pas été empruntée à l'épopée, nous l'avons déjà dit et cela paraît évident. Ce sont des légendes de Corinthe que le poète a mises en œuvre ; les Corinthiens, en effet, ayant devant eux, sur le cours de l'Achelôos, les Akarnaniens qui se réclamaient d'Alkméon, étranger à Corinthe, ont imaginé de donner à Alkméon un fils, Amphilochos, élevé chez eux et éponyme de la ville d'Argos Amphilochikon, afin de revendiquer cette ville et le pays qui l'entourait.

Mais si Apollodore nous renseigne d'une façon suffisante sur le fond de la première pièce, il en est tout différemment de la seconde : *Alkméon à Psophis* (2) ; il est trop clair que le long récit qu'il nous fait (III, 7, 5-7) contient la matière de plusieurs drames, sinon de plusieurs épopées, et ce sont les fragments seuls qui pourraient nous renseigner sur le contenu de la pièce ; mais les fragments ne nous apprennent non plus rien de précis. Il apparaît seulement par le *fr.* 72 qu'Alkméon est chez Phégeus, qui lui a donné sa fille et qu'il considère comme « son père et son sauveur ». Mais, quoique Phégeus l'ait purifié, il voit encore sa mère qui le

(1) Je n'ai ni le dessein ni le moyen d'essayer un classement des fragments. Wilam. Moell. (*De Tr. gr. fragm. commentat.*, 12 sqq.) l'a fait avec sa science et son ingéniosité accoutumées, mais il a obtenu bien peu de résultats, comme il le reconnait lui-même.

(2) *Alkm. à Psophis*, joué en 438, en même temps qu'*Alkestis*.

poursuit et le tourmente (*fr.* 71) : c'est comme une réédition des *Euménides*. D'où l'on peut conclure que le drame se place au moment où, selon Pausanias (VIII, 25, 8), Alkméon, lavé de sa souillure et gendre de Phégeus, est néanmoins ressaisi par la folie, et, sur un oracle d'Apollon (1), obligé de quitter Psophis.

Nous n'avons pu, en étudiant les très rares vestiges des *Épigones* de Sophocle, que faire des conjectures sur les raisons qui ont poussé, selon ce grand poète, Alkméon à tuer sa mère, et sur le moment du meurtre. Nous n'avons aucun fragment d'Euripide qui précise ce moment, mais nous savons par le *fr.* 69 qu'Amphiaraos, « montant sur son char (2) », a commandé à son fils de le venger.

Euripide est à notre connaissance le seul tragique qui ait mis sur la scène l'amour contre nature de Laïos : il l'a fait dans *Chrysippos*, pièce brillamment restituée par Wilam. Moellendorf (*op. cit.*, 1-10). Wilamowitz, s'aidant de Plutarque (*Amator.* 3 p. 750 B), qu'il corrige (p. 1 sqq.), d'Élien (*Nat. An.* 6,15) et surtout des *Parallela* du pseudo-Plutarque (n. 33), a restitué très nettement les légendes d'où Euripide a tiré son sujet. Chrysippos, fils de Pélops et de la nymphe Klyméné, avait été enlevé par Laïos, puis délivré par Atrée et Thyestès, ses demi-frères, fils de Pélops et d'Hippodamia, et tué par Hippodamia elle-même qui accusa Laïos du meurtre. Celui-ci se défendit, mais sa cause était difficile parce qu'Hippodamia lui avait dérobé son épée pour tuer Chrysippos : ce fut celui-ci, mourant, qui dénonça Hippodamia. Laïos ensevelit l'enfant, et la marâtre fut exilée par Pélops.

(1) C'est à ce nouvel oracle d'Apollon que fait sans doute allusion le *fragm.* 70, si comme l'a pensé Wilamowitz, et comme il est fort probable, Alkméon parle ici d'Apollon (« qui a perdu Œdipe, qui m'a perdu moi-même, en apportant le collier d'or à Argos »). Il ne peut s'agir en effet d'un oracle ordonnant à Alkméon de tuer sa mère, puisque nous voyons par le *fr.* 69, que le meurtre a été accompli en exécution de l'ordre d'Amphiaraos lui-même.

(2) Euripide semble imiter ici une scène du coffret de Kypsélos. V. p. 125.

Le sujet était selon Wil. Moell. d'abord le procès de Laïos et de son amour contre-nature, puis après le meurtre, l'accusation plus terrible encore d'avoir tué Chrysippos (1).

Quant au fameux fragment 839 — d'où Wilamowitz conclut qu'Euripide était non un sectateur d'Anaxagoras, mais d'Héraklite — il faut le rattacher à l'idée qui fait le fond de la plaidoirie de Laïos (cf. *fr.* 840) : on ne pèche que quand on viole, non les lois humaines, mais les lois de la nature.

Notons que si Euripide connaît le crime de Laïos, cause de tous ses maux dans les premières légendes, il n'en fait pas descendre toutefois la malédiction qui le tue, lui et sa race ; à maintes reprises et notamment dans les *Phéniciennes* (15-26), représentées en même temps que *Chrysippos (Arg. Eur. Phœniss.)*, il attribue toutes les catastrophes de cette famille à un oracle d'Apollon méprisé. De fait, le but de cette tragédie de *Chrysippos* n'est pas du tout, semble-t-il, de rattacher l'histoire de Chrysippos à celle des Labdacides ; Euripide s'intéresse surtout à Pélops dont il avait célébré le mariage dans une première pièce jouée avec celle-ci et avec les *Phéniciennes*, *Œnomaos*.

Euripide était encore l'auteur d'une autre pièce perdue, *Œdipe*, où il était question, selon Joh. Malala (p. 53, 12), d'Œdipe, naturellement, de Jokaste et de la Sphinx. Le fragment 540 est tiré en effet d'une description de la Sphinx ; les fragments 543-546 se rapportent certainement à Jokaste, et nombre d'autres à la découverte des crimes involontaires

(1) « Imprimis Euripideum quod in prima tragœdiae parte de rapto Chrysippo ac puniendo raptore agitur, qua re confecta quasi iterum adsurgit tragœdia, ita vero ut qui salvus esse videbatur intereat, qui nimii amoris causam defendebat caedis in amoribus perpetratae reus fiat. » (Wilam. Mœll. *op. cit.*, 9). — Le seul scoliaste qui ait rattaché les malheurs de Laïos à son amour pour Chrysippos est l'auteur du 2e argument des *Sept* d'Eschyle (éd. Weil, 46, ligne 39 sqq.) ; il le fait d'après Euripide; son argument d'ailleurs est un mélange continuel de Sophocle et d'Euripide.

d'Œdipe. Euripide avait audacieusement innové dans cette pièce, il avait montré (*fr.* 541) les serviteurs de Laïos crevant les yeux au fils de Polybe, Œdipe : ce n'était donc plus Œdipe qui s'aveuglait lui-même (cf. C. Fr. Hermann qui a reconnu cette scène dans le bas-relief d'un vieux sarcophage après Zannoni, *Illustrazione di due urne Etrusche*, etc... Firenze, 1812, 1-27). Au total, en rapprochant des fragments conservés les *fables* 66 et 67 d'Hygin, et le vase décrit par Pottier (*Monum. grecs*, 1889, 48 sqq. pl. 8) on peut hasarder la reconstruction suivante : dans un prologue Œdipe racontait ses aventures et parlait notamment de sa lutte contre la Sphinx (*fr.* 540). Mais le malheur fondait sur Thèbes et sur lui : Tirésias, consulté sur une peste qui désolait la ville, répondait que le salut ne pouvait venir que d'un descendant des *Sparti* qui se sacrifierait pour son pays. Et Ménoïkeus, père de Jokasté, se précipitait du haut des murailles (Hygin 67) (1). Il agissait ainsi moins peut-être pour sauver sa patrie que par haine d'Œdipe qu'il soupçonnait (c'est du moins ce qu'on peut à la rigueur conclure du *fragm.* 551 : « l'envie qui perd beaucoup de mortels l'a perdu lui-même et m'a perdu »). Par suite, Œdipe était reconnu pour le meurtrier de Laïos, et les serviteurs du feu roi se précipitaient sur lui et lui crevaient les yeux (*fr.* 541). Mais là ne s'arrêtaient point les calamités : Polybe mourait à Sicyone, et Péribée (selon le fragment de Niebuhr) venait à Thèbes annoncer ce malheur à Œdipe, mais en même temps elle l'informait que Polybe n'était pas son père, et elle lui racontait comment elle l'avait recueilli sur le bord de la mer (*Vase*

(1) Je ne réponds nullement de toute cette reconstruction (v. p. 175), mais moins encore de cette partie; car il est certain qu'Hygin — à qui je l'emprunte — a peut-être profité de cette pièce d'Euripide, mais non raconté tout comme Euripide : nulle part, par exemple, il ne dit que ce soient les serviteurs de Laïos qui aient aveuglé Œdipe. — Quant au *fragment* 551, il est extrêmement obscur, et peut se rapporter d'ailleurs à Tirésias, ennemi d'Œdipe chez Euripide, comme chez Sophocle.

Pottier et *Hygin*, 66) (1) Œdipe se reconnaissait alors, à la suite d'une enquête analogue à celle de Sophocle et que contrariait peut-être Jokaste (cf. *fr.* 543, 544, 545, 546), fils de Laïos lui-même et époux de sa mère, et il fuyait Thèbes (Hygin, 67 fin).

La pièce paraît donc avoir été composée de deux parties bien tranchées — ce qui est assez ordinaire chez Euripide ; les alternatives de joie et de douleur s'y succédaient très vives, comme l'indiquent nettement les fragm. 549, 550, 554. Des autres fragments, maximes très générales, comme presque tout ce qui nous a été gardé par Stobée, on ne peut rien conclure.

De deux autres pièces enfin qui paraissent se rattacher au Cycle thébain, mais indirectement, *Œneus* et *Hypsipylé*, je ne dirai qu'un mot.

La pièce d'*Œneus* est empruntée à l'*Alkméonide*, et aussi à une tradition locale d'*Œnoé*, bourg d'Argolide (cf. Paus. II, 25, 2 et plus haut, p. 107) ; elle a pour sujet la vengeance qui tire Diomède des embûches tendues à son aïeul Œneus par les fils d'Agrios ; la scène se passe à Kalydôn comme l'indique nettement le prologue (*fr.* 558) : les autres fragments ne nous donnent sur la marche du drame aucune indication utile.

Le sujet d'*Hypsipylé* paraît tiré d'une ancienne épopée, bien que nous ne sachions pas au juste si on trouvait, dans les épopées, l'épisode bien connu d'Hypsipylé montrant une source aux chefs argiens et causant ainsi la mort d'Opheltès, fils du roi de Némée ; en somme, c'est un fragment de Simonide qui le premier nous le fait connaître (Sim., *fr.* 52,

(1) Malgré la présence d'Hermès dans la scène représentée sur le vase, je ne comprends pas que Pottier (*op. cit.* 51) et Robert (*Homer. Becher*, 76) aient pu attribuer cette scène au prologue de la pièce ; M. Pottier, il est vrai, ignorait le fragment de Niebuhr qui est ici décisif (v. page 170). Du reste, rien ne prouve que le vase représente une scène d'Euripide ; nous verrons, en étudiant les fragments des tragiques de second ordre, d'autres peintures inspirées d'eux.

v. page 115). Un chœur montrait Opheltès tué par le serpent (*fr.* 754) au moment où, posé à terre, il cueillait des fleurs (1), l'intérêt de la pièce éta it dans ledanger couru par Hypsipylé, accusée de meurtre volontaire par Eurydiké, mère de l'enfant, et sauvée par ses deux fils que lui ramenait Dionysos, son aïeul, qui dirigeait toute la pièce (cf. *fr.* 752, et un vase peint où l'on voit Hysipylé se défendant contre Eurydiké en présence de ses fils et d'Amphiaraos (Gerhard, *Archemoros und die Hesperiden*, Berlin, 1838 ; S. Reinach, I, p. 235, B) (2).

On voit assez — surtout par les premières pièces étudiées — ce qu'Euripide ajoute à la légende, soit qu'il ait lui-même inventé, soit que le temps ait respecté chez lui tel détail qu'il a effacé chez les autres.

Parmi les détails qu'il n'a fait que renouveler, il faut ranger la supplication d'Adrastos et des Argiennes près de Thésée. Nous avons vu, en effet, qu'Eschyle avait traité le même sujet, avec cette différence que, chez le vieux poète, Thésée obtenait l'ensevelissement des morts par la persuasion, non par la force (Plut. *Thésée*, XXIX, cf. Hérodote, IX, 27, et Paus. I, 34).

Dans la même pièce l'épisode d'Euadné est digne de remarque. Beaucoup de poètes l'ont célébré ou y ont fait allusion depuis Euripide (3); mais celui-ci est le premier qui nous l'ait fait connaître : l'a-t-il donc inventé ou l'a-t-il seulement inséré le premier dans la légende thébaine ? On l'ignore (4).

(1) Cf. *Vase de Campana*. S. Reinach, I, 466, 3.

(2) Pour plus de détails sur l'*Hypsipylé* d'Euripide, voir Legras, *Étude sur la Thébaïde de Stace*, 59, 71 sqq.

(3) Élien (*Hist. nat.*, VI, 25) dit que partout la scène retentit du dévouement d'Euadné. Chez les Latins, les élégiaques le célèbrent à qui mieux mieux, Properce, I, 15, 21-2, Ovide, *Tristes*, V, 14, 37-8, Martial, *Ép.* IV, 75. Cf. Stace, *Théb.* XII, 800 sqq.

(4) Il est probable que cette légende, mise au théâtre pour la première fois par Euripide, vient d'une coutume perse bien connue et que Properce décrit ainsi :

D'autres traits sont certainement nouveaux, par exemple le dévouement fraternel d'Antigone suivi non de sa mort, mais de son mariage avec Haemon (1). Nous verrons que des poètes postérieurs ont poussé plus loin cette aventure, la rendant de plus en plus romanesque.

Mais la pièce la plus curieuse, celle où Euripide s'est le plus abandonné à son goût de la nouveauté, c'est — à notre connaissance du moins (2) — les *Phéniciennes*. Œdipe nous y est présenté non seulement comme vivant encore — ce qui déjà contredit la *Thébaïde* et Eschyle —, mais comme habitant toujours à Thèbes — ce qui va contre Sophocle —,

Felix eois lex funeris una maritis
Quos Aurora suis rubra colorat equis.
Namque ubi mortifero jacta est fax ultima lecto
Uxorum fusis stat pia turba comis;
Et certamen habent leti, quae deinde sequatur
Conjugium : pudor est non licuisse mori.
Ardent victrices et flammis pectora praebent
Imponuntque suis ora perusta viris.
(IV, 13, 15 sqq.)

Ce qui permet encore de croire qu'Euripide a inventé cet épisode, c'est qu'Apd. n'en retrouve aucune trace antérieure, tandis que plus tard (selon Élien, *loc. cit.*) tous les poètes l'acceptent et le rééditent. Sa fortune a été si grande qu'Apd., qui n'accepte d'ordinaire que les versions d'Eschyle et de Sophocle, ayant soin de nommer Euripide toutes les fois qu'il cite un détail donné par celui-ci seul, rapporte ce trait sans nom d'auteur (III, 7, 2).

(1) Dans les *Phéniciennes* (757-8), Étéocle, faisant à Créon ses dernières recommandations, exprime le désir qu'Antigone soit mariée à Haemon (vœu annulé il est vrai, par celui (778) où il demande que Polynice soit privé de sépulture et que quiconque enfreindrait cet édit soit puni de mort). — Nous avons vu que Sophocle est sans doute l'inventeur de cet amour d'Haemon et d'Antigone (et peut-être de tout le rôle d'Antigone). Eschyle ne disait en tout cas rien d'Haemon qu'il supposait mort sans doute : l'*Œdipodie* en effet présentait Haemon comme la plus éclatante victime de la Sphinx. C'est un des points où la légende thébaine a poussé chez les Tragiques le plus de développements nouveaux.

(2) Je dis : à notre connaissance. Il est fort possible que dans ses pièces perdues Euripide ait pris d'étranges libertés avec la légende ; témoin l'aveuglement d'Œdipe, dans *Œdipe*.

quoique privé de son royaume. Comme ses deux prédécesseurs, Euripide parle de ses imprécations contre ses fils (*Ph.* 67); il leur donne seulement une autre cause : ses fils l'ont enfermé (*Ph.* 64-65). Mais le plus surprenant, c'est qu'il ne meurt pas en maudissant ses fils, quoique brisé par le malheur et insulté par ses enfants; au contraire, apprenant leur mort et penché sur leurs cadavres, il gémit. Chassé ensuite par Créon, il va mourir à Colone — comme l'Œdipe de Sophocle qui d'ailleurs a été mis sur la scène quelques années plus tard (1).

De même Jokaste, au moment du siège de Thèbes, vit encore : elle ne s'est donc pas pendue après la découverte de son inceste involontaire ; elle ne s'est pas même retirée dans un coin du palais, de gré ou de force, comme Œdipe ; mais elle s'est toujours efforcée de réconcilier ses fils qui la traitent en mère. Elle obtient d'Étéocle un sauf-conduit pour Polynice avant l'assaut de Thèbes (*Ph.* 97), et n'ayant pu empêcher le duel de ses enfants, elle se tue sur leurs corps avec le poignard de l'un d'eux (2).

(1) Les Phéniciennes ont été représentées après 413 et avant 405 (Sc. *ad Arist. Ran.* 53). *Œdipe à Colone* a été joué après la mort de Sophocle, en 401. Il ne semble donc pas — à moins d'interpolation dans les *Phéniciennes* — que Sophocle soit l'inventeur de la légende d'Œdipe à Colone. Récemment Balsamo (*Sulle Fenicie di Euripide*, Studi di Filol. class., IX, 1901, 241-290) a étudié cette question de l'interpolation et passé en revue toutes les opinions émises avant lui : il croit que la pièce entière est bien d'Euripide, mais que celui-ci s'est efforcé d'y fondre deux drames différents dont on retrouve de visibles traces (p. 289). — Mais Wecklein, qui, dès 1881 (éd. des *Phén.* 1539) déclarait interpolée l'allusion à Colone, n'a pas été convaincu par les arguments de Balsamo (*Berlin. Philol. Woch.* (1903) 257). De fait, rien ne la prépare dans la pièce et quelques vers (1686, 1736) paraissent même la contredire. Cependant on a vu que la légende pouvait bien appartenir au bourg même de Colone et être antérieure aux Tragiques.

(2) Ici, Euripide s'est rapproché un peu plus que ses prédécesseurs des épopées thébaines bien qu'il les dénature. Dans l'*Œdipodie*, la mère des fils fratricides, Eurygané, assistait à la guerre, mais elle n'était pas la mère et la femme d'Œdipe. On notera aussi son genre de suicide : c'est

D'autres différences et d'autres innovations sont encore à noter. Polynice est, chez Euripide, le plus sympathique des deux frères ; le droit est pour lui (154 sqq., 258 sqq.). Étéocle est un monstre : non seulement il se refuse à toute réconciliation, mais de plus, avant de partir pour le combat, il demande à Créon, si lui-même vient à périr, de priver de sépulture Polynice (775 sqq.). Chez Eschyle, les rôles étaient tout différents : Étéocle, quoique violent, avait de son côté le droit ; il apparaissait même sympathique, n'étant dans ses fureurs qu'une proie de l'Érinys. Sophocle, qui dans *Antigone* (110 sqq.) avait paru suivre Eschyle, imita Euripide dans son *Œdipe à Colone,* mais en faisant quelques changements, et sans se montrer aussi favorable à Polynice.

Il faut mentionner enfin, parmi les nouveautés, le sacrifice volontaire de Ménoïkeus. Euripide n'a pas inventé ce personnage, bien qu'il ait changé son nom (Mégareus, chez Eschyle, *Sept*, 474, et chez Sophocle, *Ant.* 1303) ; mais c'est lui le premier qui l'a fait se tuer pour son pays (1).

D'ailleurs toute la pièce des *Phéniciennes* témoigne du désir de faire neuf : pas une scène qu'on retrouve exactement pareille chez les aînés d'Euripide ; au contraire, celui qui vivait encore, Sophocle l'a peut-être imité dans son *Œdipe à Colone*.

Le plus singulier, c'est qu'Euripide ne s'est pas seulement séparé de ses deux illustres prédécesseurs : il s'est contredit lui-même comme à plaisir. Je ne vise pas en ce moment les

d'après Euripide sans doute que Silanion sculpta cette statue de Jocaste mourante où le bronze mêlé d'un alliage d'argent imitait la pâleur du visage (Pl. *H.N.* 34.51). — Cette statue est de la fin du IV[e] siècle, et postérieure en tout cas à celle de l'athlète Satyros (328), car Silanion paraît n'avoir fait de statues idéales que dans la seconde période de sa vie. Cf. K.A. Mac Dowall (*Class. Review*, 1904, 230).

(1) Sur le sacrifice de Ménoïkeus, et l'habitude d'Euripide de prêter à ses personnages sympathiques des actes analogues, voir pages 74 sqq. Je crois inutile de passer en revue les changements de détail qu'on peut rencontrer dans les fragments (*Alkméon à Corinthe*, par exemple). Je les ai d'ailleurs notés plus haut.

noms des *Sept* qui ne sont pas tout à fait les mêmes dans les *Suppliantes* que dans les *Phéniciennes* (Étéoklos, remplacé par Adrastos) : cela a peu d'importance. Mais alors que dans le prologue des *Phéniciennes* Euripide admet avec tous les poètes qu'Œdipe s'est lui-même crevé les yeux, dans un fragment de sa tragédie d'*Œdipe*, cité plus haut, on lit que ce sont les serviteurs de Laïos eux-mêmes qui l'aveuglèrent.

C'est là une de ces contradictions qu'on rencontrerait d'autant moins chez Eschyle que celui-ci procède souvent par trilogies, trois pièces se suivant et se complétant. Mais Sophocle, qui n'use plus du système des tragédies liées et qui parfois fait varier les caractères d'une pièce à l'autre (Œdipe, à Colone, diffère d'Œdipe à Thèbes ; l'Ismène d'*Œdipe à Colone* n'est plus la même que celle d'*Antigone*, Créon surtout, très digne dans *Œdipe-Roi*, devient odieux dans *Œdipe à Colone*), Sophocle, dis-je, ne se contredit jamais d'une façon aussi flagrante. Somme toute, Euripide se révèle, dans les variantes cherchées, non seulement plus curieux de nouveautés, mais dans une certaine mesure moins sérieux ; et de ce manque de sérieux on peut trouver d'autres preuves aussi certaines dans les deux pièces entières qui restent de lui et dans quelques fragments. Le voici dans les *Suppliantes*, qui raille Eschyle par la bouche de Thésée : « Il y a une chose que je ne te demanderai pas, pour ne pas faire rire : c'est quel fut l'adversaire de chacun dans la bataille ou par quelle lance il fut blessé : de tels discours sont vides de sens pour ceux qui les écoutent et pour ceux qui les tiennent (1) » (*Supp.* 846 sqq.).

De même, dans les *Phéniciennes*, Étéocle s'écrie : « Le nom de chacun, il serait trop long de le dire, quand l'ennemi stationne au pied même des murailles » (*Ph.* 751-2).

(1) Cette critique ne paraît pas dirigée — uniquement du moins — contre la fameuse scène du Messager et d'Étéocle dans les *Sept* (la suivante au contraire la vise nettement). Peut-être s'adressait-elle à une scène finale de cette tragédie, remplacée par la conclusion actuelle ; peut-être à une scène des *Éleusiniens*, voir p. 135.

Eschyle est moqué encore d'une façon plus détournée, mais peut-être plus mordante, dans cette espèce d'oraison funèbre des *Suppliantes*, d'ailleurs si louée chez les anciens (par Athénée, Stobée, Plutarque, Diog. Laërce et Polybe lui-même, V, 9). On ne peut guère voir qu'une intention de parodie dans le portrait que fait Adrastos de Kapaneus (861 sqq.), d'Hippomédon (881 sqq.), et surtout de Tydeus (901 sqq.). Eschyle, en effet (*Sept*, 368 sqq.), pour exprimer la furie de Tydeus, fait dire au messager : βρέμει (365), βοᾷ (368 et 379) : ce ne sont pas, il faut le reconnaître, des discours très variés, ni très brillants; mais en revanche, sur son bouclier le ciel est peint flamboyant d'astres (φλέγονθ' ὑπ ἄστροις, 365), la lune étincelle (λαμπρὰ προσέληνος, 389). Adrastos dira donc, chez Euripide : « Je ferai de Tydeus en peu de mots une grande louange ; il n'était pas brillant dans ses paroles, mais dans son bouclier », οὐκ ἐν λόγοις ἦν λαμπρὸς, ἀλλ' ἐν ἄσπιδι *S.* 902.

Sophocle est parodié aussi (1) : il avait dit dans *Antigone* (563 sqq.) : « La raison que la nature nous a donnée ne résiste pas dans le malheur, mais elle s'en va. » Euripide dira, dans son *Antigone* aussi (165) : « Écoute, car dans le malheur, avec la fortune on ne perd pas la langue. »

Au reste, dans son désir d'atteindre les autres, Euripide ne s'épargne pas lui-même : s'il critique Eschyle pour avoir perdu beaucoup de temps à dénombrer les chefs ennemis, pour avoir compté les lances et les flèches, enflé la voix dans la description de Tydeus et de Kapaneus, lui-même s'expose aux mêmes railleries dans les *Phéniciennes*. Je ne dis rien du dénombrement des chefs argiens (105-192), imité

(1) S'il faut en croire Jebb (*Œd. à Col.* 1165 sqq., 1148 sqq.), Sophocle suivit l'exemple d'Euripide. Les vers cités d'*Œd. à Col.* renferment une critique évidente de quelque pièce où cette maxime avait été négligée. — Il y a aussi une critique dans l'*Élektre* de Sophocle (1289, καὶ μητε μήτηρ ὡς κακὴ δίδασκέ με); mais Conington (*Journ. of Philology*, I, 156) a eu tort d'y voir une allusion à l'*Élektra* d'Euripide, postérieure quoi qu'on en ait dit à celle de Sophocle (Jebb, *Elektra*, Introd.).

de la τειχοσκοπία de l'*Iliade* et qui est un bel et pathétique épisode, bien placé, digne de toutes louanges ; mais, dans un récit de plus de cent vers (1090-1200), un messager renouvelle devant Jokaste cette peinture effrayante des ennemis. Double faute : car, pour être moins chargée que celle d'Eschyle, elle n'en est pas moins inutile, ayant déjà été faite ; et d'autre part elle paraît infiniment longue et déplacée, si l'on songe surtout que ce qui intéresse Jokaste, c'est le sort de ses fils ; au lieu de l'instruire aussitôt de ce qui lui tient le plus à cœur, le messager semble faire tous ses efforts pour l'empêcher de se porter entre eux et d'arrêter le combat (1).

Quant aux premiers résultats de la bataille, ce messager est déjà fort bien instruit : non seulement il a vu Zeus frapper Kapaneus de la foudre (1181 sqq.), mais il a vu aussi (1157) Périklyménos tuer d'une pierre le fils d'Atalante, « arcadien, non argien. » Il a entendu les cris de Tydeus (1144), il a vu les mouvements ordonnés par celui-ci (1165), et tout, très distinctement. Si au lieu de parler à Jokaste cet homme s'était adressé à Thésée, Thésée, non sans quelque raison, l'aurait jugé fort ridicule.

C'est qu'Euripide cherche surtout à frapper le spectateur et que beaucoup de moyens lui sont bons pour réussir. Peu lui importent la tradition, la légende la plus vénérée, la contradiction même, pourvu qu'il invente une péripétie qui étonne et qui émeuve, pourvu surtout qu'il imagine une péripétie *humaine*. Voilà en effet sa marque propre sur la légende thébaine : après Eschyle, après Sophocle, il l'a frappée à son empreinte. Eschyle avait essayé de rendre moins incompréhensible, moins condamnable la Fatalité. Sophocle plus avancé encore, avait si fort affaibli l'action du Destin que les hommes chez lui — même en de si extraordinaires

(1) Il y réussit d'ailleurs fort bien, et c'est évidemment ce que voulait le poète; mais la longueur du récit n'en est pas moins invraisemblable et choquante.

conjonctures — paraissent déjà les artisans de leur propre fortune. Mais tous deux avaient conservé à la légende, à Œdipe particulièrement, quelque chose de surhumain ou plutôt d'extra-humain. Ce caractère nous frappe surtout à la fin d'*Œdipe à Colone*, quand le vieillard, justifié par les dieux, envoie durement, sans un regret, ses fils à une mort affreuse. A ce moment, il n'est plus un réprouvé sans doute, mais il n'est pas encore un homme : il est un exemple et comme un champ d'expériences, dirait-on, pour l'action de l'Érinys et d'Apollon.

Chez Euripide, Œdipe est un homme : victime des oracles et de la Fatalité, cruellement maltraité par ses enfants qu'il a maudits, quand le malheur atroce surgit il pleure sur leurs cadavres. C'est un homme emporté et faible, vraiment père ; et voilà l'originalité de la peinture d'Euripide. On ne sent plus dans la terrible histoire, telle qu'il l'a racontée, la main lourde du dieu partout présente : à peine de ci de là quelques allusions, mais qui ne pénètrent pas la pièce, qui l'effleurent, simples ornements poétiques. La tragédie n'a plus ses ressorts dans le ciel ou dans les enfers, mais sur la terre seulement (cf. le chœur, 263-5, et surtout 350 sqq.).

Si d'ailleurs on remarque qu'Euripide a composé les deux pièces conservées du vivant de Sophocle et avant *Œdipe à Colone*, on est moins tenté d'attribuer cette conception très différente à quelque progrès général des idées morales, qu'à un tempérament, à une éducation particulière au poète. Il est vrai toutefois que le théâtre d'Euripide répondait bien aux aspirations d'une nouvelle génération, plus sceptique, plus nourrie des philosophes et des sophistes (1), plus attachée aux réalités qu'aux Théogonies (2).

(1) Cf. W. Nestle, *Untersuch. üb. die Philosoph. Quellen des Euripides*, Philologus. Suppl. Bd. VIII, 559 sqq. ; et Stickney, *Les sentences dans la poésie grecque* (1903). Paris, Soc. nouv. de Libr. et d'Éd. p. 232 sqq.

(2) Réalités sociales et politiques : voir les *Suppliantes* notamment, composées à l'occasion de l'alliance entre Argos et Athènes, en 421. (Cf.

V. — *FRAGMENTS DES TRAGIQUES DE SECOND ORDRE*

Que la légende entière d'Œdipe quelquefois, ou plus souvent des parties de la légende aient été portées sur la scène grecque par les émules ou les successeurs des trois grands tragiques, c'est de quoi nous assure un simple coup d'œil sur l'index des poètes et des pièces dans Nauck (*op. cit.* 961-968).

On y voit qu'une *Œdipodie* entière a été écrite par Mélétos, une *Antigone* par un des deux Astydamas, un *Amphiaraos* par Karkinos, un *Kapaneus* par Timésithée, un *Parthenopaeos* par Astydamas l'aîné, des *Suppliantes* par Apollodore, des *Épigones* par Astydamas le jeune, un *Alkméon* par Théodektès. Il n'y a pas moins de dix *Œdipe* qui n'ont d'ailleurs sauvé que leur nom; et une au moins parmi elles devait être célèbre, celle de Xénoklés, puisque selon Élien (II, 8) dans la 90e Olymp. Xénoklés, avec une tétralogie composée de *Œdipe, Lykaon, les Bacchantes* et

O. Müller, II, 513, et qui renferment une si surprenante discussion sur les avantages d'une constitution démocratique (403 sqq.).

Réalités naturelles. — Mure, voyageur anglais, qui visita la Grèce vers 1832, a signalé combien l'aspect du mont Cithéron par exemple est pareil encore aujourd'hui à la description qui en est faite dans les *Bacchantes* d'Euripide, 1043 sqq. — D'après Frazer (*Pausanias*, V, 2). — Cf. H. Rushton Fairclough, *The attitude of the Greek Traged. toward Nature*, 1897, 34 sqq.

Réalités artistiques. — J'ai déjà parlé du livre de Huddilston (*The attitude of the gr. Trag. tow. art.*). Dans ce petit volume Huddilston montre avec beaucoup d'érudition et de sagacité combien Euripide s'est inspiré de toutes les œuvres d'art de son temps : architecture (p. 39 sqq.), sculpture (58 sqq.), peinture (72 sqq., broderies et tapisseries (79 sqq.). — De ce goût fidèle pour les arts, H. croit même pouvoir tirer argument pour attribuer à Euripide une pièce contestée, le *Rhésos* (112 sqq.).

J'ai remarqué aussi, page 125, note 2, que certains passages d'Euripide paraissent directement inspirés d'une œuvre d'art.

un drame satyrique *Athamas*, l'emporte sur une trilogie d'Euripide : *Alexandros*, *Palamédès*, *Les Troyennes*.

Mais bien d'autres encore, dont les noms ne nous sont même pas parvenus, ont contribué à rendre familière la légende, témoin ce passage d'Élien, auquel j'ai déjà fait allusion : « Les poètes honorent la fille d'Iphis, et les théâtres retentissent des vers dans lesquels ils chantent cette héroïne qui l'emporta sur toutes les autres, ayant préféré son époux à la vie » (Él. *H, A*. VI, 25).

Que conclure toutefois de cette vide énumération ? D'une seule de ces pièces, de l'*Alkméon* de Théodektès, il nous est resté deux fragments intelligibles : l'un (Nauck, p. 801. 1) qui est assez dans le goût d'Euripide, l'autre (*ib.* 2), conservé par Aristote (*Rh.* II, 23. 3) et ainsi conçu : « Mais ta mère, n'y avait-il personne qui la haït parmi les mortels ? »

Et Alkméon répond : Il faut examiner avec attention. » Alphésibée (fille de Phégeus) lui demande : « Comment ? » Et il répond : « Ils jugèrent qu'elle devait mourir, mais que je ne devais pas la tuer. »

Ce fragment du reste ne peut nous indiquer en quel sens se développaient, après les grands tragiques, les légendes thébaines. Mais une scène peinte sur un vase d'Apulie, remontant à la première moitié du IVe siècle et expliquée par la *fable* 72 d'Hygin, nous fait voir que les poètes de ce temps recherchaient sans doute des modifications de plus en plus romanesques de certains épisodes. Selon Hygin, Créon ordonna à Haemon, son fils, de tuer Antigone qui avait été saisie au moment où elle ensevelissait Polynice. Mais Haemon, qui l'aimait, la confia à des pasteurs, l'épousa et en eut un fils, qui, devenu grand, vint à Thèbes avec sa mère pour prendre part à des jeux, fut reconnu par Créon à cause d'une marque corporelle, celle du serpent, et malgré les prières d'Héraklès, gendre de Créon, mis à mort. Haemon de désespoir tua Antigone et se tua lui-même. Or le vase peint représente Héraklès sortant d'un édicule et intercédant auprès de Κρέων, placé à droite, pour Antigone, qu'un garde

amène enchaînée à gauche. Derrière Κράων, Ismène est assise et derrière le gardien d'Antigone se tient Haemon (Sal. Reinach, I, 409, cf. I, 205).

Malgré Welcker et Max. Mayer (*De Eurip. Mythop.* 73-77), il est évident que cette scène n'est pas empruntée à l'*Antigone* d'Euripide, car celui-ci prenait pour sujet l'ensevelissement même de Polynice par Antigone et la découverte de la jeune fille que sauvait Haemon en l'épousant. La pièce dont est extraite la scène peinte sur le vase d'Apulie paraît au contraire commencer bien plus tard, et avoir pour sujet la découverte d'Antigone aux jeux thébains : elle suppose après l'*Antigone* d'Euripide que la jeune fille a été sauvée par Haemon, mais malgré Créon qui la poursuit de sa haine pendant de longues années (cf. Heydemann, *Ueber eine nacheuripideische Antigone*, Berlin, 1868) (1).

Tous les vases peints du IVe siècle exigeraient d'ailleurs

(1) Huddilston (*Am. Journ. of Phil.* 1899, 183 sqq.) affirme au contraire que la fable d'Hygin reproduit l'*Antigone* d'Euripide ; selon lui, l'argument d'Aristophane explique seulement le point de départ de la pièce, non la pièce même ; le sujet de celle-ci, c'est le danger couru par le fils d'Haemon et d'Antigone, Maeon, que sauve Héraklès. En effet, dit-il : 1° Pourquoi Aristophane parle-t-il de Maeon, si le sujet de l'*Antigone* d'Euripide est le même que celui de Sophocle ? 2° N'y a-t-il pas dans les fragments nombre d'allusions, non seulement à l'amour d'Haemon et d'Antigone, mais encore à une naissance illégitime ? (*Fr.* 160, 166, 167 et surtout 168); 3° 3 vases peints confirment cette opinion.

Mais Huddilston se heurte à de graves difficultés : 1° Le scol. de Sophocle (*ad Antig.* 1350) résumant la pièce d'Euripide ne parle pas de Maeon, mais seulement de l'amour mutuel d'Antigone et d'Haemon. 2° Les vases peints commentés par H. ou sont connus et n'apportent pas de renseignements nouveaux (le 3e, fragm. d'amphore apulienne, cf. *Jahrb. des Instit.* (1889) pl. 7, est indéchiffrable) ; ou même leurs indications contredisent Huddilston : la grande amphore d'Apulie (S. Reinach, I, 409) fait assister Héraklès à la scène, ainsi que le dit Hygin ; or, dans la pièce d'Euripide, Antigone est sauvée non par Héraklès, mais par Dionysos (ὦ παῖ Διώνης, *fr.* 177). 3° S'il y a en effet parmi les fragments d'assez claires allusions à une naissance illégitime, c'est que peut-être ces fragments proviennent précisément, par une confusion explicable, de la pièce de ce poète postérieur ayant le même nom que celle d'Euripide.

une étude sérieuse dont le livre de R. Engelmann (*Arch. Studien zu den Tragikern*, Berlin 1900) a donné le modèle. On voit par exemple sur un vase de l'Attique (S. Reinach, I, 461, 3) une scène familière où Ériphylé est représentée en train d'allaiter Alkméon : Amphiaraos contemple cette scène. Sur un autre, un vase de Vulci (S. R. I, 120, 3), Amphiaraos prend congé d'Ériphylé, sans aucun air de menace et sans aucun trait qui rappelle le fatal collier. Ces deux scènes ne sont évidemment pas empruntées à l'épopée ; ne pourrait-on pas les rattacher à quelque tragique qui aurait modifié la légende comme Euripide déjà avait commencé à altérér la légende d'Antigone ?

Je crois aussi qu'on devrait se garder d'attribuer à Euripide toutes les scènes reproduites sur des vases du IV[e] ou du III[e] siècle et étrangères aux pièces de Sophocle et d'Eschyle. Étudiant ce vase décrit dans les *Monuments grecs*, p. 48 sqq. et dont j'ai déjà parlé, M. Pottier n'hésite pas à y reconnaître (p. 51 sqq.) une scène d'Euripide, sous ce prétexte notamment que « parmi les coupes béotiennes ornées de reliefs et d'inscriptions, deux reproduisent déjà des épisodes empruntées à des drames d'Euripide ». Cependant rien n'est moins certain que cette attribution de la scène représentée à l'*Œdipe* d'Euripide (v. p. 157-158) (1), car aucun fragment ne révèle une concordance, et c'est seulement par la comparaison avec la *fable* 66 d'Hygin qu'on peut y retrouver des traces de la pièce d'Euripide (Pottier, *op. cit.* 51). Mais précisément Hygin lui-même nous fournit bien moins les versions d'Euripide que celles de ses successeurs.

Rien n'est plus faux en effet que cette idée d'ailleurs très ancienne et très répandue qui fait voir dans les *Fables*

(1) M. Pottier croit à tort d'ailleurs que la scène se passe à Corinthe ; c'est à Sicyone. (Cf. Hygin, *fr. Niebuhr.*) La scène est peut-être empruntée à une pièce d'un poète Sicyonien qui honore sa patrie, comme les trois grands tragiques honoraient Athènes — à Néophron de Sicyone p. ex. (Nauck, 729).

d'Hygin des résumés d'Euripide. On en cherche des preuves dans des pièces comme *Polyidos*, *Pleisthénès*, *Téléphos*, *Philoktétès*, dans le nom du poète deux ou trois fois cité par le mythographe. Je n'ai pas à discuter ici ces pièces et ces citations d'Euripide. Mais une remarque s'impose : chaque fois qu'un document nouveau a permis de se faire une idée plus précise d'un drame d'Euripide, on a dû reconnaître qu'Hygin n'était pas fidèle. Ainsi pour *Alkméné*, étudiée par Engelmann (*op. cit.*) et démontrée très différente de la *fable* 29 d'Hygin. Ainsi pour *Chrysippos*, restitué par Wil. Moell. d'une façon irréfutable quant à l'ensemble (v. page 155), et pas du tout semblable à la *fable* 85 d'Hygin.

Mais il y a plus : où Hygin rapporte-t-il les versions diverses d'Euripide dans les *Phéniciennes ?* Œdipe gémissant sur le cadavre de ses fils, p. exemple, ou Jokaste se tuant près d'eux (1) ? Où nous parle-t-il d'Œdipe aveuglé par les serviteurs de Laïos, comme Euripide le représente dans son *Œdipe ?* Et n'avons-nous pas vu déjà que la version d'Euripide dans son *Antigone* n'est pas du tout celle que rapporte Hygin dans sa *fable* 72 ?

Au contraire, il est certain que dans cette même fable il suit un poète postérieur à Euripide. De même dans la *fable* 247 il nomme *Alphésibée* la fille de Phégeus, épouse d'Alkméon, et peut-être Euripide l'appelait-il ainsi (quoique des poètes l'aient appelée Arsinoé, Apd. III, 7, 5, 4), mais certainement c'était le nom que Théodektès, poète tragique postérieur à Euripide, lui donnait. Et enfin tout (2) nous indique, dans la lecture d'Hygin, nombre de mélanges difficiles à démêler mais certains où Euripide n'est le plus souvent représenté que parce qu'il a sans doute exercé plus d'influence sur la tradition que ses successeurs.

(1) Cependant il la fait survivre à ses fils et se tuer à cause d'eux (*f.* 243).

(2) La preuve se fera d'elle-même dans notre résumé synoptique (pp. 174 sqq.).

Pour cette raison, et malgré des interpolations plus tardives, je n'hésiterai guère à attribuer aux poètes tragiques de second ordre, à ceux du IVe siècle et même des siècles suivants, la plupart des *fables* où Hygin résume les légendes thébaines,

---

CHAPITRE VII

État moyen de la légende à l'époque des Tragiques

Il nous reste à fixer les principaux points de la légende, telle qu'elle était communément acceptée à la fin du ve siècle. Euripide nous fournira l'essentiel de cette étude. Ce poète, en effet, dans le prologue de ses deux pièces thébaines conservées, mettait les spectateurs au courant de ce qui précédait son drame : et à la fin des *Suppliantes* il faisait annoncer l'avenir par Athéné. Il n'entrait pas dans le détail, bien entendu, se bornant à rappeler d'un mot aux auditeurs ce qu'ils avaient déjà vu et entendu sur la même scène ; mais ce nous est une garantie de plus qu'il n'a pas cherché à innover à cet endroit. Et en effet nous ne trouverons qu'un changement : la présence de Jokaste au siège de Thèbes. Changement important, il est vrai, mais nécessaire à la pièce, puisque Jokaste en est le personnage principal. Nous mettrons en regard du texte d'Euripide les versions de ses aînés Eschyle et Sophocle, de ses successeurs d'après Hygin, et les détails différents qu'Euripide lui-même a donnés ailleurs. Des notes indiqueront ses innovations.

RÉSUMÉ DONNÉ PAR EURIPIDE	HYGIN (TRAGIQUES SECONDAIRES ?)
« On m'appelle Jokaste (car c'est le nom que mon père me donna), et Laïos m'a épousée. Comme il était sans enfants, après avoir eu de longues années mon lit dans sa demeure, il va trouver Phœbos, l'interroge et lui demande des enfants mâles (1) ; et Phœbos dit : « Roi de Thèbes aux beaux chevaux, « ne sème pas, malgré les dieux, le sillon qui enfante ; « car si tu engendres un fils, celui-ci te tuera et toute « ta maison marchera dans le sang. »	*Fab.* 85. Laius Labdaci f. Chrysippum, Pelopis f. nothum, propter formae dignitatem *Nemeae* ludis* rapuit. Quem ab eo Pelops bello recuperavit... *Fab.* 66. Laius, Labdaci f. ab Apolline erat responsum de manu filii sui mortem ut caveret.
» Mais lui, s'étant livré au plaisir et étant tombé dans l'ivresse, me rendit mère d'un fils, et après avoir engendré cet enfant, reconnaissant son erreur, il le donna à des bouviers pour qu'ils l'exposent près de la prairie d'Héra et des rocs pelés du Cithéron, l'ayant percé aux chevilles d'aiguilles de fer (2).	*Fab.* 66 suite. Itaque Jocasta, Menecoei f. uxor ejus, cum peperisset, jussit exponi pedes transjectos,
» Mais les gardiens des chevaux de Polybe (3), l'ayant pris, le portent à la maison du roi, et le placent aux mains de leur maîtresse. Et celle-ci suspend à son sein le fruit douloureux de mes couches, et persuade à son époux qu'elle a enfanté.	*Fab.* 66 suite. Hunc Periboea (1), Polybi regis uxor, cum vestem ad mare lavaret expositum sustulit, Polybo sciente. Quod orbi erant liberis, pro suo educaverunt eumque quod pedes transjectos haberet Œdipum nominaverunt.

(1) C'est une explication toute nouvelle de la démarche de Laïos : Laïos reconnut que la main des dieux était sur lui à ce signe qu'il n'avait pas d'enfants. C'était en effet une marque de la colère des dieux aux yeux des Grecs (cf. *Médée*, 667-669).

(2) Ici un vers interpolé (27) :

« C'est de là que l'Hellade l'a nommé Œdipe. »

(3) Euripide ne dit nulle part d'où était roi ce Polybe, et nulle part il ne nomme sa femme.

(1) Cf. 67. Hygin dit que Polybe mourut à Corinthe ; il semble donc le croire de Corinthe. Mais dans le fragment découvert par Niebuhr il est dit que Peribée vient de Sicyone. Dans tout ce paragraphe, on le voit (cf. p. 157), Hygin s'est fort écarté d'Euripide.

EURIPIDE (PIÈCES)	SOPHOCLE	ESCHYLE
(*Chrysippos*, *frag.*) Laïos enlevé Chrysippos qui est délivré par ses demi-frères, puis tué par sa marâtre. Laïos est absous de son amour et de l'accusation de meurtre (p. 155) (1).	Rien sur Chrysippos.	Rien sur Chrysippos.
	Oracle d'Apollon à Laïos. (*Œd.-R.* 711 sqq.)	Oracle d'Ap. à Laïos. (*Sept*, 741-750.)
	Laïos a un fils de Jokaste (*O. R.*, 717); trois jours après sa naissance, ce fils est donné à un berger, les chevilles liées et le bout des pieds percés (1034).	« Vaincu par sa folie (texte discuté), il (Laïos) engendra sa mort, le parricide Œdipe. » (*Sept*, 750 sqq.)
	Mais ce berger le donna à un pasteur du roi de Corinthe, Polybe, qui le porta à Polybe et à Mérope (*O. R.*, 775) qui étaient sans enfants (1024) et qui, voyant ses chevilles percées, l'appelèrent Œdipe (1036).	

(1) Nulle part, je l'ai déjà dit, Euripide ne rattache la malédiction des Labdacides à ce rapt de Laïos. Je ne sache que le Pseudo-Pisandros qui l'ait fait, et un Scol. d'Eschyle (Arg. des *Sept*, éd. Weil, p. 46). Ce scoliaste ne paraît pourtant que suivre Euripide et Sophocle, en mêlant et en renforçant avec assez peu de jugement leurs versions.

RÉSUMÉ DONNÉ PAR EURIPIDE	HYGIN (TRAGIQUES SECONDAIRES ?
» Et voici que, devenu homme avec une barbe rousse, mon enfant, soit qu'il eut un pressentiment (1), soit qu'il l'eût appris de quelqu'un, s'en allait vers le temple de Phœbos pour connaître ses parents, en même temps que Laïos mon époux, pour savoir si son fils exposé n'existait plus.	(*Fab.* 67 Œdipus, Laii et Jocastae f. postquam ad puberem aetatem pervenit, fortissimus praeter ceteros erat ; eique per invidiam aequales objiciebant eum subditum esse Polybo eo quod Polybus tam clemens esset, et ille impudens : quod Œdipus sensit falso sibi objici. Itaque Delphos est profectus sciscitatum de... (1) in prodigiis ostendebatur (Laio) mortem ei adesse de nati manu.
» Et ils joignirent leurs pas (2) tous les deux au même endroit en Phocide, à un croisement de routes. Et le cocher de Laïos ordonna à Œdipe : « Étranger, retire-toi du chemin des rois ! » Mais lui marchait, muet, irrité; et les chevaux, de leurs sabots, ensanglantèrent les muscles de ses pieds. Aussi — pourquoi faut-il que je raconte ces choses étrangères à mes maux présents ? — l'enfant tue le père, et ayant pris son char le donne à Polybe (3), son père nourricier.	(*Ib.*) Idem (Laius) cum Delphos iret, obviam (2) ei Œdipus venit, quem satellites cum viam regi dari juberent neglexit. Rex equos immisit et rota pedem ejus obpressit. Œdipus iratus inscius patrem suum de curru detraxit et occidit.
» Et comme la Sphinx pesait sur la ville par ses rapts et que mon époux n'existait plus, Créon, mon frère, proclame que celui qui résoudrait l'énigme de la vierge subtile entrerait dans ma couche.	(*Ib.*) Interea Sphinx Typhonis in Boeotiam est missa : quae agros Thebanos vexabat (3). Rex (Creon) per Graeciam edixit, qui Sphingae carmen solvisset regnum se et Jocastam sororem ei in conjugium daturum.

(1) Encore une allusion aux mœurs du v[e] siècle. C'étaient en effet les pressentiments regardés comme divins qui conduisaient le plus souvent les Grecs aux autels d'Apollon.

(2) Œdipe *va*. Laïos *va*. Seul Sophocle dit qu'Œdipe revient.

(3) Même version que le Pseudo-Pisandros. Cf. Antimaque, *Lydé*.

(1) *Lacune*, qui n'empêche pas d'ailleurs de comprendre.

(2) Là encore Œdipe *va*, et Laïos *va* : le mot « *obviam* » est donc absurde, mais le sens reste certain.

(3) Je passe quelques lignes où Hygin parle des conditions imposées par la Sphinx : cf. Apd III 5-8 2-7. Peut-être est-ce emprunté à Euripide : en tout cas cela est assez semblable à ce que raconte le Ps Pisandros.

EURIPIDE (PIÈCES)	SOPHOCLE	ESCHYLE
	Œdipe vivait un des premiers de Corinthe, quand dans un festin un homme ivre l'appela fils supposé (776 sqq.). Le jour suivant il s'informa près de son père et de sa mère, qui s'indignèrent. Et cette indignation plut à Œdipe, mais ne le renseigna pas, et en secret il partit pour Delphes (780 sqq.). Le Dieu ne répondit pas à sa demande (1), mais il lui révéla qu'il devait épouser sa mère, mettre au monde une race funeste, et tuer son père (788 sqq.) et à ces paroles, il s'enfuit, mais non vers Corinthe : il se réglait sur les astres (794 sqq.).	
	A l'endroit où se rencontrent les routes venant de Delphes et de Daulis (733 sqq.), Œdipe rencontra un héraut et un homme monté sur un char : le conducteur et le vieillard lui-même veulent le faire reculer de force ; il frappe le cocher, et comme le vieillard le frappe à la tête d'un double coup d'aiguillon, il le tue avec son bâton, puis il vient à Thèbes (*O.R.*, 802 sqq.).	« Ainsi nous avancions vers les confins de la région à un endroit où se joignent trois routes à char, là où se rencontrent trois routes, à *Potnies* (1) » (fr. 173, *Œdipe*).
Descriptions de la Sphinx, oiseau-vierge dévorant, fille d'Échidna (*Ph.*, 806 sqq . *ib.*, 1019 sqq.). « Cachant sa queue sous ses pieds de lion, elle était assise » (*Œdipe*, fr. 540). Envoyée par Dionysos (1) (*Antigone*, fr. 178).	Description de la Sphinx, « fille ailée » (*O.R.*, 505) « vierge aux serres recourbées, disant des oracles » (1199).	La Sphinx fléau de la ville, *Sept*, 539, 541, 776. δυσαμερία πρύτανις κύων (*Sphinx*, fr. 236).
(1) On attribuait généralement les ravages de la Sphinx à Héra, Hésiode, *Theog.* 326 ; Ps. Pisandros ; Apd., III, 5-8, 2.	(1) Sophocle seul raconte qu'Œdipe rencontra son père *en revenant* de Delphes. De là de grandes différences avec les traditions anciennes et communes que rapporte Euripide. Sophocle a inventé cette péripétie, évidemment, et par habileté dramatique : Œdipe doit savoir déjà les maux dont il est menacé, et c'est par les précautions qu'il prend pour y échapper qu'il est perdu.	(1) On sait pourtant (*Sept*, 741 sqq.) que le meurtre dut se produire tandis que le père et le fils allaient consulter Apollon.

RÉSUMÉ DONNÉ PAR EURIPIDE	HYGIN (TRAGIQUES SECONDAIRES ?)
» Et il arrive que mon enfant, Œdipe, peut comprendre le chant de la Sphinx : aussi il est institué roi de cette terre et prend en récompense le sceptre de ce pays. — Et il épouse celle qui l'a enfanté, ne sachant pas, l'infortuné, ni sa mère, qu'elle dort avec son enfant. — Et je mets au monde des enfants de mon enfant, deux fils : Étéocle et l'illustre et fort Polynice; et deux filles : l'une que son père appela Ismène et l'autre, l'aînée, que je nommai Antigone.	**(*ib.*) Promissi quum plures regni cupidine venissent et a Sphinge essent consumpti, Œdipus Laii f. venit et carmen est interpretatus. Illa se praecipitavit — Œdipus regnum paternum et Jocastam matrem inscius accepit uxorem ex qua procreavit Eteoclen et Polynicen, Antigonam et Ismenen.**
» Et ayant appris qu'il occupait ma couche, la couche de sa mère par lui épousée, Œdipe, malheureuse victime de tous les maux, jette dans ses yeux un meurtre cruel et ensanglante ses prunelles avec des agrafes d'or.	**(*ib.*) Interim Thebis sterilitas frugum et penuria incidit ob Œdipodis scelera. Interrogatusque Tiresias quid ita Thebae vexarentur, respondit : Si quis a draconteo genere superesset et pro patria interiisset, pestilentia liberaturum (1). Tum Menœceus, Jocastae pater, se de muris praecipitavit (2). Dum haec Thebis geruntur, *Corintho* (3) Polybus decedit. Quo audito, Œdipus moleste ferre coepit, aestimans patrem suum abisse ; cui Periboea de ejus subpositione palam fecit. Id Itemales senex, qui eum exposuerat, ex pedum cicatricibus et talorum agnovit Laii filium esse. Œdipus, re audita, postquam vidit se tot scelera fecisse ex matris veste fibulas detraxit et se luminibus privavit. (4)**
» Or quand s'ombrage le menton de mes enfants, ils cachent leur père sous des verroux (1), afin que ce malheur sorte de la mémoire des hommes et cela exigeait beaucoup d'adresse. Et il est vivant dans sa demeure, et irrité de cette destinée, il profère contre ses enfants les malédictions les plus atroces, priant les dieux qu'ils se partagent à la pointe du fer cette maison.	**(*ib.*) « Thebis (Œdipus) Antigona filia duce profugit. »**

(1) χλῄθροις ἔκρυψαν (V. 64). C'est une modification à la légende. Avant Euripide, on se représentait Œdipe, lors du siège de Thèbes, mort ou en exil. — Je ne vois pas du reste que cette variante ait eu la faveur des poëtes postérieurs (sauf Stace *Théb.* XI, après Sénèque sans doute).

Hygin est le seul mythographe qui admette que pendant le siège de Thèbes Jokaste vécût encore et qu'elle se soit tuée sur le cadavre de ses fils. (*Fab.* 243).

(1 et 2) Hygin fait encore allusion à cette peste et à ce suicide de Ménoikeus, frère de Jokaste, dans sa *fable* 242. Il a dû prendre cette information dans un poëte postérieur à Euripide, s'inspirant et d'Euripide (suicide de M.) et de Sophocle (la peste et Tirésias).

(3) Fr. Niebuhr : *Sycionae*.

(4) Cf. *f.* 243 « Œdipus Laii f. propter Jocasten matrem ipse se occidit (?), ablatis oculis. »

EURIPIDE (PIÈCES)	SOPHOCLE	ESCHYLE
	Œdipe résout l'énigme, épouse sa mère et règne (*Œd. R.*, 36, 1199, 1202). Il a 4 enfants de Jokaste (*O. C.* 525 sqq.) dont Polynice est l'aîné (1) (*O. C.*, 367, 1295 sqq.).	Œdipe mari de sa mère en a des enfants (*Sept*, 753 sqq).
« Ce sont les serviteurs de Laïos qui crèvent les yeux d'Œdipe (*Œdipe*, fr. 541).	La peste fond sur Thèbes : Œdipe se reconnaît le meurtrier de Laïos (*O. R.* 764 sqq.), puis le fils de Laïos et l'époux de sa mère (1121 sqq.). Il se crève les yeux. Jokaste s'était pendue (1251 sqq).	Eschyle ne dit rien du sort de Jokaste. Œdipe se crève les yeux (*S.* 783-4).
« Les enfants enfermèrent leur père afin de cacher aux yeux du monde l'infamie de leur maison. » (*Ph.*, 872 sqq.) Œdipe, après avoir pleuré sur le cadavre de ses fils (*Ph.*, 1439 sqq.), part pour Colone en Attique (1693 sqq.).	Œdipe, les yeux crevés, veut partir pour l'exil : on le retient (*O. R.*, 1432 sqq.). Mais plus tard ses enfants devenus grands le laissent chasser par Créon ; c'est pour cette raison qu'il les maudit deux fois (*O. C.*, 420 sqq., 1376 sqq.). Œdipe meurt — au début de la guerre — à Colone en Attique (fin d'*O. C.*).	Œdipe meurt à Thèbes avant la guerre (*S.* 710 sqq , 1004) ; il avait maudit ses fils parce qu'il était irrité de leurs mauvais soins (ἐπίκοτος τροφᾶς).

(1) Sur cette innovation de Sophocle, non imitée par les poètes postérieurs, v. p. 146.

RÉSUMÉ DONNÉ PAR EURIPIDE	HYGIN (TRAGIQUES SECONDAIRES ?)
» Et eux en proie à la crainte que les dieux n'accomplissent et ne ratifient ces imprécations s'ils habitaient ensemble, décidèrent d'un commun accord que le plus jeune, Polynice, s'exilerait le premier de cette terre, et qu'Étéocle, demeurant, tiendrait le sceptre une année, puis l'échangerait avec son frère (1). Mais quand il est assis au gouvernail, il ne quitte pas le trône et il écarte de ce pays Polynice exilé. » Et celui-ci, étant parti à Argos et ayant épousé la fille d'Adrastos, rassemble et commande de nombreux boucliers argiens ; et étant venu vers les murs aux Sept Portes, il réclame le sceptre paternel, et sa part du pays » (*Phénic.* 12-80).	(*Id.*) regnumque filiis suis alternis annis tradidit. (*Fab.* 68).— Polynices, Œdipodis f. anno peracto regnum ab Eteocle fratre repetit. Ille cedere noluit ; itaque Polynices (1) Adrasto rege adjuvante, cum septem ductoribus : (70) Adrastus, Talai f. Polynices, Œdipodis f. Tydeus, Œnei f. ex Periboea captiva, Amphiaraus, Œclei f. (2) Capaneus Hipponoi f. Hippomedon Aristomachi f. Parthenopaeus, Meleagri et Atalantae, Arcas) (3). Thebas oppugnatum venit. Ibi Capaneus, quod contra Jovis voluntatem Thebas se capturum diceret cum murum ascenderet, fulmine est percussus. Amphiaraus terra est devoratus. Eteocles et Polynices inter se pugnantes alius alium interfecerunt. His cum Thebis parentaretur etsi ventus vehemens esset tamen fumus se nunquam in unam partem convertit, sed alius alio seducitur (4). Ceteri cum Thebas oppugnarent, et Thebani rebus suis diffiderent, Tiresias. Eueris f. augur, praemonuit « si ex dracontea progenie aliquis intériisset, oppidum ea clade liberari. » Menœceus, cum vidit se unum civium salutem posse redimere, muro se praecipitavit : Thebani victoria sunt potiti.

(1) C'est ici pour la première fois qu'il est question d'un règne alternatif des deux frères. C'est encore un emprunt d'Euripide aux mœurs athéniennes de son temps. On sait du reste le succès de cette invention qui a été acceptée dans la suite par tous les poètes (sauf Sophocle dans *Œd. à Col.*) et par tous les mythographes.

(1) *F.* 69, Hygin raconte l'arrivée simultanée et le combat de Polynice et de Tydeus à Argos, puis leur mariage avec les filles d'Adrastos (cf. Eurip. *Suppl.* 409 sqq.) : l'oracle n'est pas expliqué comme chez Euripide. *Ph.* 409 et 420).

(2) *F.* 73, Hygin raconte comment Amphiaraus pour ne pas prendre part à la guerre, partit pourtant, trahi par son épouse, à laquelle Adrastos avait donné un collier, fabriqué par lui (Eurip. disait selon les anciennes légendes que le collier était celui d'Harmonie apporté par Polynice — *Alkm. à Psophis* fr. 70). Mais avant de partir il ordonna à son fils Alkméon de tuer sa mère (cf. *Alk. à Ps.* fr. 69).

(3) Sur Hypsipylé et la mort d'Opheltès voir la *Fable* 74.

(4) Cf. Paus. IX 18.3 : c'est une tradition très récente. *Fab.* 243, Hygin dit que Jokaste se tua à cause du combat criminel de ses enfants.

EURIPIDE (PIÈCES)	SOPHOCLE	ESCHYLE
	Étéocle a chassé Polynice son aîné avec l'aide des citoyens (*O. C.*, 1296-8).	
(*Suppl.* 423) : Polynice épouse une fille d'Adrastos (Argie), Tandis que Tydeus épouse l'autre (Déipyle). pourquoi ? { oracle, 409 sqq. / lutte des 2 princes, 420 sqq. Adrastos promet de leur rendre le trône (429).	Polynice épouse la fille d'Adrastos (*O.C.*, 377 sqq., 1202 sqq.).	
Chefs : Adrastos (*Phénic.*) Étéoklos (*Suppl.*). Polynice. Tydeus. Amphiaraos. Capaneus. Hippomedon. Parthénopée (*Ph.* et *Suppl.*). *Hypsipylé*, pièce perdue.	Étéoklos. Polynice. Tydeus. Amphiaraos. Capaneus. Hippomedon. Parthénopée (arcad.) (*O. C.*, 1313-25).	Chefs argiens : / Chefs thébains : Étéoklos. / Mégareus (Ménoikeus). Polynice. / Étéocle. Tydeus. / Mélanippos. Amphiaraos. / Lasthénès. Capaneus. / Polyphontès. Hippomedon. / Hyperbios. Parthenopée, arcadien. / Aktor, *Sept*, 395 sqq. Serment des chefs partant pour Thèbes (*Sept.*, 42 sqq.).
Kapaneus foudroyé *Suppl.* 496 sqq., 860 sqq. *Phén.* 1172 sqq.	Kapaneus foudroyé (*Ant.*, 126 sqq.).	Kapaneus foudroyé (allusion *Sept*, 444 sqq. ; *fr.* 17).
Amphiaraos englouti (*Suppl.* 500, 925 sqq.).	Amphiaraos englouti (*El.*, 837 et *fr.* 873).	Amphiaraos englouti (allusion *Sept*, 587-8).
Étéocle et Polynice se tuent l'un l'autre (*Ph.* 1360-1424). Et Jokaste se tue sur leurs cadavres (*Ph.* 1428 sqq.). Œdipe gémit et part pour l'Attique sous la conduite d'Antigone (*Ph.* 1693 sqq.).	Étéocle et Polynice tués l'un par l'autre (*Ant.*).	Étéocle et Polynice se tuent (*S.*, 800 sqq.).
Tydeus dévore le crâne de Ménalippos (*Meleagr.* fr. 537). Tirésias prophétise (*Ph.* 865-959). Ménoïkeus, obéissant à l'oracle, se tue (*Ph.* 977-1018).	Tydeus mourant dévore le crâne de Ménalippos (*fr.* 731).	
Victoire des Thébains (*Ph.* 1465 sqq.).	Victoire de Thèbes (*Antig.* chœur).	Les Thébains vainqueurs *S.* 793-4).

RÉSUMÉ DONNÉ PAR EURIPIDE	HYGIN (TRAGIQUES SECONDAIRES ?)
	F. 70. — Omnes duces apud Thebas perierunt praeter Adrastum Talai filium : is enim equi beneficio ereptus est. *F.* 72. — Creon, Menoecei f. edixit ne quis Polyniccen aut qui una venerunt sepulturae traderet, quod patriam obpugnatum venerint. Antigona soror et *Argia* conjunx (1) clam noctu corpus Polynicis sublatum in eadem pyra qua Eteocles sepultus est imposuerunt ; quae cum a custodibus deprehensae essent, Argia profugit, Antigona ad regem est perducta. Ille eam Haemoni filio, cujus sponsa fuerat, dedit interficiendam. Haemon amore captus patris imperium neglexit et Antigonam ad pastores demandavit ementitusque est se eam interfecisse. Quae cum filium procreasset et ad puberem aetatem venisset, Thebas ad ludos venit. Hunc Creon rex, quod ex draconteo genere omnes in corpore insigne habebant, cognovit. Cum Hercules pro Haemone deprecaretur ut ei ignosceret, non impetravit, Haemon se et Antigonam conjugem interfecit. (2)
« J'exprime ces prières (dit dans le prologue des *Suppliantes* Aethra, mère de Théseus) en regardant ces femmes vieillies qui, ayant quitté les demeures de la terre argienne, tombent à nos genoux avec l'olivier suppliant en proie à une douleur terrible. Car autour des portes de Kadmos, leurs sept nobles fils sont tombés, que jadis le roi des Argiens Adrastos emmena avec lui, voulant obtenir pour son gendre exilé Polynice une part de l'héritage d'Œdipe ; et leurs mères veulent inhumer les morts tombés sous la lance ; mais les vainqueurs les arrêtent et ne veulent pas permettre la sépulture, méprisant les ordres des dieux. »	(F. 70. — insepulti jacuerunt, Creontis jussu qui Thebas occuparat, frater Jocastes.

(1) Je ne connais que Stace (*Th.* XII) qui ait suivi aussi cette tradition.

(2) V. sur l'origine de cette version récente, la page 168.
F. 243, Hygin dit qu'Antigone se tua « propter sepulturam Polynicis ».

EURIPIDE (PIÈCES)	SOPHOCLE	ESCHYLE
Adrastos sauvé (*Suppl.*).		Adraste seul sauvé (*Sept*, 49 sqq.).
Édit de Créon (*Ph.* 584-1638).	Édit de Créon (*Antig.* 10 sqq.).	Édit du Sénat thébain (*S.* 1004 sqq.).
Dévouement d'Antigone (*Ant.* pièce perdue).	Dévoûment d'Antigone (*Ant.*).	Antig. déclare qu'elle va ensevelir son frère (*S.* 1020 sqq.).
Antigone, découverte à cause de Haemon, épouse Haemon grâce à l'intervention de Dionysos (*Arg. Ant.* et *fr.* 177).	Antigone est saisie et se pend dans son souterrain. Hémon se perce de son épée (*Ant.*).	
La sépulture refusée aux morts est le sujet des *Suppliantes*.	*Antig.* (1079 sqq).	Sujet des *Éleusiniens* (Plut. *Thésée*, 29).

RÉSUMÉ DONNÉ PAR EURIPIDE	HYGIN (TRAGIQUES SECONDAIRES ?)
Et s'imposant avec elles de réclamer mon secours, Adrastos, les yeux mouillés de larmes, est ici prosterné, gémissant sur sa puissance et sur la très malheureuse armée qu'il a envoyée hors de ses demeures ; il me presse et me supplie de persuader à mon fils d'être le bienfaiteur des morts et de leur sépulture par des négociations ou par la force de la lance, ne chargeant que de cette tâche mon fils et la ville d'Athènes. (*Suppl.* 8-28.)	Hygin dit : « insepulti jacuerunt », mais ne dit pas qui leur fit donner la sépulture. *F.* 243, Euadne, *Philaci* f. propter Capaneum conjugem qui apud Thebas perierat in eandem pyram se conjecit.
« Aux fils des Argiens je dis : « Vous détruirez, devenus grands, la ville d'Isménos, vengeant la mort de vos pères tués ; et toi, Ægialeus, choisi pour chef à la place de ton père, et le fils de Tydeus venu de l'Étolie, que son père nomma Diomédès. Mais il faut qu'aussitôt que vos joues s'ombrageront, vous leviez une armée de Danaens couverte d'airain contre les Sept tours des Kadméens. Et vous irez terribles, quand vous serez grands, petits de lions, ravageurs de Thèbes. Ainsi sera, et, appelés Épigones par toute l'Hellade, vous serez un sujet de chants pour la postérité. »	*F.* 70 « (Adrastus) postea filios eorum armatos ad Thebas expugnandas misit. » *F.* 71. Septem Epigoni : 1° Aegialus, Adrasti qui solus periit. 2° Thersander, Polynicis f. 3° Polydorus. Hypomedontis f. 4° Alcmaeon, Amphiarai f. 5° Thesimenes, Parthenopaei f. (duo desiderantur : Sthenelus, Capanei f. Diomedes Tydei f.)
Athéné dans les *Suppliantes* (1213-1225).	*F.* 73. — Amphiaraus Alcmaeoni filio suo praecepit ut post suam mortem poenas a matre exsequeretur ; qui post quam apud Thebas terra est devoratus, memor patris praecepti, Eriphylen, matrem suam interfecit (1) : quem postea furiae exagitarunt. *F.* 245. — Phegeus, Alphei f. Alcmaeonem, Amphiarai filium (generum suum occidit).

(1) Cf. Théodectes, *Alkmeon* (Nauck, 801 *fr.* 2).

EURIPIDE (PIÈCES)	SOPHOCLE	ESCHYLE
Ils furent enterrés grâce à la force de la lance (*Suppl.* 634 sqq.). Euadné, fille d'Iphis, se jette sur le bûcher de son époux Capaneus (*Suppl.* 1069 sqq.).		Ils durent la sépulture aux paroles de Théseus, non à la force des armes (*Éleus.*, Plut. *Thés.*, 29).
Alkméon tue sa mère sur l'ordre de son père (*Alk. à Psoph.* fr. 69), avant la guerre sans doute : et poursuivi par l'Érinys, il erre d'abord dans le Péloponnèse, et va en Arcadie, chez *Phégeus*, roi de Psophis dont il épouse la fille, puis ressaisi par l'Érinys, il va sur l'ordre d'Apollon en Akarnanie (*Alkm. à Psophis*, pièce perdue). Autres légendes Corintiennes, différentes de celles-ci qu'Euripide célèbre dans *Alk. à Korinthe* (pièce perd.).	*Les Épigones* ou *Ériphylé*, pièce perdue (vengeance d'Alkméon). *Alkméon* (pièce perdue) : Alkméon poussé par l'Érinys chez Phégeus dont il épouse la fille.	*Les Épigones* (pièce perdue), v. p. 115.

CONCLUSION

J'ai tenu à citer tout au long le résumé d'Euripide (1) parce qu'il m'a permis de faire voir comme d'une seule vue toute la variété des versions inventées ou mises en œuvre par les Tragiques ; mais ce résumé — le prologue des *Phéniciennes* notamment — a encore un autre avantage : il nous apprend à l'avance ce que va devenir la légende dans les siècles suivants jusqu'à Sénèque et Stace, chez les Latins. Sénèque, en effet, dans ses deux tragédies thébaines, *Œdipe* et *Les Phéniciennes*, s'inspire souvent d'Euripide, et Stace dans sa *Thébaïde* imite Sénèque. Mais avant les Latins, les mythographes et les historiens s'étaient emparés du prologue des *Phéniciennes* et de ses principales inventions, notamment du règne alternatif d'Étéocle et de Polynice. Apollodore même l'accepte (III, 6, 1), bien qu'il s'inspire plus volontiers des logographes, ou d'Eschyle et de Sophocle, que d'Euripide;

(1) Ce que ne pouvait me fournir Euripide, je l'ai emprunté à Hygin ; il est inutile de dire que je considère moins les fables d'Hygin comme fournissant l'état moyen de la légende. d'abord parce qu'elles sont composées de versions prises presque toujours dans les tragiques secondaires tantôt à l'un, tantôt à l'autre, ensuite parce que l'auteur des *Fables* que nous possédons n'a fait qu'extraire — avec plus ou moins d'adresse, de suppressions et d'interpolations — un livre de récits mythologiques grec antérieur. Je ne crois pas du reste, en dépit de Wil. Moell. (*De Tr. gr. fr. comm.*, 15), qu'il ait puisé aux mêmes sources qu'Apollodore, en général. — Sur Hygin, voir Bursian (*Fleckeis. Ann.* 93, 763 sqq.), et J. Dietze (*Quaestt. Hyginianae* — Kiliae, 1890), qui émet, il est vrai, le même avis que W. M. sur l'origine commune des *Fables* de H. et de la *Bibl.* d'Apollodore (p. 2), mais dont la dissertation est intéressante et utile.

cela prouve la fortune de cette version chez les poètes et les savants. Hygin l'admet aussi, en le modifiant légèrement, comme avaient dû le faire les poètes tragiques secondaires. Au reste on s'explique l'influence de ce résumé d'Euripide : les hommes aiment le travail tout fait; aussi les scoliastes se sont-ils réjouis des prologues des *Phéniciennes* (v. particulièrement les arguments des *Sept* d'Eschyle); et Diodore (IV, 64 et 65) a reproduit à très peu près mot pour mot le récit d'Euripide, restant bien moins clair d'ailleurs, et incomplet, dans les parties de la légende qui ne sont pas résumées dans les Prologues.

Ainsi, bien que nous nous soyons arrêtés aux tragiques, nous avons pu nous former une idée assez complète de la légende et de son évolution depuis les siècles préhistoriques jusqu'à la fin de l'âge classique. Née de mythes locaux qui ont leur source dans les phénomènes naturels particuliers à un pays et dans les événements historiques dont l'histoire n'a pas conservé la trace, elle a absorbé, quand florissait l'épopée, presque tous les récits mêlés et transformés de la Grèce continentale, l'Attique exceptée. Puis elle s'est décomposée de nouveau en une foule de légendes régionales que les poèmes généalogiques, les lyriques et les logographes ont racontées, particularisées et fondues ensemble au gré de leur imagination et de leurs idées. Chaque pays a voulu jouer un rôle à son avantage dans la grande lutte qui bouleversa la Grèce; et ses poètes ou ses historiens lui ont fait la part la plus belle qu'ils pouvaient, ou parfois, comme à Corinthe, la plus profitable.

Et voici qu'avec la Tragédie de nouvelles légendes, des légendes attiques, viennent se juxtaposer aux anciennes. Mais ces légendes n'ont pas seulement pour but de glorifier Athènes ; et les poètes athéniens, tout enflammés qu'ils sont par le plus ardent patriotisme, consacrent surtout leur génie aux transformations morales de l'antique légende. Eschyle montre les dieux anciens et les dieux nouveaux, l'Érinys et Apollon, associés pour le châtiment et la ruine totale d'une

famille criminelle. Sophocle s'émeut de voir les dieux poursuivre jusqu'à une mort déshonorée un homme malgré soi coupable et incestueux : il rend à Œdipe misérable et aveugle la grandeur surhumaine d'une victime des dieux glorifiée à la fin par les dieux. Euripide fait d'Œdipe un homme, faible et emporté, mais époux et père, et des enfants d'Œdipe il fait aussi des hommes et des fils, coupables sans doute, mais émouvants et qui ont des entrailles. La légende, avec le dernier des grands Tragiques, se pénètre et s'attendrit d'humanité.

Aux savants, poètes ou grammairiens, de s'en emparer maintenant. A Antimaque, à Callimaque de ressusciter curieusement et avec l'art le plus raffiné les légendes oubliées ou déformées. Ils n'épuiseront pas encore toute la vie qui y est renfermée.

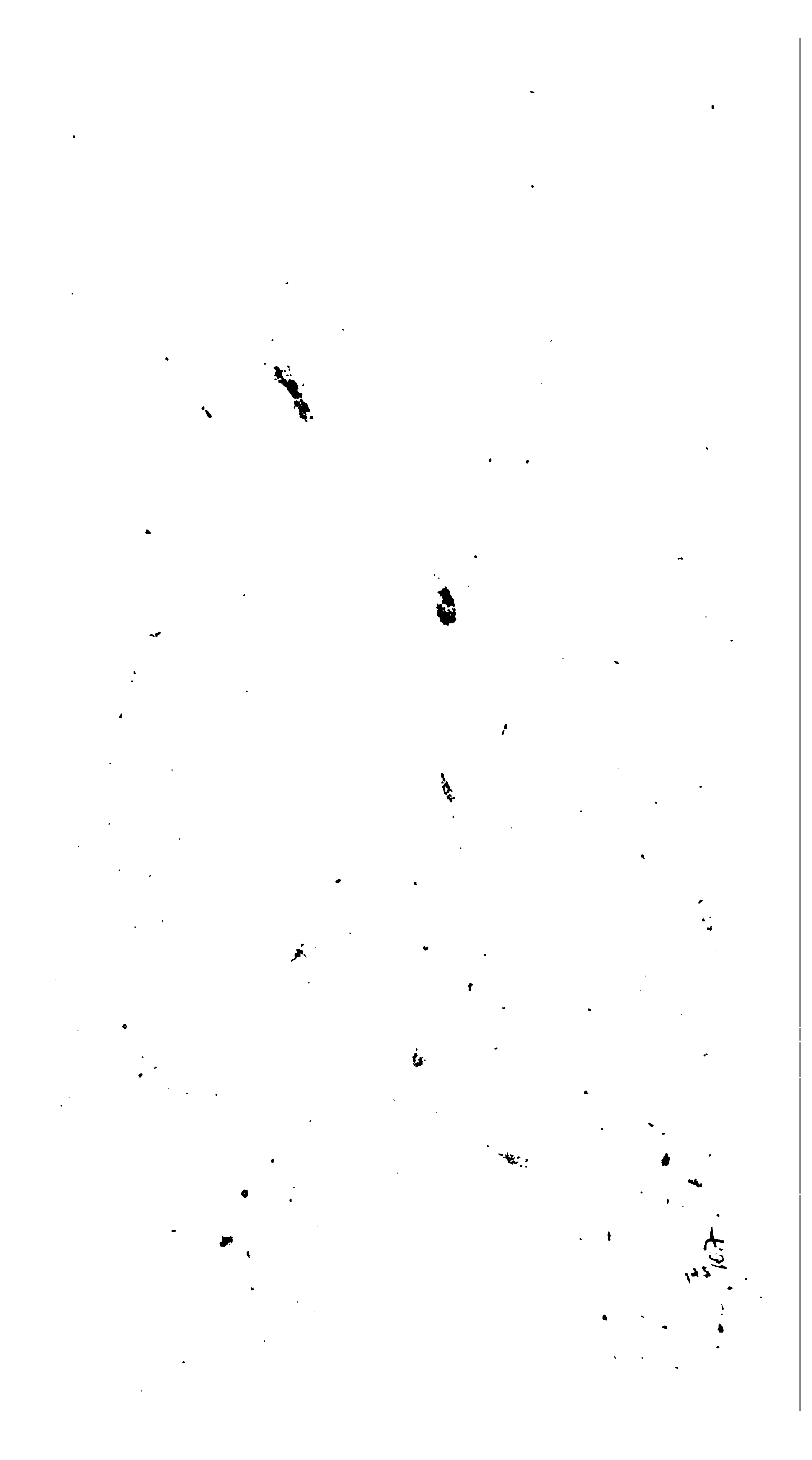
Les Romains eux-mêmes s'en inspireront, et leurs œuvres, plus heureuses que celles des Alexandrins, sont venues pour la plupart jusqu'à nous. Aussi sera-t-il intéressant de rechercher dans les tragédies de Sénèque et dans la *Thébaïde* de Stace une forme nouvelle de ces antiques légendes. Les drames de Sénèque et l'épopée de Stace ne sont pas des chefs-d'œuvres sans doute, la rhétorique y triomphe souvent de la poésie ; mais ce sont des œuvres de beaucoup de talent et qui ont obtenu un vif succès. Aussi bien dans ces imitations des modèles grecs, les souvenirs des plus illustres poètes romains abondent à toutes les pages : les étudier maintenant ce sera donc comparer d'une façon précise et fructueuse l'art grec et l'art romain.

Vu : le 14 Février 1905,
par le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.
A. CROISET.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE LE BIGOT FRÈRES



JAN 31 1946

